



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

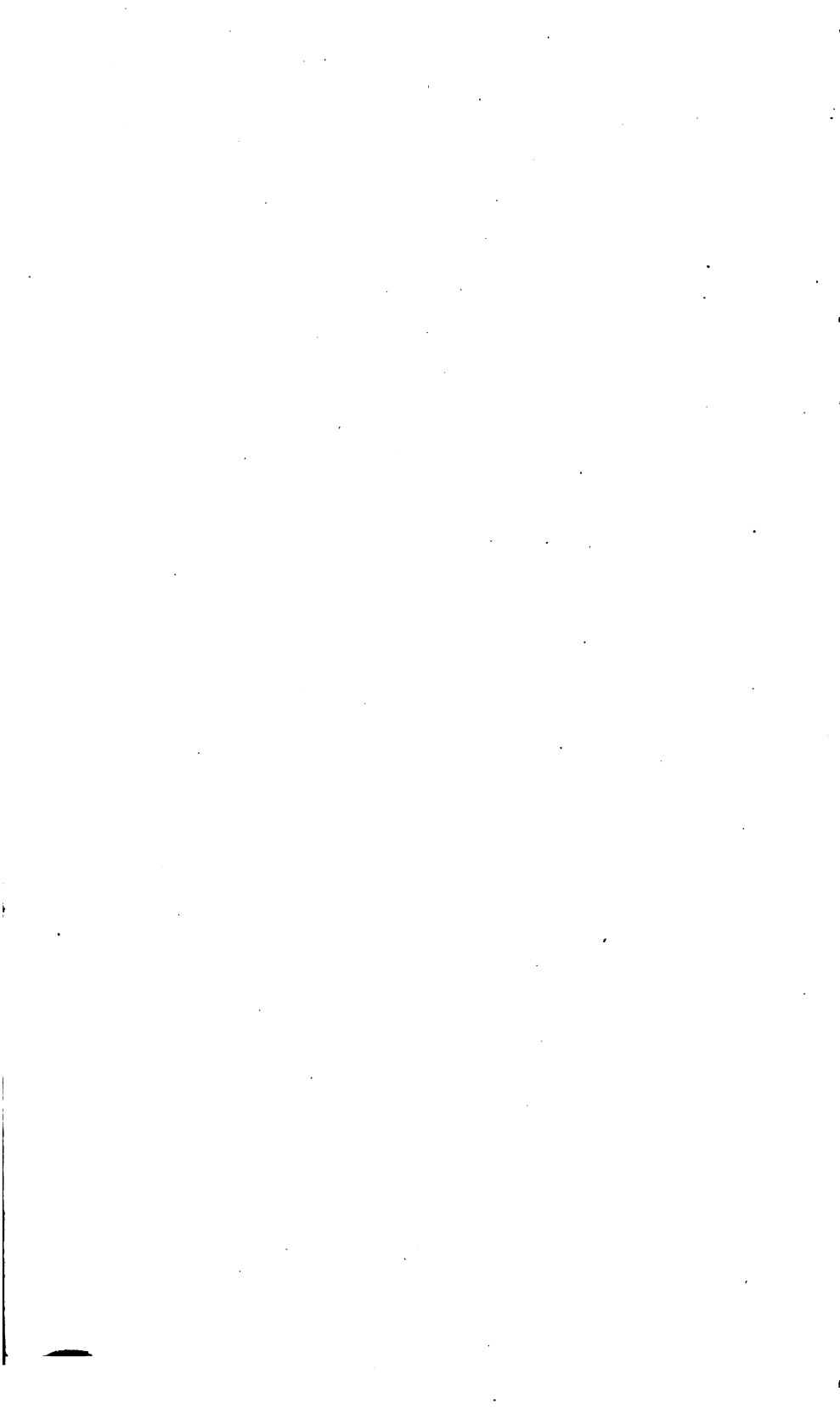
À propos du service Google Recherche de Livres

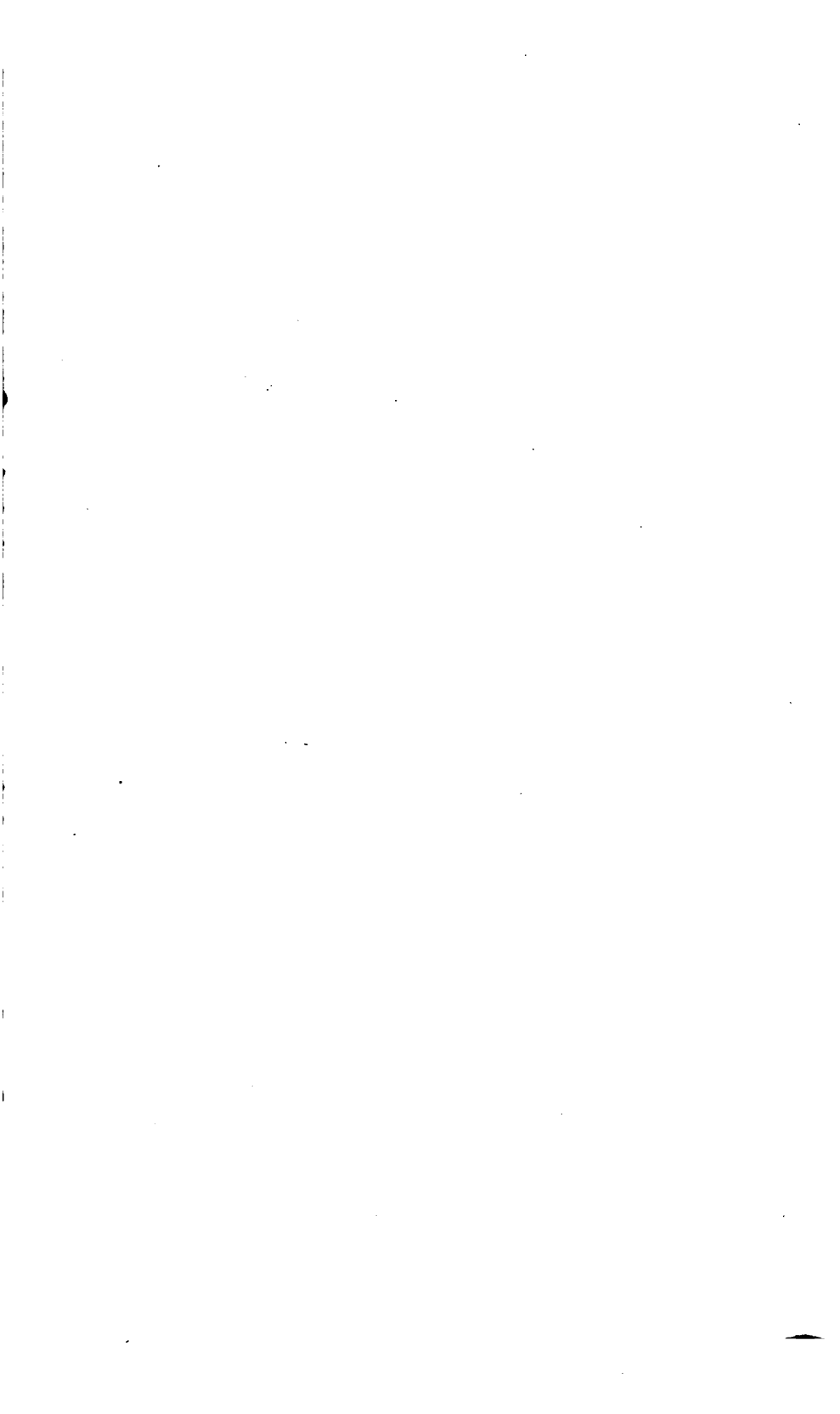
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

✓ 31. d. 20.











M^{ME} AUGUSTUS CRAVEN

RÉMINISCENCES

PARIS

TYPOGRAPHIE GEORGES CHAMEROT

19, rue des Saints-Pères, 19

M^{ME} AUGUSTUS CRAVEN

RÉMINISCENCES

SOUVENIRS

D'ANGLETERRE ET D'ITALIE

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET C^{IE}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

1879

Tous droits réservés.



PRÉFACE

Les pages suivantes, puisées pour la plupart dans des notes écrites pendant de longs séjours hors de France, ne sont que des croquis tracés d'après nature, chemin faisant, et auxquels il manque une foule de conditions pour être des tableaux. Rien n'y est fini, rien n'y est complet, toutefois la vérité s'y trouve. Ce mérite, le seul qu'elles possèdent, leur donnera peut-être, aux yeux d'un certain nombre de lecteurs, quelque intérêt et quelque valeur.

J'ai plutôt séjourné en pays étrangers que je n'ai, à proprement parler, *voyagé*; c'est-à-dire que j'ai fait peu de voyages dans ma vie par simple curiosité. Les lieux qui se trouvaient sur ma route, je les ai vus en passant.

Mais il en est plusieurs où les circonstances m'ont fait demeurer pendant plusieurs années de suite, et c'est de ceux-là seulement que je me hasarde à parler, ayant acquis à leur égard un genre de connaissance comparable à celle que l'on a des langues apprises en les parlant, plutôt qu'en les étudiant dans des grammaires.

Les pays que j'ai habités sont, au reste, ceux que tout le monde connaît. L'Angleterre, l'Italie, qui ne les a visitées au moins une fois dans sa vie? Qui, du moins, ne les a parcourues en imagination à l'aide des récits des voyageurs? En relisant les pages de mon journal et en y ajoutant çà et là ce que me suggéraient mes souvenirs, il m'a semblé pourtant pouvoir glaner encore quelques épis dans ces champs, tant de fois moissonnés, ou bien (si l'on veut une comparaison plus exacte et moins banale) pouvoir cueillir quelques fleurs dans des enclos qui ne sont point accessibles à tous les voyageurs; en un mot,

j'ai cru que, sur ce monde étranger où j'ai vécu tant d'années de suite, je pourrais peut-être ajouter quelque chose aux récits de ceux qui ne s'y sont trouvés qu'en passant, et n'y ont été accueillis que pour quelques jours.

Je n'aime, en général, la description des sites et des localités que lorsqu'ils servent d'arrière-plan à quelques figures vivantes. Il se peut que d'autres soient du même avis. Ceux-là verront, en ce cas, sans déplaisir, apparaître dans ces pages quelques personnages qu'ils ont connus personnellement ou de réputation, et même quelques autres dont ils ignorent l'existence et que je chercherai à leur faire connaître. Quant à mes impressions personnelles, comme elles n'ont point été élaborées à plaisir, mais réellement ressenties à l'heure où elles furent exprimées, elles réveilleront probablement chez d'autres l'écho de leur propre pensée; car aucun sentiment vrai n'appartient exclusivement à l'âme qui l'éprouve. En fût-il autrement, et se trouvât-

il dans ces pages des sons étrangers pour quelques lecteurs, peut-être ceux-là leur prêteront-ils une certaine attention, précisément parce qu'ils leur sembleront nouveaux.

Quoi qu'il en soit, voici ces *Reminiscences* telles qu'elles sont ; je les adresse en particulier à ces lecteurs parmi lesquels depuis douze ans j'ai trouvé tant d'amis inconnus et bienveillants, qui ont adopté toutes mes affections, tous mes souvenirs, et qui m'ont souvent aussi fait partager les leurs ; amis que, pour la plupart, je ne verrai jamais en ce monde, mais qui m'entendent, me répondent, m'encouragent, et auxquels m'unit le lien d'une sympathie plus durable que cette courte vie.

REMINISCENCES

I

SOUVENIRS D'ANGLETERRE

BROADLANDS

Nous nous souvenons d'avoir entendu dire à M. de Montalembert, qui avait parcouru à peu près tous les pays de l'Europe, que l'Angleterre était un de ceux qui lui semblaient le plus *amusant* et même le plus *riant*. Cette appréciation, qui nous paraît fondée, est cependant fort contraire à l'opinion générale.

Pour le plus grand nombre, en effet, l'Angleterre est un pays très-bien gouverné et doué d'une incontestable grandeur, mais triste, sombre, voilé sans cesse d'épais brouillards ; un pays d'où est

venu le mot *spleen* qui n'a jamais eu de traduction dans aucune langue (sans doute parce que l'ennui n'a jamais existé en aucun autre lieu); peuplé, d'ailleurs, d'individus roides, froids, parlant habituellement mal français, et que les types les plus connus des Parisiens représentent comme un être souvent ridicule, quelquefois généreux, toujours excentrique, et rarement amusant, à moins que ce ne soit dans un sens qui n'a rien de flatteur.

Nous savons bien que ceux qui réfléchissent un peu tiennent un autre langage. Ceux-là savent de quelle vie est animée l'île voisine, quelle littérature s'y développe, quels coopérateurs nombreux et quels lecteurs innombrables trouvent les publications et les revues de toutes sortes qui cherchent à satisfaire l'insatiable curiosité publique, et ils comprennent qu'il y a là une source inépuisable d'intérêt et d'instruction. Les hommes politiques discernent bien aussi, dans les institutions anglaises, un vaste sujet d'étude et d'admiration; mais, en somme, le mot « amusant » semblera toujours, en France, convenir aussi mal aux Anglais que le mot « riant » à l'Angleterre.

Ces deux épithètes nous semblent cependant

pouvoir être très-justement appliquées au pays et à ses habitants. Et pour parler d'abord de la nature extérieure, nous dirons que, malgré l'absence des grands horizons, du bleu profond du ciel, ou de la transparence éblouissante de l'air (choses auxquelles il faut dire adieu à mesure qu'on s'éloigne du midi de l'Europe), malgré l'atmosphère brumeuse, malgré les nuages, les brouillards, et la fumée dont l'Angleterre est si souvent obscurcie, le bienfait de la lumière est cependant accordé, souvent avec magnificence, à cette terre verdoyante, et, lorsque le soleil lui sourit, on peut dire qu'il la trouve belle et parée comme une reine, pour le recevoir. Les prairies, les arbres majestueux, les fleurs (aimées et soignées dans toutes les classes) grimant sur les murailles, ou étincelant dans les jardins, les constructions elles-mêmes, pittoresques en un certain sens, malgré l'uniformité qui résulte du goût général pour l'ordre et la propreté, tout cela resplendit alors d'un très-joyeux éclat, et l'on dirait que, les visites du soleil étant plus rares qu'ailleurs, on veut du moins que ses rayons rencontrent le moins possible, la laideur, la saleté et le désordre.

Il faut remarquer, du reste, que cet aspect riant

du pays suggère moins l'idée de la *gaieté* que celle du *bonheur* : ces vastes prairies, ces grands arbres, ces bruyères, ces fleurs, ces belles rivières ne sont, en effet, que l'encadrement du tableau où se place ce cher foyer domestique, ce *home* dont le nom seul résume, pour les Anglais, ce qu'il y a de plus positif, et en même temps de plus poétique dans leurs souvenirs, ou dans leurs visions du passé, du présent et de l'avenir.

Nous maintenons donc qu'en dépit de ses brouillards, de son charbon de terre et de son climat rude et ingrat, l'Angleterre n'est point dépourvue de charmes extérieurs, même là où la mer et les montagnes ne lui donnent pas cette beauté exceptionnelle qui appartient à quelques-uns de ses paysages ; et nous disons de même, que, lorsqu'on connaît bien la société anglaise, lorsqu'on est admis dans l'intérieur de ces demeures, parfois si somptueuses, toujours si hospitalières et, sans exception, si *comfortables* (mot adopté aujourd'hui sur le continent sans avoir été traduit), on modifie bien vite la plupart des opinions qu'on y apporte et même les premières impressions qu'on y reçoit.

Au premier abord, en effet, la froideur, la réserve, une sorte de timidité qui résiste, chez beaucoup d'Anglais, à l'âge, et parfois les accompagne jusqu'à la fin de leur vie ; certaines habitudes universelles, certains goûts que tous semblent posséder au même degré, et ce cachet extérieur qui, quel que soit leur âge, leur rang ou leur sexe, marque leur nationalité d'une façon si caractéristique : tout cela peut faire penser d'abord qu'ils se ressemblent tous. Mais, lorsque l'on vit davantage au milieu d'eux, lorsque l'on commence à les bien connaître, on s'aperçoit au contraire qu'il n'est pas un lieu de la terre où les individualités soient plus tranchées et plus diverses, et, bien loin de rencontrer plus qu'ailleurs des types qui se répètent, on découvre qu'en Angleterre personne ne ressemble à personne, et que c'est le pays par excellence de l'originalité. Les goûts, les caractères, les dispositions diffèrent probablement tout autant en d'autres pays, mais la liberté de les manifester n'est nulle part aussi grande. Elle n'existe en France que par exception, et il faut l'âge, ou quelque autre droit acquis, pour avoir celui de se soustraire à la loi commune de l'usage, de l'étiquette

ou de l'habitude. En Angleterre, chacun prend à peu près sa voie comme il l'entend, dès le début : au sein même de ces familles de huit ou dix frères et sœurs, que l'on y rencontre si souvent, il n'est pas rare de trouver non-seulement des tendances et des opinions différentes, mais une façon de les manifester originale et tout à fait inattendue. Ces diversités deviennent plus frappantes à mesure que le cercle de ceux que l'on connaît s'étend un peu au-delà de ce grand monde qui se réunit chaque année à Londres, et dont les traits apparents diffèrent fort peu de ceux du même grand monde en tous pays. Et cependant, même alors, même pendant cette époque mondaine et frivole où la journée tout entière est absorbée par la variété des amusements qui s'y succèdent, il n'est guère de matinée, de dîner ou de soirée où l'on n'ait l'occasion de faire des rencontres dignes d'intérêt. Le monde officiel, le monde politique et littéraire sont, pendant ces quelques mois, rapprochés et comme confondus avec le monde frivole. De là cet *imprévu*, qui est précisément l'ingrédient amusant dont nous parlons.

Ces rencontres inattendues ne sont nulle part

plus fréquentes que dans les maisons de campagne où l'on se réunit, à une certaine époque de l'année, et qui diffèrent de ce que l'on connaît ailleurs, autant par leur splendeur que par le nombre et la diversité de ceux qui s'y réunissent.

Parmi ces maisons de campagne anglaises dont je revois l'image en écrivant ces lignes, il en est une qui, en ce moment, se retrace plus particulièrement à ma mémoire, non qu'elle soit plus remarquable que mille autres en Angleterre, mais parce que, il y a environ vingt ans, elle était par excellence le théâtre des rencontres imprévues, et puis parce que, le cours des années l'ayant fait passer aux mains de l'héritier de l'hôte illustre qui nous y reçut naguère, il se trouve aujourd'hui encore que, toute transformée qu'elle soit, et nonobstant la différence qui existe entre le passé et le présent, il se trouve, dis-je, qu'elle a conservé plus que jamais le privilège d'être le rendez-vous d'individualités remarquables et le centre de réunions qui, pour être un peu étranges, n'en sont pas moins aussi intéressantes que celles du passé. La maison dont je parle est le château de Broadlands, propriété de lord Palmerston à l'époque dont nous

parlerons d'abord, aujourd'hui celle de M. Cowper Temple, son beau-fils et son héritier.

I

1855 A 1865

Je me sers ici du terme de « château » pour me conformer à l'usage français, qui désigne ainsi toutes les grandes habitations de campagne. Mais en Angleterre ce terme ne s'applique qu'à celles qui ont réellement conservé leur aspect féodal et où la bannière arborée au haut de la tour indique encore aujourd'hui la présence du possesseur actuel, comme elle indiquait naguère celle de ses ancêtres.

Le château de Broadlands n'a nullement ce caractère. Il fut bâti à l'époque où, par l'une de ces fluctuations étranges du goût qui, en matière d'architecture comme de costume, substitue souvent le laid au beau, les yeux s'étaient lassés des constructions élevées de tous côtés, en Angleterre, vers la fin du seizième siècle, charmants et pitto-

resques manoirs dont la brique rougeâtre, les fenêtres en saillie, les arceaux et les terrasses s'harmonisaient à merveille avec la verdure qui les environnait, et où la distribution intérieure s'accordait, non moins bien, avec les habitudes nouvelles d'une époque, où naissait, avec le goût de l'étude, le besoin du repos, aussi bien que celui du bien-être domestique.

Broadlands, au lieu de cela, bien que ce soit une belle et noble demeure, est du nombre de celles qui, à une époque plus récente, furent à leur tour trop longtemps en vogue, où le faux italien se déploie à côté du faux grec, et où des colonnes corinthiennes, noircies par le climat, se détachent sur le ciel gris du Nord, rappelant ainsi par le plus fâcheux contraste le fond d'azur : *Dolce color d'oriental zaffiro*¹, sur lequel se détachaient les modèles de ces malencontreuses copies. L'intérieur de la maison est du reste gai, spacieux, élégant et, comme de raison, d'un *comfort* irréprochable. Au rez-de-chaussée deux salons des plus belles proportions reçoivent la lumière par de grandes fenêtres au-delà desquelles on aperçoit la verte pente de la

¹ Dante.

pelouse descendant jusqu'à la rivière rapide qui serpente à travers le parc. A l'une des extrémités de ce rez-de-chaussée est située la vaste salle à manger, à laquelle on arrive par un troisième salon tout embaumé des fleurs du parterre sur lequel il s'ouvre. A l'autre, se trouvent le billard et la bibliothèque — bibliothèque, par parenthèse, riche (trop riche peut-être) en ouvrages français du dix-huitième siècle. — Sur toutes les tables, livres et objets divers à profusion, selon l'usage anglais, et une abondance de journaux et de revues plus grande encore qu'ailleurs, ainsi que cela devait être, naturellement, dans un salon qui était celui du premier ministre de la couronne d'Angleterre.

Cette position, qui était celle de lord Palmerston pendant presque tous les séjours qu'à diverses reprises nous fîmes à Broadlands, explique assez le nombre et la diversité des personnages qui parfois s'y trouvaient réunis. Lorsqu'on y demeurait quelque temps de suite, en effet, on pouvait voir s'y succéder en grand nombre les hommes les plus marquants de l'Angleterre : notabilités politiques, littérateurs célèbres, ou grands voyageurs. On y rencontrait aussi la plupart des diplomates ou des

étrangers de distinction (et nous pourrions même ajouter des étrangers *non distingués*), que le désir de voir le célèbre homme d'État attirait dans les environs, et qui obtenaient près de lui un accès, facilité peut-être par une certaine curiosité qu'il éprouvait lui-même, de connaître la nature et de mesurer l'étendue de sa popularité.

A côté de ces personnages divers, que des raisons plus ou moins politiques amenaient à Broadlands, se groupaient ceux qui appartenaient au grand monde de l'élégance et de la mode, dont lady Palmerston avait été dès l'âge de dix-huit ans la reine, et le demeura toujours, l'âge n'ayant jamais altéré chez elle les qualités qui, plus que sa beauté, lui en avait donné le sceptre. Sœur et femme des deux ministres qui ont possédé le plus longtemps le pouvoir sous le règne actuel¹, elle avait l'habitude et l'intelligence des grandes affaires, qui s'étaient si souvent traitées devant elle; mais elle possédait au suprême degré le tact qui, en pareille matière, marque la limite qu'une femme, lorsqu'elle en parle, ne doit jamais franchir. Elle

¹ Lady Palmerston était la sœur de lord Melbourne.

joignait à cette prudence un charme et une douceur de langage qui, sans exclure l'intérêt passionné que lui inspirait le parti dont lord Melbourne et lord Palmerston avaient successivement été les chefs, la rendait cependant également affable et gracieuse pour ceux d'une opinion toute contraire. Sauf un seul autre salon¹, le sien fut, pendant une longue suite d'années, le plus agréable aussi bien que le plus brillant de Londres. La douceur des manières et du langage n'étaient d'ailleurs, chez lady Palmerston, que l'expression véritable d'une bienveillance, d'une égalité d'humeur et d'une bonté qu'il n'est pas fréquent de rencontrer sous les dehors gracieux et brillants des habitants du grand monde. Ce furent là les qualités qui lui donnèrent tant d'amis et si peu d'ennemis (si jamais elle en eut un seul) et qui rendront son souvenir ineffaçable pour tous ceux qui l'ont approchée.

¹ Le salon que j'excepte ici est celui de lady Granville dans *Bruton-Street*, et aucun de ceux qui l'ont fréquenté pendant les années dont je parle (1850 à 1858) ne me contrediront si je lui donne la préférence sur tout autre. Sans doute il s'y attache pour moi un cher et profond souvenir, mais ce sentiment tout personnel n'est pour rien dans cette appréciation. L'opinion que j'exprime était universelle.

Au milieu de ce cercle, et en faisant les honneurs avec elle, se trouvaient ordinairement les deux filles de lady Palmerston¹, si belles et si gracieuses, que l'on hésiterait à dire laquelle des deux l'emportait sur l'autre, si la seconde, après avoir offert, au début de sa vie, le rare exemple d'une destinée à laquelle la Providence avait prodigué tous les dons et tous les biens de ce monde, n'était devenue ensuite un exemple non moins rare d'épreuves aussi multipliées que courageusement et pieusement supportées. Aussi ne peut-on refuser une sympathique préférence à celle des deux sœurs qui, encore dans tout l'éclat de sa jeunesse, fut marquée de ce signe d'en haut qui revêt la physionomie, comme l'âme humaine, de *ce quelque chose d'achevé que donne le malheur*².

Quant à la manière dont s'écoulait le temps, elle différait peu de ce qui se passait ailleurs, si ce n'est que, la complète indépendance, qui semble

¹ La comtesse de Shaftesbury et la vicomtesse Jocelyn, nées du premier mariage de lady Palmerston avec lord Cowper. Elle n'eut point d'enfants du second.

² Elle devint veuve dans la fleur de sa jeunesse, et plus tard, de ses quatre enfants, ses deux filles et l'un de ses fils furent enlevés.

aux Anglais le plus grand bien que l'on puisse posséder et, par conséquent, procurer aux autres, n'étant pas toujours comprise par les étrangers qui fréquentaient Broadlands, leur présence y amenait parfois quelques exceptions aux règles générales. En effet, on a beau dire à des Français de se regarder comme chez eux et d'agir en conséquence, il leur faut du temps pour comprendre jusqu'à quel point la chose doit être prise au mot. Il est vrai que, lorsqu'on y parvient, on en arrive alors assez vite à trouver fort commode d'aller et de venir à sa guise, de déjeuner seul ou en compagnie, comme on le veut, sans étonner personne; de sortir ensuite à pied, à cheval ou en voiture, ou de ne pas sortir de tout, selon sa propre fantaisie; enfin de joindre à l'espèce de repos que cause la suspension de tous les tracassas du *chez soi* l'agrément de conserver la même liberté que si on ne l'avait pas quitté. Il n'en est pas moins vrai que, selon les habitudes du continent, ceux qui viennent visiter leurs amis à la campagne s'attendent à ce que leurs hôtes s'occupent d'eux et même leur préparent pour la journée (surtout pendant de courts séjours) une sorte de programme qu'ils

sont tout disposés à accepter. Lady Palmerston savait, en pareil cas, être polie comme l'entendaient ses hôtes, et partager la journée de manière à leur éviter la peine de s'en occuper eux-mêmes. C'était elle qui alors se chargeait de les conduire, soit en voiture dans tous les environs et jusqu'à Southampton (qui était le but de promenade le plus éloigné), soit à pied dans le parc, au bord de la charmante rivière, ou dans le vaste *flower Garden* parfumé, presque à l'excès, par les magnolias qui s'y épanouissent et que la douceur comparative du climat rend en ce lieu d'une beauté exceptionnelle ; soit enfin à la petite ville de Romsey, contiguë au parc et qui contient une église remarquable datant de la fin du douzième siècle, et pouvant passer pour l'un des spécimens les plus parfaits de l'art chrétien à cette époque. Intéressante et triste visite, celle-là, pour les catholiques de tous pays ! et je m'étonnais parfois d'en trouver quelques-uns indifférents à cette vue, ou du moins aux réflexions qu'elle faisait naître. Quant à moi, rien ne m'y a jamais habituée. Rien n'a jamais diminué l'amère mélancolie que me cause toujours l'aspect de ces édifices

splendides dont l'Angleterre, revenue de sa première fureur destructive, s'est montrée ensuite si soigneuse et si fidèle gardienne. Gardienne, hélas ! des pierres et des vitraux, mais non des autels, c'est-à-dire de ce qui est la raison d'être de tout ce qui les environne, et sans lesquels tout est inexplicable et sans but ! A cet égard-là, il faut avouer que l'usage auquel sont appliqués aujourd'hui ces magnifiques monuments de la piété catholique réalise à merveille l'un des singuliers désirs exprimés en dernier lieu par M. Gladstone, lorsqu'il concédait aux ritualistes les signes extérieurs et les formes matérielles qui plaisent à leur goût, « à condition qu'ils n'y attacheront aucune croyance intérieure ou aucune idée spirituelle. »

A coup sûr, il en est ainsi aujourd'hui en Angleterre dans nos églises transformées. On peut dire, avec vérité, que l'idée qui était le fond et la substance de tous les objets visibles en a entièrement disparu, et que le sens des choses n'y existe plus. Ces voûtes immenses, si bien faites pour la prière silencieuse, et pour l'union de l'âme sacrifice, que l'œil peut suivre de loin ; ces vastes nefs destinées à des foules où tous les rangs sont confon-

du ; ces sombres vitraux, riche et pieuse parure des églises, au temps où, sans en prier avec moins de ferveur assurément, le peuple savait mieux joindre les mains qu'ouvrir un livre : rien de tout ce religieux et imposant ensemble ne convient à ceux qui s'y sont établis aujourd'hui. Une fois la lampe du sanctuaire éteinte, tout le reste devient vide de sens. Pour écouter un sermon ou une lecture, pour suivre, dans un livre bien relié et rigoureusement le même pour tous, chaque parole d'une liturgie, ce qu'il faut, c'est un pupitre plutôt qu'une chaire, c'est beaucoup de jour et c'est beaucoup de sièges. De plus, si l'on considère l'absence totale de croyance à l'intercession des saints ou de respect pour leurs images et, par-dessus tout, la négation du dogme eucharistique, àme et vie de toute la splendeur extérieure du catholicisme, on admettra sans peine que les grandes salles dépouillées de tout ornement où se réunirent les premiers réformés feraient encore aujourd'hui bien mieux l'affaire de leurs descendants, que nos vieilles abbayes ou nos magnifiques cathédrales. On peut donc s'étonner, à bon droit, de les voir s'y établir et même chercher à les imi-

ter de leur mieux. Mais il ne faut pas trop leur reprocher cette inconséquence, et surtout il ne faut pas trop nous en plaindre. Quoi qu'en dise M. Gladstone, il est malaisé de séparer ainsi la forme de l'idée, le corps de l'âme. Ces pierres ont parlé : de nos jours, bien des gens ont compris leur muette éloquence, et nous croyons que l'avenir augmentera le nombre de ceux qui les entendront et sauront découvrir, au-delà de la forme qu'ils admirent, la signification mille fois plus belle encore qu'elle recèle et qu'elle manifeste à la fois.

Je ne chercherai point à passer ici en revue ceux qui firent partie du cercle de Broadlands pendant que nous nous y trouvions nous-même. Il ne serait pas, d'ailleurs, également intéressant de parler de tous. Mais peut-être retrouvera-t-on ici avec quelque intérêt des pages destinées à fixer dans ma propre mémoire les traits de l'homme important et célèbre qui en était la figure principale. Je ne puis assurément avoir la prétention d'ajouter quelque chose à un portrait tant de fois tracé avec enthousiasme ou avec colère, et qu'amis et ennemis ont à satiété placé sous les yeux du public ; mais n'est-il pas vrai que, dans une

galerie, les figures qui inspirent le plus d'intérêt sont celles des personnages que l'on connaît le mieux, soit de vue, soit de réputation? C'est dans cette pensée qu'au lieu de me borner ici à écrire de mémoire et à faire, à distance, un portrait auquel pourraient se mêler des impressions reçues plus tard, je transcris textuellement quelques pages que j'écrivis à l'époque même de notre séjour à Broadlands, en 1857. Elles sont moins correctes peut-être que celles que j'écrirais aujourd'hui, mais elles sont plus exactes et ont l'avantage que possède le plus pâle croquis fait d'après nature sur le plus beau dessin tracé de souvenir, ce qui veut souvent dire *de fantaisie*.

Broadlands, 8 janvier 1857.

« Lord Palmerston a été pour nous d'une bonté et d'une cordialité extrêmes. Pendant ce séjour, j'ai très-souvent causé avec lui; je l'ai retrouvé toujours le même, c'est-à-dire infiniment *autre* que sa réputation, je serais presque tentée de dire *au-dessous* d'elle; mais c'est véritablement *différent* qu'il me paraît, plutôt que *moindre*.

« Il n'est pourtant pas un grand chef de parti, comme ses amis le représentent et comme sa position peut le faire croire ; et il n'est pas non plus le génie malfaisant que la plus grande partie de l'Europe veut voir en lui.

« Il n'est, au fait, d'aucune façon un génie, car il n'a aucune espèce de grandeur. Ce qui en approche le plus dans son caractère, c'est cette imperturbable bonne humeur qu'aucune ombre n'altère, qu'il soit au pouvoir ou dans l'opposition, triomphant ou battu, attaqué à outrance ou loué à l'excès. Il est toujours le même, toujours capable de rendre justice à ses adversaires, jamais aigri contre eux, jamais même impatienté. En 1852, je me trouvais à Broadlands au moment de sa sortie du ministère, alors présidé par lord John Russell¹, et, lorsque son collègue et ami venait de se conduire envers lui de façon à provoquer de sa part une indignation qui eût semblé fort concevable, je n'en ai pas vu chez lui la moindre trace, pas un

¹ C'était à propos de l'approbation trop prompte que lord Palmerston avait accordée au coup d'État de Louis-Napoléon, et à cause du déplaisir que son attitude, en cette circonstance, avait causé à la reine et au prince Albert que lord John Russell, alors premier ministre, avait exigé la démission de son collègue.

mot d'aigreur, de récrimination ou de modération affectée. La seule différence, s'il y en avait une, c'est que son esprit, ainsi affranchi du poids des affaires, semblait plus libre, plus enjoué, et qu'il accordait un temps plus long à la conversation. C'est la seule fois que je l'ai vu demeurer dans le salon après l'heure du thé pour causer longuement, et, si jamais il m'a semblé aimable et de bonne humeur, c'est précisément à cette époque où il avait de bonnes raisons de ne l'être pas.

« Dans ce dernier séjour que nous venons de faire à Broadlands, où sa position est si différente, puisque aujourd'hui il est au pinacle, nous l'avons retrouvé rendu à ses habitudes de travail, à ses heures régulières, à ses courtes conversations. L'heure du dîner et la demi-heure qu'il passe ensuite dans le salon, lorsqu'il y a rejoint les dames avec le reste des convives, est la seule partie de la journée donnée à la société. A dix heures précises, on apporte le thé. Il en prend une tasse, et, au moment où il la dépose sur la table, il se lève et se retire pour ne plus cesser de travailler jusqu'au milieu de la nuit, et reprendre ce travail le lendemain matin pour ne plus l'interrompre

jusqu'à l'heure du dîner, sauf trois quarts d'heure ou une heure de promenade, à pied ou à cheval, qu'il se permet ou s'impose pour sa santé vers la fin du jour.

« Indifférent à l'opinion qu'on a de lui, persévérant, actif, infatigable, sincèrement libéral et voulant la liberté pour tous ; quoique partisan des réformes, aimant toutes les vieilles coutumes de son pays, et aussi peu novateur imprudent que routinier obstiné, il a l'intelligence ouverte et prête à comprendre les vrais besoins et les vrais désirs du peuple anglais. Maître de sa parole, sachant être clair, éloquent, enjoué, entraînant, suivant l'auditoire auquel il s'adresse, il n'est pas d'orateur qui se fasse mieux comprendre de tous et dont la parole semble mieux exprimer les sentiments de chacun des individus de la foule qui l'écoute. Ce sont là, je crois, à peu près toutes les qualités et les dons qui lui valent, en Angleterre, la grande popularité dont il jouit ; mais, parmi ces qualités, plusieurs lui sont inutiles lorsqu'il s'agit des autres pays ; quelques-unes même se transforment et deviennent dangereuses vis-à-vis des étrangers : son indifférence pour l'opinion res-

semble alors souvent à du mépris, son goût pour la liberté le fait passer pour révolutionnaire. Il n'écrit pas non plus comme il parle, et, chose assez extraordinaire, il lui échappe moins de paroles immodérées dans la chaleur d'un discours qu'il n'en écrit, à tête reposée, dans une dépêche. Enfin, tandis qu'en Angleterre il est presque toujours maître de ceux auxquels il s'adresse, parce qu'il les connaît mieux que personne, son ignorance à l'égard des étrangers est extrême, et cet esprit si libre vis-à-vis de ses compatriotes se montre imbu des plus vives et des plus étranges préventions, lorsqu'il s'agit des autres. Cela seul suffit pour faire comprendre quelques-unes de ses erreurs, et aussi l'aversion qu'il inspire au dehors. Et néanmoins cette aversion est injuste, car, malgré ses méprises, rien n'est plus faux que l'opinion qu'on lui prête de chercher systématiquement à révolutionner l'Europe dans le but de servir un intérêt anglais complètement imaginaire. Il aime la justice sincèrement, et il hait de même l'oppression; il croit que toutes les nations ont intérêt à ce que chacune d'elles soit gouvernée le mieux possible, et que c'est là en particulier l'intérêt de l'Angleterre. Il a

le droit de penser que les expériences politiques faites dans son pays ont été heureuses, et il a le tort de ne pas voir qu'ailleurs leurs dangers pourraient souvent être plus grands que leurs avantages, et que si les institutions anglaises sont faciles à contrefaire, elles sont à peu près impossibles à imiter. Enfin il se trompe souvent, mais on se trompe aussi beaucoup à son égard.

« La conversation n'est pas difficile avec lui. Il cause avec les ennuyeux tout comme avec ceux qui ne le sont pas, sans avoir l'air de s'apercevoir de la différence. Il n'a pas tout à fait ce que l'on peut nommer les manières d'un grand seigneur ; cependant il est simple et cordial, et rien, dans son attitude, n'indique la moindre surprise ni le moindre enivrement de sa haute position. Sa mémoire, son activité et son énergie sont, à soixante-douze ans, ce qu'elles étaient à vingt-cinq, et il est rare, à cet âge, de trouver toutes ces qualités et ces facultés si vigoureuses encore : on peut dire que les travaux et les soucis du pouvoir pèsent légèrement sur sa tête.

« Un des sujets qui l'amuse le plus et auquel il revient le plus souvent, c'est l'étude des langues.

Il en sait un grand nombre, dans une perfection très-rare chez un Anglais, et dont il n'est pas fâché de faire preuve. Nous avons eu ensemble, sur ce sujet, des conversations interminables ; mais, ce qui m'amuse davantage, c'est lorsqu'il raconte quelques incidents de sa vie publique ou quelque anecdote relative aux hommes éminents qui ont siégé avec lui dans la Chambre pendant la longue durée des années écoulées depuis le jour où il y prit place pour la première fois. C'est là un sujet toujours plein d'intérêt : cette vie politique anglaise ne ressemble à rien de ce qu'on rencontre ailleurs, et il n'y a pas de royauté égale à la puissance que ceux qui y prennent part ont la conscience de posséder. Cette influence, exercée par quelques classes et subie par les autres avec indépendance et intelligence, les uns sachant commander, et les autres suivre, tous sans aigreur, les moins favorisés sachant d'avance que, si, dans l'intérêt de *tous*, il faut un grand sacrifice, c'est précisément la classe à laquelle ils n'appartiennent pas qui en supportera volontairement le poids le plus lourd : tout cela est intéressant à écouter et à comprendre. On conçoit très-bien qu'une fois l'habitude prise

de ce genre de vie, on ne puisse plus s'en passer, et qu'y prendre part soit pour tout Anglais l'objet de la plus légitime ambition. C'est une des occupations les plus nobles que puisse avoir la vie d'un homme, et je ne vois au-dessus de celle-là que le dévouement complet de l'existence aux œuvres dont la charité et la foi sont le but direct.

« Lord Palmerston a parlé de la France et de l'Empereur, et il a répété ce que je lui avais déjà entendu dire une fois, que, suivant lui, le coup d'État était excusable parce que la guerre civile était imminente et inévitable, mais que, quoique la liberté fût en ce moment, en effet, *étranglée* en France, il estimait fort heureux qu'on y eût conservé des institutions qui en laissent subsister les formes « parce que, a-t-il dit, ces formes peuvent « reprendre vie, sans causer de nouvelles secousses « le jour où l'esprit public redeviendra favorable à « un plus grand développement de liberté. »

Ceci serait contesté en France par bien des gens, et il s'en trouverait davantage d'accord avec M. Thiers, qui disait devant moi, il n'y a pas bien longtemps, à Holland House, en répondant à un

admirateur de la Constitution qui régit la France en ce moment, « qu'elle ne semblait bonne que parce
« qu'elle ne fonctionnait pas, et qu'elle ressemblait
« à une voiture qui avait bonne apparence parce
« qu'on la laissait sous la remise, mais qui tomberait
« en pièces si on essayait de la faire rouler. »

Je me souviens encore d'une autre conversation que je veux ajouter ici à ce qui précède ; elle eut lieu à un dîner chez la duchesse d'Inverness, où j'étais à table près de lord Palmerston. La conversation tomba sur les prisons de Naples et en général sur les abus du gouvernement napolitain. C'était un sujet sur lequel il s'animait toujours, et je me permis de lui dire qu'en admettant la vérité de quelques-unes de ces imputations, il n'en était pas moins certain qu'il se débitait, à ce sujet, en Angleterre, de monstrueuses exagérations, et j'ajoutai que je m'étonnais de la facilité avec laquelle il prêtait foi à tous les récits de ce genre. Il se tut un instant, puis il me dit : « Oui, il est vrai que j'y
« crois sans peine. Les hommes sont trop mauvais
« pour se passer de publicité, et je crois que toutes
« les énormités sont possibles dans un pays qui
« n'en possède aucune... En cela, assurément, je ne

« crois pas que mon pays vaille mieux qu'un autre.
« Tenez, avez-vous lu « *Never too late to mend*¹ ? »

J'avais lu le roman ainsi intitulé, qui était cette année-là dans toutes les mains, et dont les scènes les plus émouvantes (et que l'on disait vraies) se passaient en Angleterre dans une prison, où le gouverneur faisait subir aux détenus les plus cruelles tortures.

« Eh bien ! reprit lord Palmerston, vous savez
« que le fond de ce récit est parfaitement exact.
« Ainsi donc, en Angleterre, en plein règne de li-
« berté et de publicité, lorsque tout le monde
« sait écrire, lorsque tous ont non-seulement la
« permission, mais sont *requis* de faire connaître au
« gouvernement les abus dont ils peuvent être
« témoins et que nous ne sommes au pouvoir que
« pour lire ces lettres et prendre en considération
« leur contenu², ici même il a pu arriver que,
« pendant deux ans, un misérable échappât à
« l'œil de l'autorité et exerçât autour de lui une
« tyrannie aussi illégale qu'atroce, jusqu'à ce qu'un

¹ « Il n'est jamais trop tard pour se corriger. »

² Il présidait dans ce moment-là, non point aux affaires étrangères, mais le *Home office* (ministère de l'intérieur).

« homme honnête et courageux prit la plume pour
« révéler ces faits et demander une enquête¹, et
« vous voulez que je croie que là où le pouvoir
« est administré sans contrôle par des employés
« que la publicité n'atteint jamais, des faits sem-
« blables à celui-là ne se répètent pas tous
« les jours? Pour cela, je vous le dis, il fau-
« drait que l'expérience m'eût donné une meilleure
« opinion de l'espèce humaine. »

Le même sujet amena, de sa part, à Broadlands, à peu près les mêmes réflexions, et j'en consigne ici le souvenir, car, sans juger cette appréciation, elle me semble caractéristique et digne d'être racontée.

J'extraits encore de mon journal le passage suivant qui donne quelque idée de la physionomie du cercle de Broadlands à cette époque, et du genre d'agrément et d'intérêt que l'on pouvait y trouver :

— « Le comte et la comtesse de Lavradio et le marquis d'Azeglio² ont fait route

¹ L'enquête eut lieu et justice prompte et sévère fut faite.

² Le comte Lavradio était le ministre de Portugal. Le marquis d'Azeglio était alors ministre de Sardaigne, depuis ministre d'Italie. Il était le neveu de Massimo d'Azeglio.

avec nous. La comtesse de Lavradio est aimable, bonne et intelligente, et, quant à son mari, on cause bien avec lui sur *tous* les sujets. En arrivant à Broadlands, nous avons trouvé lady Jocelyn et quelques autres personnes plus ou moins de connaissance; puis, sont arrivés successivement sir John et lady Milbank¹, le comte et la comtesse Apponyi², M. de Persigny³, l'ambassadeur de Turquie⁴, M. et M^{me} Monkton Milnes⁵, lady Wil-

¹ Sir John Milbank était alors ministre d'Angleterre à Munich. Lady Milbank était d'une beauté remarquable; son portrait fut placé par le roi Louis de Bavière dans la galerie où il avait réuni ceux des plus belles personnes de son temps.

² Alors ambassadeur d'Autriche à Londres, plus tard ambassadeur à Paris. Le comte Apponyi était fils de celui qui fut ambassadeur d'Autriche en France pendant la restauration et le règne de Louis-Philippe. Il avait été élevé à Paris, et il avait gardé d'intimes relations d'amitié avec un grand nombre de ceux qu'il retrouva en 1871, lorsqu'il y revint lui-même comme ambassadeur. Aussi, malgré toutes les divisions de notre temps, parvint-il à réunir dans son salon l'élite de tous les partis, et, lorsque la mort le frappa prématurément, il fut pleuré par autant d'amis en France que dans sa propre patrie. Au gré de tous, alors, la presse, qu'il avait toujours (et peut-être trop) dédaigné de ménager, exprima trop faiblement les sentiments unanimes de la société française.

³ Ambassadeur de France.

⁴ M. Mussurus, aujourd'hui Mussurus-Pacha, qui occupe encore le même poste à Londres.

⁵ Aujourd'hui lord Houghton, créé pair par lord Palmerston.

liam Russell¹ et deux de ses fils, jeunes gens très-distingués tous les deux, quoique fort différents l'un de l'autre et, en Angleterre, assez différents aussi *des autres*. On s'aperçoit en causant avec eux que, plus que cela n'est fréquent dans ce pays, leur esprit, leur caractère et leurs manières ont subi l'influence de leur mère. Il est vrai que celle-ci n'est pas une personne ordinaire, mais je crois avoir remarqué partout que lorsque les parents sont à peu près d'un mérite égal, il est avantageux, pour des fils, d'être influencés par leur mère comme il l'est, pour des filles, de l'être par leur père. Cela donne aux uns la douceur, la tendresse, le respect, aux autres la grandeur, la fermeté, et cette virilité d'esprit si nécessaire aux femmes, et dont elles manquent si souvent.

Alors membre de la Chambre des Communes et auteur de poésies qui devraient être plus connues en France qu'elles ne le sont.

¹ Lady William Russell (miss Rawdon) fut l'une des femmes les plus remarquables de son pays et de son temps par sa beauté, sa rare et profonde instruction, sa connaissance parfaite de presque toutes les langues (sans omettre le latin et le grec), enfin le charme extrême de son esprit et de sa conversation. Son fils aîné est aujourd'hui duc de Bedford. Les deux cadets dont il est ici question sont lord Odo Russell, en ce moment ambassadeur d'Angleterre à Berlin, et lord Arthur Russell, membre du Parlement.

« Quoi qu'il en soit de cette remarque, la société dans son ensemble était agréable cette fois à Broadlands et on passait très-bien son temps. Lord Palmerston était sur son beau dire et de fort belle humeur, lady Palmerston aimable selon sa coutume, et sa fille, lady Jocelyn, que je n'avais pas revue depuis le grand malheur qui a changé sa vie¹, m'a touchée et intéressée plus qu'elle ne l'avait fait dans tout l'éclat de son début dans le monde. Sa beauté seule n'est point altérée; mais, du reste, elle est devenue une tout autre femme, et il est difficile d'en imaginer de plus intéressante.

« Un jour, j'ai eu une conversation singulière avec M. de Persigny. Contre mon attente, je ne le trouve nullement déplaisant. C'est l'homme le plus naturel que j'aie jamais rencontré dans le grand monde. Il pense juste quelquefois, et souvent aussi il pense faux, ce qui arrive à beaucoup d'autres; mais ce qui, je le crois, n'arrive qu'à lui (surtout parmi les ambassadeurs), c'est de penser tout haut sans avoir l'air de se préoccuper le moins du monde de l'effet que peuvent faire ses paroles et des conséquences

¹ Elle était alors devenue veuve depuis peu.

qu'on peut en tirer. C'est ainsi que, le jour dont je parle, il me dit tout d'un coup, devant deux ou trois de ses collègues étonnés :

« Ce qui affaiblit l'Empire, voyez-vous, c'est de n'être pas soutenu par les légitimistes ; si l'Empereur m'écoutait, il ne songerait qu'à les ramener à lui, car un gouvernement est toujours faible lorsqu'il est combattu par les plus honnêtes gens du pays. »

A côté de cela, il nous a tenu, à diverses reprises un vrai langage d'illuminé. Il est de plus constamment en distraction, et a souvent l'air de parler sans avoir la moindre conscience du lieu où il se trouve. Toutefois il donne l'impression d'être sincère. Malgré ses fantaisies étranges qu'il a une si grande facilité à communiquer, il est libre d'esprit, et n'a aucun violent dénigrement pour ses adversaires. Enfin sa conversation est curieuse et m'amuse. »

.....

A cette époque, le grand réveil religieux qui marquera pour l'Angleterre le milieu du dix-neuvième siècle avait commencé, et, depuis près de dix ans déjà, ce qu'on a nommé le *mouvement*

d'Oxford passionnait les esprits en sens divers et stimulait dans toutes les âmes le besoin de secouer la torpeur qui avait succédé à l'impiété du siècle passé, torpeur dans laquelle s'était, du reste, endormi l'amour plus encore que la haine. Celle-ci vivait toujours contre les catholiques, au milieu de l'indifférence religieuse du monde, et elle survécut même quelque temps à la grande mesure d'émancipation de 1829. Peu à peu, cependant, avec un réveil véritable de ferveur et de foi, cette haine commença à s'affaiblir. Bientôt un regret généreux des persécutions passées, un désir sincère de justice, un besoin nouveau de piété et d'union s'empara d'une foule de cœurs, et pendant un instant, on peut le dire, il sembla qu'un souffle de charité divine traversait l'atmosphère! Ce moment fut l'un des plus grands du temps où j'ai vécu; et bien que l'aigreur ait reparu plus tard, que de nouveaux malentendus soient survenus et durent encore, les germes de concorde, de justice et de piété déposés alors portèrent des fruits qui se développèrent plus tard et se développeront encore dans une proportion qu'il nous est impossible de prévoir.

Mais la société de Broadlands appartenait à une tout autre génération. La seule manière par laquelle lord Palmerston prit part à ce grand mouvement d'apaisement, ce fut par son active coopération à l'émancipation des catholiques, mesure à laquelle son amour pour la justice et pour la liberté le rendait favorable. Mais ce fait, si important qu'il fût pour le présent et l'avenir, au point de vue spirituel aussi bien que matériel, ne le touchait que sous ce dernier rapport. Il avait travaillé plus qu'un autre à revendiquer les droits politiques des catholiques, il n'en était pas moins profondément imbu de préventions contre leur foi, et la nouvelle tendance qui se manifestait dans l'anglicanisme l'eût inquiété s'il y eût pris garde ; mais (tout autre en cela que celui qui a occupé depuis sa place au pouvoir) il était aussi indifférent aux sujets exclusivement religieux, que M. Gladstone s'y montra de tous temps passionnément attentif. On en parlait donc rarement ou jamais à Broadlands, et ce silence laissait un grand vide dans les conversations, d'ailleurs si souvent intéressantes.

Je ne me souviens, à cet égard, que d'une seule

exception, et je crois pouvoir la rappeler ici, car il s'agit d'un homme dont les mémoires, récemment publiés, ont déjà fait connaître le nom à beaucoup de lecteurs, même en France. J'ai, sur ce point, d'autant moins de scrupules, qu'au milieu des pages de ce journal voué tour à tour aux affaires de la politique et à celles du *turf*, on rencontre tout à coup des passages qui sont une sorte de douloureuse protestation et comme le cri d'une âme plus noble que tout ce qui l'occupe. Ces passages, l'ami de Charles Greville et l'éditeur de son journal n'a pas cru devoir les supprimer ; ils m'autorisent donc à y ajouter ce qui suit :

Un jour, à Broadlands, où il se trouvait avec nous, M. Charles Greville (qui était de longue date notre ami et celui de tous les nôtres) m'apporta un livre fort intéressant, disait-il, et qu'il me priait de lire. Je l'emportai dans ma chambre ; mais, après en avoir parcouru quelques pages, je m'aperçus que, bien qu'intéressant en effet, il était écrit dans un esprit de négation et de scepticisme aussi complet qu'odieux. Je lui rendis ce livre dans la soirée en lui demandant pourquoi il me l'avait proposé, certain comme il devait l'être qu'il ne pouvait que

me déplaire et m'affliger. Il me répondit qu'il me l'avait donné sans scrupule, parce qu'il croyait que ce qui s'y trouvait de bon me ferait plaisir et qu'il savait que ce qui s'y trouvait de mauvais ne me ferait aucun mal. « Car, soyez-en bien sûre, » ajouta-t-il avec une émotion fort rare chez lui, « pour rien au monde je ne voudrais altérer vos croyances. Oh ! Dieu m'en garde ! *je vous ôterais quelque chose de grand et je n'aurais rien à vous donner en retour !* »

Que de fois je me suis souvenue, en lisant certains passages de son journal, de l'accent avec lequel il me dit ces paroles !

Le lendemain dans la journée, tandis que j'étais dans ma chambre, j'entendis frapper à ma porte, et à ma grande surprise (car la chose n'est pas habituelle en Angleterre), je vis entrer M. Greville.

— Je voudrais bien causer avec vous, me dit-il, et reprendre un peu ce que nous disions hier au soir, le permettez-vous ?

Je n'eus garde de refuser, et nous eûmes en effet une longue et triste conversation. Hélas ! il me tint un langage qui, je le pense, se renouvelle souvent, et que bien d'autres que moi ont entendu !

Doutes religieux, désir de croire, impossibilité de comprendre, vie remplie de trop d'autres choses, temps absorbé; en somme : vide, regret, sombre tristesse. Tel en était l'ensemble. Je le vois encore debout, la tête appuyée contre le marbre de la haute cheminée, répétant : « Oh ! que ceux qui ont une foi véritable sont heureux ! si elle pouvait s'acheter à prix d'or, que ne la payerait-on pas ! »

Cette conversation est la seule du même genre dont j'aie emporté le souvenir de Broadlands. Du reste, la grande lutte religieuse qui agitait alors l'Angleterre n'y avait aucun écho ; et, bien qu'on n'applique pas ordinairement l'épithète de *futile* à un cercle composé de gens occupés des affaires les plus sérieuses de ce monde, ce titre pourrait cependant convenir à celui dont je parle. C'est ce qui apparaît plus distinctement encore lorsque le temps a marché, réduisant à l'insignifiance ces grandes préoccupations qui parurent un jour si graves, emportant les hommes et les choses, transformant jusqu'aux lieux remplis de leurs souvenirs et leur donnant un aspect si nouveau, que ceux qui les possédaient naguère auraient peine aujourd'hui à reconnaître leur propre demeure.

Ces jours sont loin ! les années se sont enfuies, la mort a frappé ses coups ordinaires. Ceux qui alors remplissaient la scène ont cédé la place à d'autres, et tant de choses ont changé dans le monde, que ce qui se passait alors semble déjà appartenir à l'histoire.

La carrière longue et prospère de lord Palmerston s'est achevée sans que la fortune humaine lui ait été infidèle. A quatre-vingt-cinq ans, la mort le trouva au pouvoir, et environné de cette faveur publique qui se détourne rarement en Angleterre de ceux qu'elle a un seul jour caressés, ou bien qui leur revient avec une facilité extrême lorsque leur popularité a été voilée par quelques nuages. Peuple bon à servir malgré sa rude indépendance, et qui, par conséquent, est presque toujours bien servi !

La veuve du célèbre homme d'État, comme lui octogénaire, ne lui survécut pas longtemps et termina sans grandes souffrances une vie que l'on peut aussi ranger au nombre de celles que la bonne fortune a suivie pas à pas pendant toute sa durée. Est-ce là cependant ce qu'il faut lui envier, et de telles destinées sont-elles ici-bas les plus désirables ? Nous ne le pensons pas ; nous

avons souvent éprouvé au contraire, que lorsqu'on voit enfin arriver l'inévitable terme de ces prospérités exceptionnelles, le cœur se serre encore plus peut-être qu'en présence des coups qui frappent prématurément. C'est précisément lorsque rien n'a manqué au bonheur, pas même la durée qu'il comporte, que la brièveté et l'inanité de tout ce qui passe devient plus apparente et plus sensible. Et c'est alors, surtout que les puissances de notre âme qui veulent et cherchent le bonheur se détournent avec dégoût de celui de la terre, et comprennent la profonde signification des mots tant de fois répétés par saint Philippe de Neri : *E poi?*

II

1865 A 1875

Sans vouloir faire ici la moindre injure soit au passé soit au présent, il nous est impossible de ne pas constater un grand contraste entre le Broadlands de 1855 et celui d'aujourd'hui. Sans doute, l'hospitalité et la bonne grâce des nouveaux hôtes

de cette belle demeure sont encore ce qu'étaient celles des hôtes d'autrefois. L'intérêt qu'y inspiraient les questions politiques et sociales n'a pas diminué, les amis s'y rencontrent et trouvent le même accueil que par le passé ; à tous ces égards, pour faire l'éloge de ce qui était, aussi bien que de ce qui est, il suffit de dire que *rien n'est changé*. Sous d'autres rapports cependant, le changement est notable. Avec une génération nouvelle, un air nouveau a pénétré dans ces murs, et, malgré le scepticisme qui, de nos jours, circule aussi à larges bouffées dans l'atmosphère anglaise, cet air nouveau est tout imprégné de religion. Je ne parle pas seulement de la ferveur croissante que chacun apporte dans la pratique de la foi qu'il professe, mais de l'intérêt passionné avec lequel, sous les formes les plus diverses et, à nos yeux, parfois les plus bizarres, un nombre considérable de gens du monde s'occupent aujourd'hui, dans ces mêmes lieux, de questions religieuses.

Nous n'avons pas à rappeler ici les phases différentes du mouvement religieux de l'Angleterre dont les oscillations viennent d'être récemment décrites par la plume aussi expérimentée qu'ha-

bile de M. l'abbé Martin ¹. Nous dirons seulement que jamais ce mot : *mouvement*, ne nous a paru avoir une plus profonde et plus haute signification. Ne croirait-on pas en effet voir quelque chose de semblable, à ce frémissent mystérieux des eaux, sous le souffle de l'esprit de Dieu, d'où devait naître la vie, la fécondité et la splendeur de la terre ? Que, dans un autre ordre, nos yeux soient destinés à voir s'accomplir un miracle du même genre, que les flots tumultueux et désordonnés de tant d'opinions diverses doivent, de nos jours, se réunir dans la mer majestueuse et immuable de l'unité, c'est ce que nous n'osons prévoir ; mais que telle soit la tendance, et comme la raison dernière de toutes les tentatives auxquelles nous assistons et de toutes les hautes, pures et saintes aspirations dont l'expression retentit chaque jour : c'est ce que nous croyons d'une ferme foi ; c'est ce que nous espérons et attendons d'une confiante et indomptable espérance !

En effet, tandis que l'étude consciencieuse du passé chrétien et le dégoût de l'empiétement trop

¹ Études sur le Ritualisme publiées, en France dans le *Correspondant*, et en Angleterre dans le *Contemporary*.

flagrant de l'État sur le domaine spirituel ramènent un grand nombre d'anglicans à l'autorité de l'Église catholique, d'autres sont attirés vers elle par les conseils de perfection qu'elle a donnés la première au monde et qui, de siècle en siècle, ont porté dans son sein tant de fruits de sainteté. C'est pourquoi il nous semble que ces deux tendances, l'une vers la véritable autorité, l'autre vers une piété plus vivante, ramènent également au catholicisme. Nous voudrions citer à l'appui de cette assertion plusieurs faits récents, dignes d'être médités. Mais, comme l'un d'eux nous ramènera à Broadlands, il nous semble indispensable de consacrer d'abord quelques lignes aux nouveaux possesseurs du lieu que nous venons de décrire.

Parler de ceux que l'on a personnellement connus, et qui peut-être pourraient vous lire, cela est sans doute un peu indiscret, même lorsque tout ce qu'on en peut dire doit inspirer pour eux affection et respect. Et cependant, cette indiscretion n'est-elle pas (en Angleterre surtout) commise tous les jours, par les journaux, sans que ceux qui en sont les objets s'en offensent beaucoup? Si l'on cherchait bien, peut-être même trouverait-on déjà

plus d'une fois imprimé quelque part que madame Cowper Temple est bonne autant que belle ; que sa vie est vouée aux actes de la charité la plus active ; que, dans tout ce que lui inspire son cœur généreux, son mari l'approuve et la seconde, et que, lui aussi, consacre aux mêmes occupations les loisirs que lui laisse la vie parlementaire. Enfin, j'ajoute que l'un et l'autre ont une égale prédilection pour les sujets religieux et qu'ils s'en occupent avec une sincérité et une piété auxquelles doivent rendre hommage ceux même dont les convictions diffèrent le plus des leurs. Ce ne sera peut-être pas m'écarter ici de mon sujet que d'emprunter encore quelques pages à mon journal d'autrefois, car on y trouvera non-seulement le portrait de celle dont je viens de parler, telle qu'elle m'apparut il y a vingt ans, mais aussi celui d'une autre femme que sa beauté, son esprit et sa destinée étrange rendirent jadis célèbre en France, non moins qu'en Angleterre.

Lady Harriet Cowper, mariée d'abord à un Français¹, et ensuite à un Anglais, était devenue,

¹ Le comte d'Orsay.

par ce second mariage, belle-sœur de M. et M^{me} Cowper Temple, les possesseurs actuels de Broadlands. C'est chez elle à la campagne, que furent écrites (en novembre 1856) les pages suivantes¹ :

« Je les regardais, ce soir, l'une et l'autre assises près de la grande cheminée du salon : d'un côté, lady Harriet enfoncée dans un grand fauteuil, la tête rejetée en arrière, son visage pâle et régulier tourné de façon à en dessiner l'ovale, si parfait encore, avec cette expression plutôt indolente que calme, et ses belles épaules, à peine couvertes d'une légère dentelle. De l'autre, en face d'elle, assise sur un siège très-bas, sa jeune belle-sœur, le front appuyé contre la colonne de marbre blanc qui soutient la cheminée, et posée d'une façon singulièrement gracieuse. Les longs bandeaux de ses cheveux blonds, ses traits fins et purs, l'expression de ses yeux et de sa bouche,

¹ Nous nous trouvions alors à Brocket-Hall, en Hertfordshire, propriété de lady Palmerston. Elle l'avait prêtée cette année-là à son fils cadet et à sa belle-fille, lady Harriet Cowper dont il est ici question, et celle-ci en faisait les honneurs à sa belle-sœur, M^{me} Cowper Temple, et à quelques amis de la famille de son mari.

qui rappelle les madones de Francia, sa robe noire, sa guimpe plissée et montante, la croix attachée à son collier, tout cela lui donnait quelque chose de monacal en grand contraste avec la parure de sa belle-sœur et les riches bijoux dont elle était couverte. Elles formaient ainsi, à elles deux, un tableau dont un peintre eût pu s'inspirer, pour représenter d'une façon noble et frappante quelque chose d'analogue à la fameuse allégorie que le pinceau du Titien a rendue célèbre, et qui, selon moi, est un chef-d'œuvre de dessin et de coloris, beaucoup plutôt que de composition. »

« Dans un temps qui n'est pas encore fort éloigné (un temps où elle était moins heureuse et moins calme qu'aujourd'hui), il m'est souvent arrivé de voir de loin lady Harriet agenouillée dans nos églises, aux heures où elles sont presque vides et où le besoin de la prière y attire seul ceux que l'on y rencontre. C'était alors vers les sanctuaires catholiques qu'elle tournait ses regards, et elle semblait venir y chercher la paix. Depuis, une nouvelle ferveur protestante s'est emparée d'elle, et le mouvement religieux de ses idées a pris une autre direction. J'ai trouvé cette fois, introduite ici par

elle, la coutume de lire la Bible tout haut, le dimanche soir, aux serviteurs réunis : coutume qui n'y existait pas autrefois.

« Lorsqu'elles se sont levées pour quitter le salon, et que, suivant mon habitude, je ne les ai point suivies (la prière *commune* ne pouvait être une vérité que là où la foi est *une*), j'ai été saisie d'un grand accès de mélancolie en songeant à cette atroce séparation de l'hérésie !... Je ne sais pas si elles éprouvent cela comme elles le devraient ; mais, quelque conviction que l'on ait, il faut penser bien vaguement aux choses, pour ne pas trouver douloureux, au-delà de toute expression, cet abîme entre chrétiens, entre amis, entre gens qui se comprennent sur tant de choses et qui, sur celle en comparaison de laquelle les autres ne sont rien, pensent les uns des autres ce que je pense d'eux, ce qu'ils pensent de moi !... Il faut être bien léger ou bien déraisonnable pour ne pas gémir, pleurer et prier avec ardeur Dieu de guérir cette plaie saignante de la chrétienté. Là dessus, du moins, nous devrions tous être d'accord, et ils devraient prier de leur côté, comme nous prions du nôtre. Mais non !... ils n'ont point cette prière dans le cœur

ni sur les lèvres, car un secret instinct leur dit que prier pour l'unité, c'est prier contre eux-mêmes ! »

Peu d'années après que ces pages furent écrites, la belle lady Harriet n'existait plus, elle avait achevé sa vie dans les pratiques d'une piété exemplaire, mais dont la forme fut étrange et s'écarta beaucoup de cette sage loi de l'Église catholique, qui met les devoirs d'état au premier rang, et veut, selon l'expression de saint François de Sales, que : *pour vouloir être de bons anges, nous n'oublions pas d'être de bons hommes et de bonnes femmes*. Lady Harriet quitta, non-seulement ses ajustements splendides, et tout excès de parure ou d'élégance, mais elle se revêtit d'un costume presque religieux, devint *sœur* d'une sorte de communauté protestante, se livra à des actes extraordinaires de charité, et même à un genre d'apostolat rarement permis aux femmes parmi nous : tout cela cependant, sans quitter sa maison, dont elle transforma toutes les habitudes, ni son mari, à qui elle imposa cette transformation. Elle fut sincère, charitable et courageuse : il ne nous appartient point de juger ses intentions ou de critiquer ses actes ; mais il est bien permis à ceux qui ont si longtemps vu

proscrire en Angleterre la vie religieuse et condamner toutes les privations qu'elle impose, de constater comme une réparation involontaire envers eux ces manifestations nouvelles du christianisme renaissant. Le sacrifice, la mortification, et tout ce qui, dans la piété, la charité ou l'abnégation, dépasse les bornes du devoir ordinaire, appartient à cette idée de perfection révélée au monde par le catholicisme. Dans cette voie, ce sont les nôtres qui ont marché devant ; nul ne peut y entrer sans les imiter ou les suivre et sans répudier à chaque pas les principes au nom desquels la réforme a envahi les monastères et cherché à anéantir la vie religieuse. Nous ajouterons seulement que, *seule*, l'Église catholique, tout en stimulant et en bénissant les actes de perfection et de sainteté exceptionnelle, tout en gardant dans son sein une large place à ceux qui veulent les accomplir, n'admet jamais qu'un seul devoir légitime leur soit sacrifié, et aucune femme n'y est autorisée à se dispenser à son gré de ceux que lui impose la vie domestique. — Ceci soit dit en passant pour quiconque oserait prétendre que l'Église, dans ses conseils les plus austères, ne maintient pas

toujours et avant tout, l'ordre divin de la famille !

Nous en venons maintenant à un autre fait, plus significatif encore que la tentative de ressusciter, dans l'anglicanisme, les ordres religieux, un fait qui indique de la part des âmes les plus ferventes, un instinctif quoique inconscient retour vers le foyer de charité et de piété allumé dans le monde par l'Église et que seule elle a su y maintenir inextinguible : nous voulons parler d'une *retraite*, d'une vraie retraite de neuf jours, destinée, par ceux qui y prirent part, à se séparer entièrement, pour un temps, de toutes les préoccupations du monde, et à remplir leur âme de la seule pensée de Dieu, et de tout ce que sa parole nous impose et nous promet.

Pour les catholiques, la chose n'est pas nouvelle, et il en est peu parmi eux qui n'aient appris à connaître par expérience ce que l'âme recueille, pendant ces jours trop rares où elle se livre ainsi tout entière aux seules pensées dignes de la remplir. Mais cette coutume, ancienne chez nous, devient une grande nouveauté lorsqu'il s'agit d'un nombre considérable de protestants de tout âge, de tout sexe et de tout rang. C'est pourquoi ce fait nous

semble digne d'être remarqué. Tout en demeurant donc (nous l'espérons) dans les bornes du respect et de la discrétion, nous voulons le signaler, ne fût-ce que pour amener parmi nous, en attendant l'unité qui est le terme de nos désirs, une plus grande union de prières pour ceux qui déjà nous les demandent et qui, sans être des nôtres, acceptent et même réclament de nous l'accomplissement envers eux de ce devoir, le plus doux de tous ceux de la charité !

Sans rattacher l'idée de cette retraite à une autre manifestation religieuse infiniment moins solide qui eut lieu vers la même époque, nous indiquons cependant comme un indice de la disposition régnante le succès presque inexplicable obtenu, dans des exercices analogues, par deux Américains (MM. Sankey et Moody), succès dont presque tous les journaux ont rendu compte. Ces deux personnages, au moyen d'une prédication assez ordinaire, accompagnée d'une musique qui n'était guère plus remarquable, réussirent à rassembler des foules nombreuses et à produire une émotion religieuse qui, nous assure-t-on, ne fut pas tout à fait passagère pour tous.

Cette impression fut loin cependant d'être générale ; les personnes sérieusement pieuses virent une sorte de représentation, plus regrettable qu'édifiante, dans cette prédication équivoque, et l'une d'elles (une protestante), douée d'un esprit grave et d'un cœur ardemment sincère et pieux, s'exprimait ainsi au sortir de l'une de ces séances :

« J'ai assisté à une immense réunion de 40,000 per-
« sonnes, toutes silencieuses et attentives. Moody
« a été écouté, mais son discours m'a paru super-
« ficiel et pauvre : quelques répétitions de com-
« mentaires connus, sur le festin nuptial et sur les
« diverses excuses de ceux qui s'en abstiennent...,
« le tout mêlé d'une foule de petites anecdotes
« peu intéressantes. Le chant m'a touchée ; mais
« ce qui m'a saisie bien davantage, c'est le spec-
« tacle de cette foule innombrable, c'est cet océan
« de visages humains dont tous les regards étaient
« levés vers l'orateur... Je me sentais comme
« accablée par cette vue, et affligée en même
« temps qu'il ne leur fût pas donné, en plus
« grande abondance, ce qui me semble être la
« vérité. Ceci peut tout au plus éveiller l'atten-
« tion, rien n'est fait pour toucher le cœur. »

C'est à une toute autre classe que celle dont se composait la généralité des auditeurs de MM. Moody et Sankey, qu'appartenaient ceux qui voulurent tenter ensemble cette grande expérience spirituelle que l'on nomme une *retraite*. Le premier point à régler dans ce but, ce fut le lieu où l'on se réunirait, car (chose bien extraordinaire) on était au nombre de près de 200 *personnes*, qui, *sans distinction de rang* (autre circonstance notable lorsqu'il s'agit de l'Angleterre), cherchaient à se rassembler pour prier Dieu, et s'exhorter l'une l'autre à l'aimer davantage et à le mieux servir!

Ce fut alors que la nouvelle châtelaine de Broadlands (celle dont les traits me rappelaient naguère ceux d'une madone de Francia) ouvrit toutes grandes les portes de sa demeure, et offrit l'hospitalité à tous ceux qui voudraient s'y réunir dans le but proposé. La maison fut transformée pour les nécessités de la circonstance : on dépouilla les grands salons de tous leurs ornements superflus ; on disposa les chambres de façon à loger 40 ou 50 personnes — les autres furent reçues dans une habitation voisine ; — de longues tables furent placées dans la salle à manger qui prit l'aspect d'un

réfectoire, et il fut décidé d'avance que les repas y seraient de la plus extrême simplicité. Enfin, une vaste orangerie fut arrangée de manière à y placer des sièges pour 250 personnes.

En apprenant tous ces détails, nous ne pouvions, je l'avoue, nous empêcher de songer à la surprise qu'eût éprouvée lord Palmerston, s'il s'était retrouvé tout d'un coup sous son toit... Mais continuons.

Peu de jours avant celui où s'ouvrit la retraite, cette foule, composée de gens du monde, d'ecclésiastiques, de laïques, de femmes appartenant les unes aux classes les plus élevées, les autres aux classes les plus humbles, commença à arriver au lieu du rendez-vous. N'est-ce point là un spectacle extraordinaire, et, quelque erronée que soit, à nos yeux, la méthode employée pour atteindre le but poursuivi, n'est-il pas vrai que cette foule altérée de foi, de charité, d'union plus intime avec Dieu, semble digne de l'intérêt de tous ceux qui, sur la terre, savent croire, aimer et prier ?

Mais nous n'aurions pas suffisamment indiqué tous les caractères de cette remarquable manifestation, si nous n'ajoutions pas ici une circonstance

qui nous touche particulièrement. En effet, plusieurs de ceux qui allaient y prendre part réclamèrent avant de partir les prières de leurs *amis catholiques*; quelques personnes mêmes demandèrent des neuvaines à cette intention, et allèrent jusqu'à désirer pour cela le concours d'un ordre religieux. « Ne pourriez-vous, écrivait l'une d'elles, « obtenir cette neuvaine pour ceux qui vont là, « si affamés, si altérés du souffle de l'Esprit-Saint « et qui se sentent environnés de si profondes ténèbres? Ils y attendront l'eau du ciel, comme la « terre desséchée attend l'eau de la nuée! » Qui pouvait rejeter de telles demandes? Elles reçurent assurément de favorables réponses, et tous prièrent, sans doute avec autant de ferveur qu'un vénérable prêtre, qui, adjuré ainsi par un ami anglican, lui répondait : « Oh ! de grand cœur, car tant de bonne foi et de piété auront leur récompense, et vous reviendrez tous, là où nous serons tous unis *dans la foi*, aussi bien que dans la charité. »

La reunion de Broadlands eut donc lieu.

La première circonstance à remarquer, et, disons-le tout de suite, la seule absolument inconcevable pour des catholiques, ce fut la forme dans laquelle

y apparut l'autorité. Sans doute l'intention de tous était de n'en laisser exercer aucune à qui que ce fût. Mais, tant que les âmes seront revêtues de forme humaine, une réunion nombreuse d'hommes ou de femmes (et à plus forte raison des uns et des autres) deviendra une cohue, si personne n'y préside et ne donne aux pensées de tous une même direction. Il fallait donc qu'une voix dominât les autres voix, qu'une personnalité se détachât de cette foule pour imposer une sorte d'ordre à ce que nous nommerons, comme eux (puisqu'ils nous empruntaient cette expression pour la circonstance), les *exercices* de la retraite.

Ce rôle, ce fut — qui eût pu le deviner? — à un couple américain (nommé, si je ne me trompe, M. et M^{me} Pearsall Smith) qu'il fut dévolu. A eux, tantôt au mari, tantôt à la femme, revint le devoir auguste, l'honneur insigne de prononcer les paroles qui devaient stimuler la dévotion des assistants et leur rappeler pourquoi ils avaient quitté le monde et cherché la solitude. Là il nous faut faire effort, nous l'avouons, pour ne point nous arrêter au souvenir des voix saintes, austères, autorisées, qui tant de fois nous

ont tenu le même langage... Mais je poursuis.

Ce premier appel eut lieu non point dans un oratoire, mais en plein air, là où les arbres ombragent la pelouse de Broadlands, non loin de la rivière. Il fut suivi d'un long silence ; puis une voix s'éleva dans l'assistance et communiqua tout haut l'effet intérieur produit sur celui qui parlait par ce qu'il venait d'entendre. Un autre en fit bientôt autant, et alors « le beau temps » (indispensable, on le voit, pour une retraite de ce genre), « le murmure de la rivière, le parfum des fleurs, le doux bruit du feuillage agité par le vent », secondant ce que l'on venait d'entendre, l'émotion fut vive et générale. On se dispersa, peu après, par groupes dans le parc, se communiquant les pensées que ce début avait fait naître ; puis on se rassembla dans une tente dressée dans le jardin pour y prendre le thé. Plus tard on se réunit dans la grande orangerie, et là se renouvela ce qui s'était passé le matin. M. et M^{me} Smith parlèrent d'abord, puis, « modestement et simplement, » nous dit-on et nous voulons le croire, trois ou quatre jeunes gens vinrent les uns après les autres témoigner de « la grande réalisation sensible qu'ils avaient

éprouvée des vérités proposées à leur méditation ». Enfin, le soir, un ministre anglican fit entendre des paroles, selon notre jugement, plus autorisées que celles des autres, et prononça un sérieux et noble discours sur un texte de saint Paul. Ce discours fut néanmoins suivi, comme les autres, de ces commentaires des assistants, si étranges à nos yeux. La sincérité et l'amour de Dieu régnaient toutefois dans cette assemblée, car, à la fin de ce premier jour, il y fut rendu au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ un témoignage remarquable. L'un de ceux qui étaient présents déclara solennellement « que le nom divin de Jésus, prononcé à « plusieurs reprises et à haute voix, à l'heure de la « tentation, lui avait obtenu la grâce et la force « nécessaires pour y résister. »

Telle fut à peu près l'ordonnance de la première journée, et ce fut celle de toutes les autres pendant la durée de cette retraite, qui se prolongea au-delà du temps projeté. L'assemblée fut nombreuse et recueillie ; le silence, la beauté du lieu, le hasard d'un temps radieux ajoutèrent encore à des impressions qui, pour un certain nombre, ne furent pas stériles. Nous venons d'entendre l'un

des assistants rendre témoignage à la puissance du nom divin et sacré du Sauveur. Nous savons, de plus, qu'au sortir de cette retraite, deux femmes courageuses, avides de servir Dieu activement et dégoûtées du monde et de sa futile oisiveté, allèrent s'enfermer dans un refuge consacré aux soins des plus repoussantes infirmités, et y portèrent le concours de leur généreux dévouement. D'autres, on nous l'assure, en revinrent animées de sentiments plus doux envers les catholiques : comme si l'Esprit de vérité et d'amour, sincèrement invoqué, avait fait pénétrer dans ces cœurs sincères un besoin plus grand d'union, et peut-être une intelligence plus profonde de la prière adressée à son Père par Celui qui a demandé que *tous nous ne soyons plus qu'un!* Quelques personnes, plus exaltées, donnèrent à leur ferveur nouvelle une forme moins pratique, et il y en eut aussi malheureusement qui, attirées par la curiosité entre deux fêtes du monde, s'en retournèrent comme elles étaient venues, ne remportant de cette solitude d'un jour que ce qu'elles y avaient apporté : *elles-mêmes.*

Je crois avoir rendu compte, avec la plus complète impartialité, de cette manifestation, et ce n'est

pas pour en amoindrir l'importance ou pour diminuer l'édification qui a pu en résulter, que je relèverai maintenant quelques-unes des circonstances qui, aux yeux des catholiques, la rendent étrange et très-différente de ce à quoi elle prétendait ressembler.

Nous ne reviendrons pas sur le choix de ceux qui furent principalement investis, pendant cette réunion, du ministère de la parole. Les catholiques ne sont pas seuls, d'ailleurs, à le refuser absolument aux femmes, et l'on est surpris à bon droit de voir de si attentifs lecteurs de l'Écriture sainte appliquer à ce point-là, comme à tant d'autres, leur « *Nous avons changé tout cela* ». Mais comment ne pas remarquer combien cet appel à l'émotion, à l'imagination, à toutes les impressions extérieures et sensibles, est surprenant de la part de ceux qui ont tant reproché à l'Église catholique la splendeur de son culte et tous les moyens extérieurs par lesquels elle aide la piété de ses enfants? Non, certes, que l'aspect de la nature ne doive nous parler de Dieu tout autant et plus encore que la beauté religieuse de nos temples; mais cette langue de la nature est vague et ne tient pas à tous les cœurs

le même langage. Pour n'entendre que la voix divine dans les mille voix de l'univers, il est bon d'avoir d'abord un peu trempé son âme et d'avoir appris, au pied des autels, à unir l'idée de la divinité à celle de la beauté naturelle. D'ailleurs cette sorte de jouissance intérieure, voulue, cherchée dans la dévotion, et acceptée comme un sûr indice de sa réalité, nous frappe par sa contradiction avec le sage enseignement de l'Église, qui ne cesse de nous prémunir contre cette tendance, qui la nomme dangereuse, qui nous avertit de nous défier des impressions dans lesquelles notre imagination peut trop facilement jouer un rôle, et de ne tenir compte que des actes formels de notre volonté, et qui enfin nous apprend à estimer moins la joie de la prière que la vigueur des résolutions qu'elle nous inspire.

Cela dit, nous n'en sommes pas moins d'accord avec l'une des personnes qui avaient pris part à cette retraite protestante et qui, après avoir énuméré quelques-uns des signes du temps présent, disait ces paroles plus remplies pour nous de vérité et d'espérance qu'elle ne le croyait peut-être : « De toutes parts se soulève comme une

« vague immense un mouvement religieux qui
« vient apporter à chacun de nous les grâces spiri-
« tuelles que notre disposition préalable nous
« rendra dignes d'obtenir. »

Et, si l'on voulait savoir plus explicitement pourquoi nous accueillons avec tant de sympathie un langage qui pourrait, après tout, n'être que la promesse d'une vie plus religieuse et plus fervente pour l'anglicanisme, voici ce que nous aurions à répondre :

Quelle est l'époque à laquelle on a vu l'Église catholique commencer à regagner en Angleterre son terrain perdu? Était-ce pendant cette période de relâchement général où l'on voyait des ministres anglicans de l'Évangile prendre part non moins librement que les laïques aux chasses en habit rouge et partager les repas qui les terminaient? Non certes. On persécutait alors les catholiques, mais on ne les redoutait pas. On ne croyait pas leurs doctrines contagieuses, et il n'était pas un seul membre du clergé qui songeât à les adopter. Ce qu'on a appelé le mouvement anglo-catholique n'a réellement commencé qu'au moment où un plus grand développement de

science, une plus grande austérité de vie, un progrès notable en tous genres s'était accompli parmi eux, et les ministres anglicans qui furent les premiers soupçonnés de tendances catholiques se trouvèrent parmi les plus savants, les plus fervents et les plus exemplaires de tous. Bientôt l'Église anglicane se vit privée de quelques-uns de ses membres les plus illustres, et le résultat de ces défections fut de rendre suspects et inquiétants des actes de foi ou de piété dont l'effet semblait être si favorable au papisme, et de faire naître un parti puissant qui combattit tout ce qui s'élevait au-dessus du niveau ordinaire de la piété anglicane. Qu'une église demeurât ouverte un autre jour que le dimanche, qu'on essayât de ramener les notions primitives de la communion quotidienne, qu'on se hasardât à remettre sous les yeux des fidèles le signe de notre Rédemption, toutes ces choses étaient dénoncées — et non à tort, il faut en convenir — comme des crimes de lèse-protestantisme. On s'inquiéta bien davantage encore lorsque quelques femmes eurent la pensée de renoncer au monde et d'aller se consacrer exclusivement au soin des malades et des pauvres. Ceci

devenait si scandaleusement papiste, que l'évêque du diocèse où le fait avait eu lieu, d'abord attendri en voyant naître sous ses yeux cette pure fleur de dévouement et de piété, fut ensuite assez prudent pour désavouer, sous la clameur publique, les pauvres femmes qui s'étaient abritées sous son autorité. On ne fut pas surpris d'apprendre après cela que d'autres âmes tentées d'héroïsme, comme celles-là, eussent pris refuge dans la seule Église qui leur gardait dans son sein un lieu respecté et privilégié où elles pouvaient s'épanouir à leur aise.

En un mot, si, au sein du protestantisme, vous marchez dans une voie de pureté, de piété, de détachement, de ferveur, les clameurs de ceux qui veulent vous arrêter, non moins que les acclamations de ceux qui vous appellent, vous avertissent que vous marchez vers le catholicisme.

Voyez en retour si, pour les catholiques, ce seraient là des raisons de craindre une invasion du protestantisme.

Est-ce lorsque le clergé est le plus éclairé, le plus zélé, le plus fervent? Est-ce lorsque les âmes évouées sont en plus grand nombre? Est-ce

lorsque le talent des prédicateurs est le plus grand ou le zèle des missionnaires le plus actif? Est-ce enfin lorsque le culte catholique se déploie dans toute sa beauté? Non, non, mille fois non! Que le génie et la science aillent le plus haut, et la charité le plus loin possible; que tout ce que le cœur de l'homme peut concevoir d'héroïque soit réalisé; que l'art, au service de la religion, produise tous les chefs-d'œuvre imaginables : jamais les catholiques ne seront conduits par ce chemin vers le protestantisme. Mais, que le zèle se refroidisse, que le relâchement ou le scandale se glissent dans les rangs du clergé; que le culte perde sa majesté; que, sous quelque forme que ce soit, enfin, le mal l'emporte momentanément sur le bien : à l'instant même commence ce qu'on peut nommer la tendance protestante chez les catholiques; et ce fait, le protestantisme lui-même semble le reconnaître, car ce n'est jamais vers le catholicisme pur et fervent qu'il ose tourner ses espérances, mais vers le catholicisme affaibli et à moitié vaincu par l'indignité de quelques-uns de ses membres. Qu'une voix pieuse et éloquente, telle que celle de Newman par exemple, élève, au sein de l'an-

glicanisme ému, un idéal nouveau de pureté et de grandeur chrétiennes, tous les catholiques de la terre prêtent l'oreille, et, reconnaissant des accents qui sont les leurs, saluent d'avance ce frère exilé, qui parle déjà la langue de la patrie.

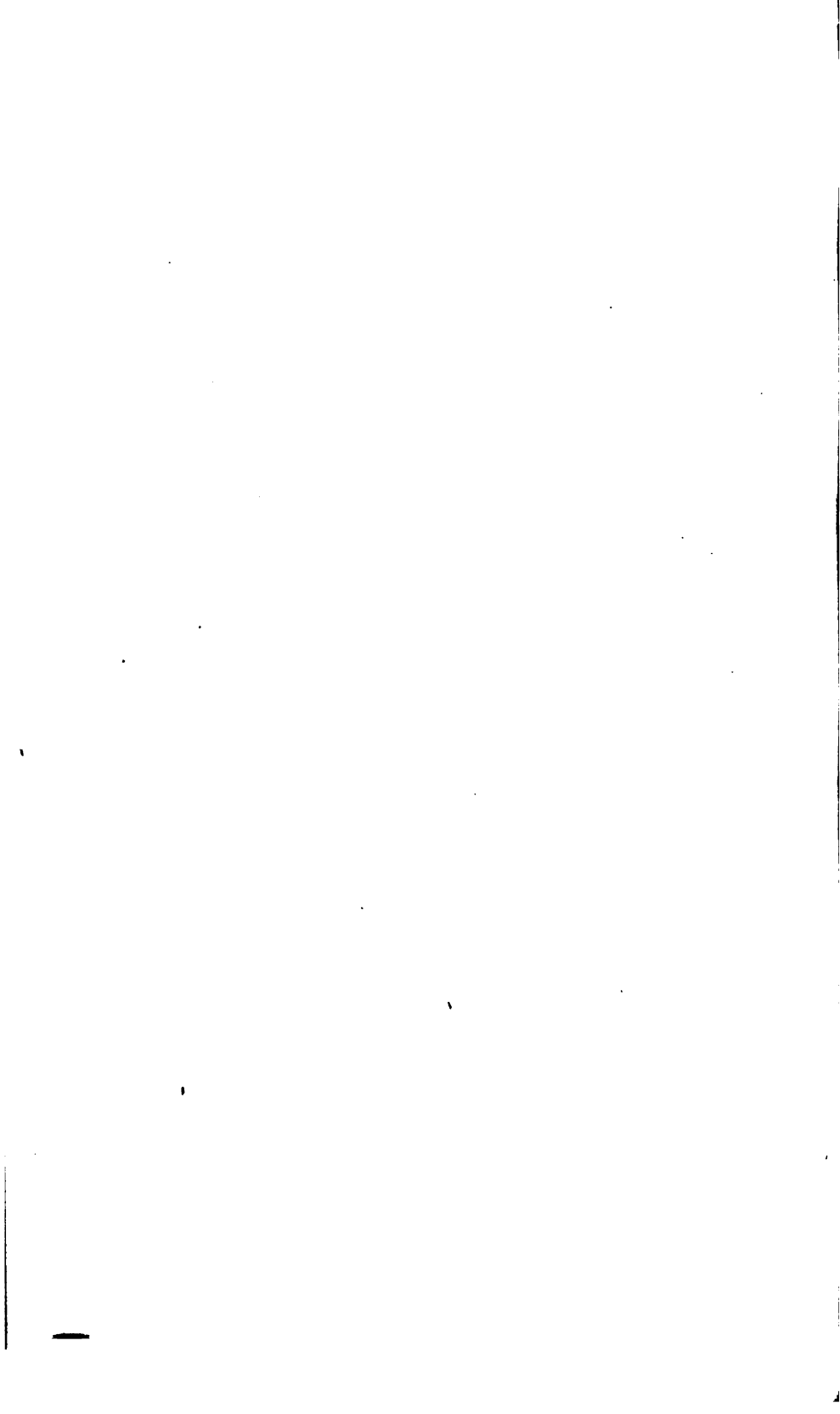
Au lieu de cela, qu'au sein du catholicisme un prêtre étonne et révolte par son langage, qu'il se rende coupable d'un acte flagrant de désobéissance envers l'Église ; qu'il l'insulte par ses discours et complète enfin son apostasie par un grand scandale public : à l'instant même se réveillent pour lui l'intérêt, l'espérance, la sollicitude des protestants. Ce prêtre rebelle, ce moine parjure que les catholiques repoussent, semble être devenu l'un des leurs, et l'évènement prouve, en effet, souvent qu'ils n'ont pas tort. Mais ne devraient-ils pas s'inquiéter de ce double fait, et se demander s'il ne donne pas raison aux célèbres paroles du comte de Stolberg : « Ils nous donnent leur crème et ils nous prennent notre lie¹ ? »

¹ J'ajouterai ici une dernière réminiscence que ces mots me rappellent :

Un soir (en 1849) M. Gladstone nous invita à dîner pour nous présenter deux de ses amis qui étaient, disaient-il, « l'un la *perle* des laïques, l'autre la *perle* des ecclésiastiques anglicans ». Ceux

Ces réflexions nous ont entraîné plus loin que nous ne voulions aller, et peut-être nos lecteurs nous reprochent-ils déjà de nous être beaucoup écarté de notre sujet et d'avoir mal prouvé la thèse que nous avons posée au début. Peut-être, surtout, trouveront-ils que le mot *amusant*, dont nous nous sommes servi, convient aussi mal au cercle politique du Broadlands d'autrefois qu'aux expériences religieuses de celui d'aujourd'hui. Nous ne voulons pas le nier, et nous convenons même que ces souvenirs, en se réveillant dans notre mémoire, ont ramené plutôt l'impression d'un intérêt vif et sérieux que celui d'un grand amusement. Il demeure néanmoins certain qu'on ne s'ennuyait pas à Broadlands, il y a vingt ans, et nous croyons pouvoir garantir qu'on ne s'y ennue pas davantage aujourd'hui.

qu'il désignait à bon droit ainsi, c'étaient M. James Hope Scott, l'un des membres les plus estimés et considérables du barreau anglais, et l'archidiacre (aujourd'hui cardinal) Manning. Moins d'un an après ce jour, on le sait, l'un et l'autre avaient embrassé le catholicisme.



II

SOUVENIRS D'ANGLETERRE

BRIDGEWATER HOUSE

Tous ceux qui ont visité Londres ont remarqué, assurément, deux maisons, il serait plus exact de dire deux palais, situés presque en face l'un de l'autre, donnant tous les deux sur le Parc et que leur aspect et leurs proportions grandioses distinguent de toutes les habitations particulières dont ils sont environnés, et ils désignent déjà, sans qu'il soit nécessaire de les nommer, *Stafford House* et *Bridgewater House*.

Lorsque je vis pour la première fois ces deux belles demeures, elles appartenait, l'une au duc de Sutherland, l'autre à son frère cadet, Lord

Francis Leveson Gower, qui devint plus tard comte d'Ellesmere ¹.

C'est à ce dernier, et à celle qui porta si noblement son nom, que sont consacrées les pages suivantes. Tout en me rappelant des amis qui me furent chers, elles donneront peut-être quelques notions nouvelles sur le *high life* anglais, dont il est fort souvent question maintenant dans les feuilletons de nos journaux et ailleurs, mais que l'on connaît peu et qui n'est habituellement envisagé que sous son aspect le plus frivole et le moins digne d'imitation.

Les types d'un autre genre que je vais retracer ne se rencontrent pas, sans doute, tous les jours. Ils ne sont pas toutefois assez rares pour qu'on ne puisse y chercher l'explication de la solidité de

¹ Granville Leveson Gower, premier marquis de Stafford, poussa (en 1748) Lady Louisa Egerton, sœur et héritière du troisième et dernier duc de Bridgewater.

Le second marquis de Stafford, leur fils, épousa Élisabeth, en son propre droit, comtesse de Sutherland, en Écosse, et il fut créé lui-même, quelques années plus tard, duc de Sutherland. Sa femme fut connue dans la société de Londres sous le nom de la *Duchesse-Comtesse*.

Ils eurent pour fils le second duc de Sutherland, et son frère Lord Francis Leveson Gower, lequel, appelé à hériter de la for-

l'édifice aristocratique de l'Angleterre, que le flot furieux de la démocratie a battu, jusqu'à ce jour, sans pouvoir l'ébranler (ce qui porte un trop grand nombre d'Anglais à la regarder comme aussi inoffensive ailleurs qu'elle est impuissante chez eux). Brigewater-House appartient aujourd'hui au petit-fils de Lord Ellesmere.

1

Lorsqu'au commencement de l'année 1857, on apprit à Londres que la mort venait de frapper prématurément le noble possesseur de Bridgewater House, l'émotion fut grande non-seulement dans la société à laquelle il appartenait et où sa place était éminente, mais dans toutes les classes. Il n'avait jamais, cependant, dirigé les af-

tune de son grand-oncle maternel, le duc de Bridgewater, reçut le titre d'Ellesmere, qui appartenait à cette maison, et prit, ainsi que ses enfants, le nom d'Egerton, qui est celui de la famille du duc de Bridgewater. Le dernier duc de Bridgewater avait accompli de grands travaux de canalisation, et il donna son nom à l'un des canaux les plus importants de l'Angleterre.

Le possesseur actuel de Stafford-House est le fils du second duc de Sutherland et de Lady Harriet Howard, fille du comte de Carlyle.

fares de l'État, ou joué dans le monde politique un rôle très-important ; son rang, quoique fort élevé, et sa fortune, bien que colossale, ne le plaçaient point non plus dans une position tout à fait différente de celle qu'occupent plusieurs autres membres de l'aristocratie anglaise. Néanmoins, lorsqu'on apprit que Lord Ellesmere n'existait plus, l'émotion fut universelle. Le deuil de ses amis et de ses proches, porté par tous les habitants de ses vastes propriétés, le fut aussi dans le monde des lettres et des sciences, et, plus que partout, dans la foule nombreuse de ceux qui avaient eu lieu de bénir les richesses dont il était le généreux dépositaire. Il y eut une explosion de regrets unanimes rarement accordés à ceux dont l'illustration n'a pas été acquise, ou accrue, par l'exercice du pouvoir politique.

Sans doute le rang et la fortune attirent en tout pays l'attention, et donnent partout de grands avantages. En Angleterre, il s'y ajoute, de plus, des privilèges que nul ne songe encore à contester à ceux qui les possèdent, lors même qu'ils ne mettent pas bien exactement en regard de ces privilèges tous les devoirs qu'ils leur imposent.

Mais, toutefois, le sentiment public ne s'y méprend pas : il sait faire une distinction tranchée entre ceux qui usent bien et ceux qui usent mal de la position élevée qu'ils occupent et qui permet à tous de les juger ; et pour que des témoignages, tels que ceux qui furent rendus à la mémoire de Lord Ellesmere, puissent se produire, il faut, comme lui, les avoir mérités. Il est vrai qu'alors on ne les marchandé pas et que, si le peuple anglais est parfois exigeant, déraisonnable et obstiné, on ne peut pas habituellement lui reprocher d'être ingrat. On chercherait en vain chez lui cette haine du bienfaiteur, qui va jusqu'à nier ou rejeter le bienfait, et qui rend la popularité légitime si rare et si difficile à obtenir en France.

II

Lorsque j'arrivai pour la première fois en Angleterre, en 1836, Lord et Lady Ellesmere furent au nombre des premières personnes auxquelles mon mari me présenta. Ils étaient déjà ses amis et, dès lors, ils devinrent les miens. Cette amitié

ne se démentit jamais pendant toute la durée de leur vie, et elle demeure associée dans ma mémoire au souvenir de quelques-uns des plus heureux jours du passé.

Mais, quoique je ne puisse faire remonter plus haut ces relations amicales, et qu'effectivement je n'aie, à proprement parler, fait connaissance avec Lord Ellesmere qu'à l'époque dont je parle, un jour cependant, au début de ma jeunesse, je l'avais entrevu. C'était à Saint-Pétersbourg, où mon père était alors ambassadeur, et où Lord Ellesmere, qui ne portait pas alors ce titre, mais celui de Lord Francis Leveson Gower, accompagna le duc de Wellington, lorsque celui-ci vint féliciter l'empereur Nicolas à son avènement au trône.

Il ne passa à Pétersbourg que quelques jours, et je le vis une seule fois, mais une circonstance tristement frappante grava pour toujours cette rencontre dans mon souvenir.

J'étais un soir dans un salon, et auprès de moi se trouvait une jeune fille avec laquelle j'étais intimement liée et que j'aimais tendrement. Le duc de Wellington parut, suivi d'un jeune homme que l'on annonça à haute voix : « Lord Francis Leveson

Gower. » J'admira sa noble figure et j'allais communiquer mon impression à ma voisine, lorsqu'en me tournant vers elle, je la vis pâlir et chanceler. Elle me dit qu'elle était malade; j'appelai bien vite sa mère, qui l'aida à sortir du salon, je la suivis, et je la vis bientôt partir faible et défaillante, sans deviner alors quelle souffrance l'avait saisie.

Cette amie, plus âgée que moi de quelques années, était l'une des plus belles et gracieuses personnes que l'on pût voir. Je me souviens encore de ses yeux bleus, bordés des plus longs cils que j'aie vus de ma vie. Je me souviens de sa voix, l'une des plus belles que j'aie jamais entendues, et de son talent musical non moins remarquable que son instruction; je me souviens de son goût pour la poésie, et de sa connaissance de toutes les langues. Hélas! et je me souviens aussi que cette charmante créature, dont l'âme était aussi belle que le visage, avait été élevée, par la volonté expresse et obstinée de son père, dans l'ignorance de toute espèce de religion; elle n'avait même reçu le baptême que parce que sa mère avait réussi à se soustraire, à cet égard, à l'autorité de son mari.

Certes, s'il y a une miséricorde et une grâce pour ceux que leur malheur et non leur volonté sépare de tout contact avec la vérité, elle a eu droit et part à cette miséricorde.

Elle s'était formé de toutes ses lectures, de toutes ses aspirations une sorte de religion vague, qui eût pris forme quelque jour peut-être, mais ce jour ne vint pas pour elle sur terre, et cette réunion fatale de tant de dons séduisants et dangereux ne servit qu'à empoisonner et à abrégier sa vie : elle mourut de ce qu'on nomme en anglais : *a broken heart*, mal qui n'a pas de nom en France, peut-être parce qu'on y meurt rarement d'amour. Cela est rare partout, au reste, et peut-être pour succomber à ce genre de désespoir faut-il avoir, comme elle, le cœur passionnément tendre, et l'âme dénuée de toute ferme croyance.

Un étranger, un homme brillant, spirituel, d'une figure remarquable et d'un grand nom vint à Pétersbourg. Il se donna la peine de chercher à lui plaire, il y réussit facilement. Rien ne s'opposait à leur union, sinon la nécessité pour lui d'obtenir le consentement de ses parents, avant de faire sa

demande formelle à ceux d'Éveline ¹. L'avenir le plus heureux s'ouvrait donc devant elle et rien ne semblait combattre le penchant de son cœur. Lui, sans doute, il l'aima aussi pendant quelque temps, assez pour qu'elle pût croire le sentiment qu'elle éprouvait réciproque. Je veux croire qu'il l'était en effet ; je veux croire qu'en partant il comptait revenir, je veux croire qu'il l'oublia. Je ne veux pas croire qu'il la trompa.

Quoi qu'il en soit, elle l'attendit d'abord avec beaucoup de confiance ; ensuite, ne recevant pas de nouvelles, avec inquiétude ; puis enfin, avec une morne angoisse.

Elle en était à cette phase de sa triste histoire, lorsque Lord Francis Leveson parut tout d'un coup devant elle. A d'autres yeux que ceux d'Éveline, sa ressemblance avec celui qu'elle ne devait jamais revoir n'était pas frappante. Cette ressemblance existait néanmoins et parut à son esprit préoccupé assez saisissante pour lui causer la violente émo-

¹ Ce nom n'était pas le sien. Malgré le grand nombre d'années écoulées, je trouve plus respectueux pour sa mémoire de taire ici le nom véritable de celle qu'une muette douleur conduisit au tombeau.

tion qu'elle n'avait pu dissimuler, et dont plus d'une personne présente devina la cause.

Hélas ! ce jour-là même, bien des gens savaient déjà ce qu'elle ignorait encore, que l'objet de ce profond et malheureux attachement était à tout jamais séparé d'elle et que le hasard et les précautions, peut-être imprudentes, de sa mère, avaient seuls empêché la nouvelle de son mariage de parvenir jusqu'à elle.

Ceci se passait au mois de mai. Elle demeura dans la même tristesse et la même vaine attente pendant quelques semaines encore, puis enfin, une ancienne et fidèle amie, à laquelle elle ouvrait son cœur plus qu'à une autre, et qui, étant plus âgée qu'elle, avait sur elle quelque influence, effrayée du danger de prolonger plus longtemps une telle illusion, obtint de sa pauvre mère la permission d'y mettre fin. Un soir, tandis qu'elles se promenaient ensemble dans un jardin ; par un de ces longs crépuscules d'été qui, en Russie, prolongent indéfiniment le jour, la prudente amie lui porta enfin ce coup devant lequel avait hésité la main d'une mère ; on l'avait trouvée insensée, cette malheureuse mère, mais hélas ! son instinct ma-

ternel l'avait bien inspirée. Cette illusion qu'elle avait tant de peine à laisser détruire, elle pressentait que c'était la vie de sa pauvre enfant, et que la vérité, c'était sa mort.

Il en fut ainsi en effet; les paroles qui détruisirent le rêve furent dites, et il n'y eut pas de paroles pour leur répondre. Après les avoir entendues, Éveline marcha longtemps, longtemps dans ce jardin sans parler. L'amie, effrayée de ce silence, demandait une réponse. Elle n'en reçut pas. Elle n'en reçut jamais. Cette inexprimable douleur demeura muette. Elles rentrèrent; elles étaient attendues avec impatience, et, au premier moment, sa mère fut soulagée en la voyant revenir si calme et sans la moindre trace de larme ou d'agitation. Plus froide, plus pâle, plus silencieuse que de coutume, rien de plus et ce fut tout. Mais six mois après elle était morte. Quelques phrases trouvées çà et là, dans ses papiers, quelques paroles prononcées dans son délire trahirent seules la souffrance à laquelle avait succombé sa vie.

Pauvre charmante Éveline !... Son souvenir m'est toujours resté mélancolique et cher ! Et en pensant à elle aujourd'hui, après tant d'années

écoulées, ces vers que j'aime me reviennent à la mémoire, et j'espère que quelque pensée de ce genre sera venue fortifier et consoler son cœur pendant les derniers instants de sa courte vie :

Dieu cache un don divin au fond de la souffrance ;
Souffrir, c'est mériter, c'est monter, c'est grandir.
Dieu m'a fait de mes pleurs ma meilleure espérance ;
J'espère, puisqu'il faut souffrir¹ !

III

Ce ne fut que dix ans plus tard que je revis celui dont l'apparition accidentelle à Pétersbourg avait donné lieu au triste épisode que je viens de raconter et dont je ne pense pas qu'il ait jamais eu lui-même complète connaissance. A cette époque, il venait de se marier, et, lorsque j'arrivai pour la première fois en Angleterre, sa femme était dans tout l'éclat d'une beauté qui était le moindre de ses dons. Ce qui frappait en elle, beaucoup plus encore, c'était la simplicité, la sincérité, la grandeur d'un caractère qui, au milieu du monde,

¹ Abbé Gerbet.

l'avait maintenue étrangère au monde. Elle traversait les somptuosités et les frivolités de la société anglaise, sans même s'apercevoir que d'autres y étaient sensibles, et semblait ignorer le cercle élégant et futile où le rang, la fortune et *la mode* lui marquaient sa place, tant elle avait toujours su vivre au-dessus de lui.

Puisque j'ai prononcé ce mot « la mode » (*fashion*), il ne sera peut-être pas hors de propos de dire ici quelque chose de l'empire étrange et extravagant qu'elle exerçait à cette époque à Londres.

Non-seulement il existait alors une coterie dont il fallait faire partie et quelques salons dans lesquels il était nécessaire d'être admis si l'on ne voulait pas être exclu de cette élite du monde élégant à laquelle chacun ambitionnait d'appartenir, mais quelques hommes partageaient alors, avec trois ou quatre femmes, le privilège d'en être les arbitres suprêmes. Ceux-là dispensaient leurs suffrages à leur gré, parfois très-capricieusement, et presque toujours sans égard pour la position sociale de ceux qui les sollicitaient. C'était le temps où les dames patronnesses du fameux bal d'Al-

macks usaient, sans contrôle, du droit d'admettre ou de rejeter ceux qui prétendaient pénétrer dans cette citadelle de l'élégance, et où l'une d'elles refusait une invitation à la duchesse de Northumberland par un billet conçu en ces quatre mots : « *Rank is not fashion, — le rang n'est pas la mode ;* » ce qui signifiait laconiquement que l'élévation du rang ne suffisait pas pour conférer l'élégance, seul titre valable pour être admis au bal en question.

On supposera, naturellement, que les hommes qui acceptaient le sceptre de cette coterie devaient être eux-mêmes pour le moins aussi frivoles que l'empire qu'ils étaient appelés à exercer. Il n'en était rien cependant. Celui qui occupa longtemps la première place dans ce domaine de convention, ce fut le duc de Devonshire¹, et il était, chacun le sait, remarquable par la finesse de son esprit et par sa rare instruction, aussi bien que par la générosité de son caractère ; il était, d'ailleurs, loin d'être le seul. Près de lui, dans cette même catégorie, se trouvaient, parmi plusieurs autres, deux frères,

¹ Oncle de celui qui porte aujourd'hui ce titre.

qui, bien que fort dissemblables, possédaient chacun dans leur genre des qualités supérieures à celles qui suffisaient pour en faire partie.

J'ai déjà parlé de Charles Gréville (l'aîné de ces deux frères), lorsque, en rappelant mes souvenirs de Broadlands, j'ai raconté une conversation que nous y eûmes un jour ensemble. Mais j'ajouterai encore ici quelques mots à ce que j'en ai dit ailleurs et à ce qu'il a dit de lui-même dans le *Journal* publié depuis sa mort, qui a donné à son nom une notoriété universelle.

Ce *Journal* a été lu avec moins d'indulgence par les compatriotes de Charles Gréville que par les étrangers, et, dans son propre pays, sa mémoire en a souffert. J'avoue que, pour ma part, la sévérité de la société à cet égard m'a semblé quelque peu excessive. On a dit souvent (et je crains que ce ne soit avec vérité) qu'il serait imprudent d'écouter à la porte ce que disent de nous nos meilleurs amis. Convenons cependant que nous n'éprouverions pas un si vif ressentiment en entendant parler de l'un de nos défauts, fût-ce le moindre ; nous n'aurions pas tant de peine à pardonner ce grief minime ; nous ne serions pas tentés de regarder comme

des traîtres ceux qui s'en sont rendus coupables (lors même qu'ils nous auraient d'ailleurs donné mille preuves d'estime et d'affection), si notre susceptibilité pour nous-mêmes était un peu moins vive. En tous cas, à cette lumière, examinons nos propres paroles et jugeons-les. Nous en trouverons assurément beaucoup qui eussent blessé de même l'ami qui les eût entendues, et tout aussi injustement peut-être, car, en somme, cette critique ne naissait probablement ni chez nous, ni chez eux, de la malveillance réfléchie de nos cœurs. A coup sûr, il serait plus conforme à la bonté (cette adorable vertu dont, en avançant dans la vie, on voit grandir l'image au détriment de toutes celles qui ont plus d'éclat), il serait, dis-je, plus conforme à ce que la bonté nous conseille, aussi bien qu'à ce que la charité nous ordonne, de ne *jamais* dire des autres ce que nous leur entendrions avec peine dire de nous ; je remarque seulement ici qu'un peu moins d'amour-propre de part et d'autre ferait passer inaperçues une foule de ces égratignures, si sensibles à qui s'en émeut.

Il me semble que tout ceci peut, jusqu'à un certain point, s'appliquer au journal de Charles

Gréville, du moins à la partie de ce journal qui lui a été le plus justement en même temps que le plus sévèrement reprochée. Je ne parle pas ici des passages qui se rapportent aux deux souverains George IV et Guillaume IV (passages qui ont été aussi fort critiqués), parce qu'il me semble qu'il a pu penser, surtout relativement au premier, que l'histoire s'était déjà prononcée, mais je parle des jugements portés dans ces pages sur ceux avec lesquels l'auteur était en relations de société ou d'amitié. Écrites chaque soir en rentrant chez lui, souvent mécontent et parfois souffrant, moralement et physiquement, les pages en question se ressentent de son humeur. Toutefois les passages qui ont semblé blessants ne sont, bien souvent, que des remarques telles que : *Celui-ci a été bien ennuyeux ce soir* ; ou bien : *Celui-là se croit plus d'esprit qu'il n'en a* ; ou bien encore : *Il serait fort étonnant que l'on songeât à appeler tel autre au ministère*, etc., etc., etc. Bon nombre du même genre, peu graves en elles-mêmes, mais désobligeantes pour ceux qui les lisent après coup et qui, en même temps, se souviennent que ce jour-là même Charles Gréville avait reçu d'eux une

hospitalité cordiale, qu'il s'était montré empressé à rechercher. Je ne veux donc pas le défendre, mais je dis que l'injure est infiniment moindre, eu pareil cas, dans l'intention de celui qui l'inflige qu'elle ne le semble à celui qui la reçoit. Et si, comme tout le monde, je suis d'avis que plus d'une des pages de ces mémoires eût été judicieusement omise par l'ami chargé de les publier, il n'en reste pas moins certain qu'ils sont remplis de récits intéressants et d'incidents curieux, relatifs à tous les évènements qui se sont accomplis pendant les longues années où Charles Gréville occupa un poste qui lui permit de les observer de près et le mit en rapport avec tous les hommes politiques de son temps (1). Les portraits tracés par lui, et parfois corrigés selon ses impressions successives, toujours sincères, quoique variables, ces portraits, dis-je, pleins de vérité et de vie, demeurent gravés dans la mémoire comme l'image exacte de ceux qu'ils font revivre. Nulle part peut-être on n'en trouve un plus intéressant de Sir Robert Peel, et qui fasse mieux comprendre à la fois la mé-

¹ M. Gréville fut pendant quarante-quatre ans l'un des deux secrétaires du Conseil privé.

fiance et la répulsion des uns, l'admiration sans bornes des autres, et enfin le mérite suréminent de celui qui inspire ces sentiments divers. Nulle part n'apparaît sous des traits plus frappants la personnalité caractérisée du duc de Wellington ou (avec moins d'impartialité peut-être) celle de Lord Brougham et d'autres encore que je ne puis énumérer ici. Par ce côté, les mémoires de Charles Gréville garderont une place parmi les documents qui aideront l'avenir à comprendre ce siècle, et cette place ne sera certainement pas au dernier rang. Mais dans ce livre il est d'autres passages plus pénibles à rencontrer, surtout pour les lecteurs qui y portent l'intérêt de l'amitié. Ce sont ceux où ce récit, volontairement restreint par l'auteur aux faits plus ou moins publics dont il fut témoin, s'arrête tout à coup, et, à côté de ce mouvement extérieur, laisse entrevoir le tourment intérieur d'un homme sans cesse en lutte et en contradiction avec lui-même. Partagé entre les occupations futiles du *sport* et le mouvement de la vie politique à laquelle il était mêlé, on le voit attiré vers celle-ci par penchant comme par devoir, et trouvant dans ses relations avec les

hommes les plus éminents de son temps le dédommagement de celles dont le turf lui infligeait l'humiliante nécessité. On le voit souffrir de ces contacts, et détester, comme un honteux gaspillage de son temps et de ses facultés, ces occupations formées par l'intérêt et l'habitude, et malgré cela jamais ne pouvoir s'en affranchir. Cependant les ressources de son esprit étaient nombreuses : il possédait un goût littéraire sûr et parfait ; il aimait l'étude des questions les plus hautes, et, sous un extérieur froid et souvent sombre, il avait une âme ardemment sensible à la poésie, et où l'émotion était profonde quoique rarement exprimée. Mais, tandis qu'au dehors tout lui réussissait, il sentait son cœur vide, et il en souffrait. Il ne craignait pas de dire qu'il regardait une ferme croyance comme le plus grand des biens, et il eût été complètement d'accord avec Rogers, le poète octogénaire, lorsque celui-ci, en 1846, disait de M. de Montalembert : *Je ne lui envie pas sa jeunesse, je ne lui envie pas son talent, je ne lui envie pas sa célébrité, je ne lui envie pas sa jeune et belle femme ;* MAIS JE LUI ENVIE SA FOI.

La foi, qui comble cet abîme du cœur dont tous

les biens de ce monde ne servent qu'à faire mesurer la profondeur, la foi qui éclaire la vie et la mort, la foi qui résout les accablantes énigmes de la terre, c'était là aussi ce que Charles Gréville eût acheté (disait-il lui-même) *au prix de l'or*. Mais, hélas ! il se borna à la désirer au lieu de la vouloir, à l'attendre au lieu de la poursuivre, à la regretter au lieu de la posséder. Aussi, malgré la carrière la plus prospère, malgré le cœur le plus noble et les dons de l'intelligence les plus vastes et les plus variés, sa vie fut, en somme, profondément et amèrement triste.

Les qualités que nous venons d'énumérer, auxquelles s'ajoutaient un amour sincère de la justice et l'expérience consommée d'un homme du monde, le faisaient sans cesse désigner comme arbitre dans les circonstances les plus diverses. Qu'il fût question d'un démêlé politique, d'un commérage de salon, d'une querelle de famille, ou bien encore de la publication d'un manuscrit, il n'était pas d'affaire, grande ou petite, où ses conseils ne fussent demandés et habituellement suivis.

Sans avoir acquis lui-même une grande réputation littéraire, il était l'auteur de plusieurs ouvrages

estimés. L'un d'eux surtout, sur l'Irlande, ne fut pas sans influence sur l'opinion publique. Son esprit juste et pénétrant y désignait d'avance la plupart des réparations accomplies depuis lors. Dans toutes les questions religieuses il réclama la justice et la liberté, et pour les catholiques il les voulut toujours sincères et sans réserves. A cet égard, il ne varia jamais et ne partagea aucune des vacillations de l'opinion. Ce fut lui qui, en 1852, à l'époque du mouvement causé par ce qu'on nomma *l'agression papale*¹, écrivit une lettre au *Times*, signée *Carolus*, où, à propos d'une députation qui devait se rendre le lendemain à Windsor, pour manifester à la reine le mécontentement soi-disant national, il écrivait ces mots si complètement justifiés par la suite : « Ils vont aller demain exposer à la reine leur grief imaginaire, et lui demander une réparation impossible. »

Et maintenant, pour en revenir à *la mode* dont je me suis considérablement écartée, j'ajouterai à tout ce qui précède, que ce tribunal aussi se conformait à l'avis de Charles Gréville et que, bien

¹ Le rétablissement par le Pape de la hiérarchie catholique en Angleterre.

qu'il prit rarement part aux amusements dont les régions de l'élégance étaient le théâtre, on y eût regardé à deux fois avant d'en exclure ceux ou celles sur lesquelles cet arbitre universel avait prononcé un verdict favorable.

Henry Gréville, le frère cadet de Charles, occupait une place beaucoup moins importante dans le monde politique et littéraire ; en revanche, l'autorité dont il jouissait dans celui de la mode était à peu près illimitée. Ceci semblerait peut-être indiquer entre les deux frères une différence toute à l'avantage de l'aîné. Et cependant, quel est celui parmi tous ceux qui ont connu Henry Gréville, qui ont serré sa main cordiale, qui ont entendu le timbre doux et sonore de sa voix, et son rire joyeux et sincère, ou bien qui, dans la joie ou le chagrin, ont le souvenir de son accent sympathique, d'autant plus persuasif qu'il poussait jusqu'à l'excès l'impossibilité de feindre, quel est, dis-je, celui qui consentirait à admettre chez lui cette infériorité ?

Il serait donc plus exact de dire que sa situation dans la société était non pas *moindre*, mais *autre* que celle de son frère ; il le serait même de déclarer

qu'elle était *unique*, car, dans les longues années que j'ai passées dans le monde, je n'ai jamais rencontré personne qui en eût une semblable.

Une Revue américaine publie en ce moment, dans une série d'articles intéressants, les mémoires d'une femme remarquable par son caractère, son talent et son esprit, aussi bien que par la rare perfection de son style. Elle y trace, dans l'une de ses pages, un portrait d'Henry Gréville qui est bien loin d'être flatté, mais qui cependant n'en est pas moins très-ressemblant.

«..... Il avait, » dit M^{me} Kemble, «le goût de tout ce qui était élégant et délicat. Sa petite habitation de Mayfair ressemblait à un écrin rempli de bijoux. C'était par nature un raffiné, et cependant il était simple et exempt de toute affectation. En toutes matières qui avaient rapport à la mode, il faisait autorité à Paris tout comme à Londres, et, dans l'une et l'autre capitale, il était le favori de tout le monde et surtout des femmes. Dans son petit salon, les chaises avaient été brodées exprès pour lui, par ses amies, les belles et nobles dames qui lui envoyaient à profusion les plus belles fleurs de la saison, les jours où elles venaient prendre part à l'un de ses charmants dîners, ou assister chez lui à une soirée musicale. Sa position

sociale, son intimité avec un grand nombre des artistes les plus célèbres de son temps, l'intérêt que lui inspiraient les commérages politiques et autres, le style agréable et facile de ses lettres, tout en lui me faisait songer à Horace Walpole. Mais il avait un cœur singulièrement noble et bon, et une nature élevée que les occupations et les plaisirs frivoles de sa vie n'avaient point altérée. Lorsqu'il s'agissait de rendre service à ses amis, il était infatigable, et vis-à-vis de ceux qu'il pouvait aider, soit par son influence et ses efforts, soit en leur ouvrant sa bourse, sa générosité était sans limites¹... »

Les soirées dont il est question dans ce passage, et où la musique était en effet exquise (car on y entendait habituellement M^{me} Grisi et Mario, alors dans tout l'éclat de leur talent), avaient lieu dans le petit salon mentionné plus haut, charmant en effet, mais où il eût été impossible de faire entrer plus de cinquante personnes. La fine fleur de l'élégance y était donc seule conviée, ce qui faisait dire que les soirées d'Henry Gréville étaient « *de la crème dans un petit vase de porcelaine de Sèvres.* »

¹ Frances-Anne Kemble. « Old Woman's Gossip. » *Atlantic Monthly*, n° nov. 1875.

Ces soirées ont une place dans ma mémoire parmi les souvenirs les plus agréables et les plus brillants de la vie du monde, en Angleterre ; mais ce ne sont pas les seuls qui se rattachent à l'homme qui, à côté de la frivolité de quelques-uns de ses goûts, avait toutes les qualités qui rendent l'amitié sûre et solide, et, en premier lieu, celle de ne la point prodiguer. Pour ceux dont il se disait l'ami, les actes allaient toujours au-delà des paroles, et il était encore plus prompt à rendre un service qu'à le promettre. Il aimait sans doute de préférence le bonheur et le bien-être pour les autres, comme pour lui-même, et il y avait plaisir à lui communiquer une joie personnelle, ne fût-ce que pour en voir rayonner le reflet sur sa physionomie expressive et mobile ; mais, lorsqu'ils étaient affligés ou dans le malheur, les amis d'Henry Gréville ne le trouvaient pas moins empressé auprès d'eux. Il ne se lassait pas de les interroger ou de les écouter. Dans la peine comme dans la joie, sa sympathie, toujours exempte de phrases, avait un cachet particulier de sincérité qui n'appartenait qu'à lui. Aussi tous ceux qu'il aimait, et qui lui survivent, lui gardent

un affectueux et, fidèle souvenir, et, dans le cercle où il a vécu, personne n'a pris la place laissée vide par sa mort.

IV

Les deux frères dont je viens de parler avaient une sœur unique dont ils étaient également fiers, bien qu'elle différât de tous deux plus encore qu'ils ne différaient l'un de l'autre. A son entrée dans le monde, elle avait frappé tous les regards par sa beauté, mais plus encore par son indifférence et son dédain pour toutes les préoccupations mondaines, qui jouaient un si grand rôle dans la vie de ses frères. Fut-ce cette indifférence elle-même? Fut-ce sa beauté et le peu d'importance qu'elle semblait y attacher? Fut-ce l'intérêt et je pourrais dire la *surprise* que cause à un homme placé dans une situation d'un éclat exceptionnel la rencontre d'une personne indifférente à cet éclat? quoi qu'il en soit, Lord Francis Leveson Gower, que la plupart des jeunes filles à marier cher-

chaient alors à captiver, adressa ses hommages à celle qui, seule parmi elles, ne semblait ni les rechercher ni les attendre, et ce fut à miss Gréville qu'il vint offrir sa main.

Celle-ci, avant de l'accepter, hésita. Elle hésita précisément à cause de la situation où allaient la placer le rang et la fortune. Ceci paraîtra étrange au temps où nous sommes, mais cette jeune fille droite et sincère mettait une sorte de scrupule à s'assurer qu'elle n'était influencée par aucune considération de cette sorte, et que son consentement, comme le choix dont elle était l'objet, n'avaient d'autre mobile que l'affection. Les qualités personnelles de Lord Francis ne lui permirent pas, au surplus, de demeurer fort longtemps incertaine. Leur union eut lieu. Elle fut l'une de celles où tout se trouve réuni et qui, pendant quelques années, réalisent sur la terre l'idéal du bonheur.

Nous ne prétendons pas ici que miss Gréville ne fût point raisonnablement flattée de tout ce qui devait répandre sur son bonheur de si brillants reflets, mais rien cependant ne comptait à ses yeux en comparaison de ce bonheur lui-même, et Lord

Ellesmere¹ fut aimé de la femme qu'il avait su choisir comme si la noblesse de son caractère et le charme de son esprit et de sa personne eussent été ses seuls avantages. Toutefois, quelle que fut cette affection, et quoiqu'elle s'inclinât devant la supériorité de celui qui l'inspirait, ce fut elle qui exerça sur lui l'influence la plus décidée, et ce fut d'elle qu'il reçut une impulsion qui le porta plus haut encore que la place qui lui était naturellement assignée par sa position.

Tel qu'il était en effet, avec son grand nom, sa fortune presque royale, avec sa figure, son goût et son talent pour la poésie, et son amour pour les arts, il lui eût été très-facile de plaire, et il n'eût pas non plus été impossible, je dirai même qu'avec son caractère il n'eût point été singulier, qu'il se laissât captiver lui-même par des agréments plus superficiels que ceux qu'il eut le bonheur de rencontrer réunis à de si solides et rares qualités. Il n'en eût pas moins été aimé et admiré par ses amis et ses proches, mais, sous cet autre genre d'influence, peut-être sa vie se fût-elle écoulée

¹ Nous lui donnons dès à présent le titre qu'il porta un peu plus tard.

sans répandre au loin les traces de sa bienfaisante activité, et peut-être, en ce cas, sa mort n'eût-elle été qu'un deuil immense pour le cercle où il aurait vécu ; mais non point, comme elle le fut, un malheur ressenti dans toute l'étendue du pays, et presque une calamité publique.

Il est doux et glorieux pour une femme d'avoir été un stimulant et un appui dans la voie qui conduit aux choses les plus grandes et les meilleures, et ce fut là, près de son mari, le rôle de Lady Ellesmere. Aussi, placé plus en évidence qu'un autre, il ne fit servir sa haute position qu'à voir de plus loin le bien qu'il pouvait faire, et les maux auxquels il pouvait remédier.

Après avoir accompli ce premier devoir de la fortune au-delà des limites qu'atteignent rarement même les plus généreux, il sut remplir tout aussi noblement ceux que lui imposaient les autres dons qu'il avait reçus en partage, protéger et développer chez les autres cet amour des sciences et des lettres qu'il possédait lui-même, encourager les arts dont il avait reçu par héritage un magnifique et célèbre dépôt (*la Galerie de Bridgewater*, qui entre des mains si dignes de la posséder s'ac-

crut encore et s'enrichit), et continuer toujours à cultiver lui-même la poésie et l'étude, employant ainsi jusqu'à la fin les nobles loisirs d'une vie si bien remplie. Aussi, au bout de quelques années, les yeux de tous s'étaient habitués à se tourner vers lui, dans toutes les occasions où un grand acte de patriotisme ou de charité était attendu, et il fut enfin, aux yeux de ses contemporains, le type à peu près accompli d'un grand seigneur, dans un pays où il est encore absolument vrai de dire que *Noblesse oblige*.

V

Lady Ellesmere, en cela bien différente de son frère aîné, avait des convictions religieuses fermes, profondes, et c'était sur la base chrétienne la plus solide que reposaient les vertus de son âme et les qualités de son caractère. C'était à cette source qu'étaient puisés l'intérêt suivi et attentif qu'elle apportait à toutes les questions qui se rapportaient à l'éducation et à la charité, ainsi que l'activité et la persévérance avec lesquelles elle s'em-

pressait de communiquer avec tous ceux dont le zèle pour le progrès moral et matériel des classes populaires avait pris à cette époque en Angleterre un essor nouveau et, surtout dans la société à laquelle elle appartenait, inconnu jusqu'alors. C'était de là aussi que naissait une absence de vanité, que, vu sa position, quelques-uns trouvaient excessive, mais dont rien ne put jamais la corriger. Le temps lui semblait court pour tout ce qu'on a à faire de sa vie, et, à l'opposé de ce qui arrive ordinairement, on peut dire que son attention s'enfuyait dès qu'on cherchait à la fixer sur des objets futiles. Cet effort, elle se l'imposait toutefois de temps à autre, soit par la conscience d'un devoir d'état négligé sur ce point, ou parce que, avec une simplicité et un naturel dont elle ne se départait jamais, il lui arrivait parfois d'admirer beaucoup chez les autres ce à quoi elle était si indifférente pour elle-même.

C'est ainsi qu'un jour elle se mit tout d'un coup à examiner avec attention et admiration un fichu de dentelles que portait une de ses amies, et elle déclara qu'elle voulait en posséder un semblable.

— Mais comment mettez-vous cela? lui dit-elle

d'un air intrigué. Comment cela tient-il si bien sur vos épaules ?

L'amie répondit qu'elle l'attachait avec trois ou quatre épingles.

— Vous l'attachez avec trois ou quatre épingles ! s'écria-t-elle d'un air consterné, il faut pour cela plus de temps et d'adresse que je n'en aurai jamais : je vois bien qu'il ne me faut pas songer à vous imiter.

Une autre fois, au mois de juin, je me trouvais avec elle, à Hatchford. C'était une habitation située non loin de Londres, où elle aimait à passer tout le temps qu'elle pouvait soustraire durant *la saison* aux obligations du monde. Avant la fin de ce séjour, elle fut obligée d'aller à l'un des *drawing rooms* de la reine. Elle me proposa d'y aller avec elle.

— Cela est horriblement ennuyeux par ce beau temps d'été, et quand nous sommes si bien ici, dit-elle. Mais voici ce que nous ferons. Nos femmes de chambre nous précéderont et prépareront chez moi à Londres nos toilettes de cour, et moi, je vous conduirai plus tard dans mon *poney chaise*; nous arriverons à temps pour nous habiller, et

nous reviendrons de même après le *drawing room*, ce sera une promenade comme une autre, et nous jouirons ainsi le plus possible du beau temps.

Ceci convenu, elle me dit :

— Combien de temps vous faut-il pour faire votre toilette ?

— Mais une demi-heure environ.

— Oh ! bien, moi, vous verrez.

Nous mîmes ce plan à exécution. Elle conduisit elle-même la petite voiture ouverte qui, en moins de deux heures, nous conduisit à Londres, où nous arrivâmes à temps pour faire rapidement notre toilette.

La mienne ne dura pas plus de la demi-heure que j'avais demandée, elle fut cependant plus longue que celle de ma compagne. En moins de vingt minutes, je la vis reparaitre vêtue d'une robe magnifique, et sur sa tête, en même temps que les plumes réglementaires pour le *drawing room*¹, elle portait une sorte de *tiare* couverte de

¹ J'ai ouï dire que cette coutume pour les femmes, de porter es plumes au *drawing room* (qui subsiste toujours, j'imagine), avait pour intention de rappeler les trois plumes du cimier du

diamants, d'une forme un peu singulière, mais qui lui allait à merveille.

Je me récriai sur sa promptitude.

Elle se mit à rire, et, d'une main, elle enleva tout ensemble ses plumes et ses pierreries : « Voyez la belle invention, » dit-elle, et, après me l'avoir fait admirer, elle remit le tout sur sa tête, sans même jeter un regard sur la glace.

Elle avait inventé en effet une espèce de construction en velours noir, sur laquelle elle avait fait attacher d'avance ses plumes et ses diamants, et cette coiffure était combinée de façon à se placer et à s'enlever presque aussi facilement qu'un chapeau de campagne !

Cet arrangement n'eût pas été du goût des femmes qui prennent plaisir à se mirer, ou de celles qui, à cette même époque, aimaient encore beaucoup à déployer les longues boucles, brunes ou blondes de leur chevelure. Lady Ellesmere avait été l'une des premières à renoncer à ces

prince de Galles. Ce cimier, on le sait, est lui-même une commémoration de celui que portait à la bataille de Crécy, en 1346, le roi de Bohême, tué par Édouard, le Prince Noir. Depuis lors les héritiers du trône d'Angleterre ont adopté ce cimier et l'ont toujours porté avec sa devise : *Ich dien.* « Je sers. »

ringlets si longtemps chers aux Anglaises, et à adopter des bandeaux, beaucoup plus d'accord avec son goût pour la brièveté et la simplicité en matière de toilette, et qui, par surcroît, et sans qu'elle y songeât, lui seyaient mieux que toute autre coiffure.

A ce propos, le portrait suivant, tracé par l'auteur que j'ai déjà cité, me semble valoir la peine d'être rapporté ici. Il peint, tels qu'ils lui apparurent, le caractère et la figure de celle dont je cherche à reproduire les traits :

« Dans ma première jeunesse, lady Ellesmere fut pour moi l'objet d'une sorte d'idolâtrie, et jusqu'à la fin de sa vie elle m'inspira l'admiration la plus affectueuse. Elle était consciencieuse, véridique, parfaitement droite. Son contact avec le grand monde n'avait jamais porté la moindre atteinte à la simplicité et à l'intégrité de son esprit et de son caractère, ce qui la faisait trouver étrange et la rendait peu populaire dans cette société artificielle. Sa figure était le reflet fidèle de son âme. Le contour noble et antique de ses traits, la pureté transparente de son teint, le regard franc et limpide de ses grands yeux, tout semblait être la manifestation extérieure des différentes qualités qui la caractérisaient. La forme de sa tête et son

profil régulier me rappelaient toujours la Pallas d'Athènes, et cette ressemblance classique devenait frappante, lorsque, pour monter à cheval, elle portait une casquette à visière qui était alors à la mode, et qu'elle adopta la première.

« Elle prétendait n'avoir point d'imagination, et rien n'était plus amusant à ce sujet que de l'entendre parler de l'effet (ou de l'absence d'effet) que produisait sur elle la poésie. Après avoir un jour vainement cherché à exciter son admiration pour nos grands poètes, je lui citai tout d'un coup des vers charmants dont son mari était l'auteur, et qu'il lui avait adressés à elle-même. « Oh ! assurément, me dit-elle, ce langage me plaît beaucoup, mais il me plairait tout autant *s'il n'était pas en vers* ; il en est de même chaque fois que je suis touchée des sentiments que je trouve exprimés dans un poème, *je regrette toujours qu'il ne soit pas en prose*¹. »

Il est certain que Lady Ellesmere avait dans l'esprit quelque chose de trop positif pour se plaire aux circonlocutions et aux images du langage poétique, et peut-être manquait-elle, en effet, de ce don qui rend l'oreille sensible à l'harmonie des

¹ Frances-Anne Kemble. « Old Woman's Gossip. » *The Atlantic Monthly*, n° march, 1877.

vers. Elle goûtait cependant celle de la musique, tandis que Lamartine, le plus harmonieux des poètes, y était insensible (ce qui prouverait que ces deux qualités ne sont pas inséparables). Mais la poésie n'est-elle pas autre chose encore que la magie des mots et de la mesure? N'est-ce pas elle aussi qui vibre au fond de toute âme qu'émeut la beauté du ciel et de la terre, et à laquelle le monde surnaturel se fait entendre par toutes les voix de la nature?... A ce compte, Lady Ellesmere était, plus que personne, sensible à cette poésie qui parlait pour elle le langage de la vérité par excellence. Vivre hors du monde, en présence des œuvres du Créateur, tel était son véritable, son unique plaisir. Là où des yeux indifférents ou inattentifs ne voyaient rien, elle trouvait mille choses à regarder avec admiration et avec transport, et la vie à la campagne était pour elle une source de jouissances inépuisables et dont elle ne se lassait jamais. Assurément toutes les somptuosités imaginables étaient à sa disposition lorsqu'elle était à Londres, et cependant elle avait une hâte incessante d'en sortir, et, lorsque son devoir ne l'y retint plus, elle n'y revint jamais.

Le jour dont je viens de parler, lorsque, après le *drawing room*, nous reprîmes ensemble le chemin d'Hatchford, vers la fin d'une de ces belles journées d'été qui ont, en Angleterre, un charme particulier, je me souviens encore du vif sentiment de joie avec lequel elle se retrouva hors de la ville, loin du monde, en présence de la nature, et rentra ensuite dans cette charmante demeure qu'elle aimait tant, malgré sa simplicité, trop grande au gré de quelques critiques. Lord Ellesmere en avait fait l'acquisition dans le but d'y passer tout le temps qu'ils pouvaient soustraire aux obligations du monde, ou bien à celles qui les rappelaient à Worsley, leur demeure principale, en Lancashire, où ils passaient habituellement la plus grande partie de l'année.

VI

Lorsque je vis Worsley pour la première fois, en 1852, cette belle habitation me parut à la fois riante et grandiose; mais tel n'était point, tant

s'en faut, l'aspect de Worsley lorsque Lord Ellesmere lui-même y arriva en 1832, après avoir pris possession de l'immense héritage du duc de Bridgewater, son grand-oncle, dont cette terre faisait partie. Alors le château actuel n'existait pas ; rien ne rachetait encore la tristesse du site, la rigueur du climat, et l'inconvénient du voisinage de Manchester, dont les mille fabriques remplissaient l'air de fumée, obscurcissaient l'atmosphère déjà sombre de cette localité froide et humide, et empêchaient d'apercevoir l'horizon assez vaste qui s'étendait au loin et dont un voile épais déroba presque toujours la vue.

Lord Ellesmere, plus encore que sa femme peut-être, était sensible à l'aspect d'un beau pays. Il avait le tempérament comme il avait le talent d'un poète ; de plus, il était naturellement enclin à une mélancolie dont ses traits portaient souvent l'empreinte. Disposition singulière chez lui et causée peut-être par sa santé, qui, loin de faire prévoir une fin si prématurée, était cependant le seul côté défectueux d'une si prospère destinée. Peut-être aussi était-elle l'effet de ce vide que ressent toute âme digne d'une vie meilleure, lorsque,

possédant tous les biens de celle-ci, elle ne se sent pas rassasiée encore. Quoi qu'il en soit, il rapporta de Rome et de Naples (qu'ils avaient visités ensemble après leur mariage) cet amour de la lumière, cette nostalgie du ciel bleu qui rend plus impatient de revoir l'Italie, lorsqu'on la connaît, qu'on ne l'était avant de l'avoir vue, et, plusieurs fois depuis, ils avaient fait de longs voyages pour retrouver le soleil du Midi et pour revoir les beaux rivages qu'il réchauffe de sa lumière. Aussi leur première impression en arrivant à Worsley fut-elle si triste qu'ils n'eurent d'autre désir que celui d'y séjourner le moins possible, et, tout en venant le visiter de temps à autre, ils formèrent d'abord le projet de fixer leur demeure permanente dans un lieu plus conforme à leur goût et à l'attrait qu'ils éprouvaient pour la beauté de la nature.

« Je ne crois pas, » écrivait Lord Ellesmere à sa femme (qu'il avait précédée de quelques jours dans leur nouvelle propriété), « je ne crois pas qu'aucune considération imaginable puisse vous décider à vivre dans cette localité. Le climat, les routes, la fumée, tout s'y oppose ; mais, en sachant s'occuper, on pourrait, je

crois, y passer trois semaines, de temps en temps, d'une façon supportable. »

Dans la même lettre, il ajoute :

« La première chose que je vais faire, c'est de bâtir une église. La paroisse est immense, et, comme la plupart des districts manufacturiers où la richesse s'est soudainement augmentée, elle est misérablement mal pourvue sous ce rapport.

« Si je vis et qu'il n'y ait pas de révolution, je crois pouvoir faire ici du bien au pays. Nous verrons. Il se trouve 40,000 individus dans ces environs qui ne peuvent aller à l'église. Comment s'étonner s'ils deviennent dissidents ou perdent toute croyance ? »

En un mot ; faire en ce lieu beaucoup de bien et y vivre le moins possible, tels furent d'abord ses projets et ceux de sa femme. Sur ces entre-faites, il tomba malade d'un accès de goutte dont il ne se fit pas faute d'accuser le climat du Lancashire, se promettant plus que jamais de le fuir dès qu'il serait rétabli ; mais ce rétablissement fut moins prompt qu'il ne l'espérait, et sa réclusion se prolongea plusieurs semaines. Pendant ce temps Lady Ellesmere explorait à cheval tous les envi-

rons, visitait les villages et les hameaux, et se rendait un compte exact de l'état des lieux et surtout de celui de leurs habitants. Pendant de longues années, cette propriété d'où émanaient tant de richesses avait été rarement visitée et peu habitée par ses possesseurs ; les soins matériels manquaient aux pauvres et les secours religieux encore davantage ; les moyens d'instruction étaient presque nuls pour tous. Celle qui parcourait aujourd'hui ce domaine en propriétaire recueillit tous ces faits, et une grave détermination se formula dans son esprit.

Elle avait semblé d'abord partager l'impatience de son mari, et appeler comme lui de ses vœux l'heure du départ. Mais, un jour où il était mieux et où déjà il en désignait l'heure, elle lui dit tout d'un coup :

« Vous avez raison, le pays est triste, le climat est mauvais, nous allons partir, soit ; mais ce sera pour y revenir bientôt, et, si vous voulez m'entendre, ce sera pour y rester et en faire notre demeure habituelle. »

Elle s'expliqua, et celui qui, si peu auparavant, lui écrivait qu'il ne pensait pas que *rien au monde*

pût la décider à vivre dans un lieu qu'il était lui-même si pressé de quitter, sut cependant vite la comprendre, car le mot *devoir* rendait exactement le même son dans leurs deux âmes.

Cette terre négligée, il fallait y demeurer ; cette habitation insuffisante, il fallait la remplacer par une autre ; ces villages abandonnés, il fallait y apporter tous les secours de l'âme et du corps. Ces maisons délabrées, il fallait les rebâtir ; les habitants de ce lieu, enfin, il fallait que tous, jusqu'aux derniers, eussent leur part des bienfaits que la richesse peut répandre, puisque aujourd'hui cette richesse était entre leurs mains. Mais, avant tout, et quels que pussent être pour eux-mêmes les inconvénients du climat et du site, il ne fallait plus les quitter ; le bien ne pouvait se faire qu'en demeurant au milieu d'eux.

Celui qui écoutait ce langage n'était pas homme à l'entendre en vain. Le programme que l'on vient de lire fut accompli de point en point, et, lorsque, quelques années plus tard, je les visitai à Worsley, il était réalisé dans toute son étendue, et même sur une échelle plus vaste encore qu'ils ne l'avaient projeté.

Quoique les dimensions de l'ancienne demeure ne permissent pas de lui donner un aspect seigneurial, on l'avait laissée subsister avec son cachet d'ancienneté pittoresque, ainsi que le jardin dont elle était environnée. La noble et magnifique habitation nouvelle s'élevait maintenant à quelque distance de celle-ci, dans un lieu d'où l'on dominait la plaine, et d'où (l'atmosphère ayant été dans cette direction débarrassée de fumée par tous les moyens que l'art pouvait ajouter au choix du site), la vue s'étendait désormais sans obstacle jusqu'à l'extrémité lointaine de l'horizon. Mais une transformation beaucoup plus grande encore et plus importante s'était accomplie dans les villages environnants. Plus la moindre trace d'abandon et de misère ; les *cottages*, rebâti en grand nombre avec soin et presque avec luxe, donnaient au paysage l'aspect le plus riant, et le plaisir de l'œil n'avait pas non plus été négligé dans les nombreuses constructions élevées de toutes parts dans un but d'utilité publique : écoles, cercles pour les ouvriers auxquels on préparait ainsi pour le soir, au retour de la fabrique, ou pendant le repos du dimanche, des lieux de réunion et de récréations salutaires,

bibliothèques nombreuses et bien choisies, enfin la grande et belle église projetée dès le premier jour, et qui avait été construite dans ce style, renouvelé des temps catholiques, qui, s'il n'était pas ici le plus approprié au culte de ceux qui s'y rassemblaient, était à coup sûr, en lui-même, le plus beau de tous. Lady Ellesmere avait voulu qu'il en fût ainsi « parce que, » disait-elle, « leur position exigeant qu'ils eussent une demeure somptueuse, elle trouvait nécessaire que la maison de Dieu ne le cédât en rien à la leur. »

VII

Cette église, bâtie pour l'anglicanisme et par des Anglicans à l'imitation des édifices échappés aux fureurs de la Réforme, et dont la piété de leurs ancêtres catholiques avait couvert l'Angleterre, cette église, l'une des premières que je vis élevées de nos jours dans ce style, me frappa excessivement et, au premier moment, je l'avoue, péniblement. Cette ressemblance dans la forme me fit

sentir plus vivement que jamais la dissemblance du fond de nos croyances, et je fus encore une fois envahie par cette mélancolie que je ressens toujours lorsque quelque chose me rappelle, d'une façon particulière, cette épouvantable scission amenée depuis trois siècles dans le monde chrétien par la Réforme.

Certes, je ne puis lire l'histoire du temps qui l'a immédiatement précédée sans éprouver une amère douleur. Pour expier les crimes, les scandales, les excès sans nom et sans mesure de cette brillante et coupable époque, je comprends toutes les pénitences, tous les jeûnes, toutes les flagellations des saints. Mais comment les excès des hommes, quels qu'ils soient, peuvent-ils anéantir les doctrines? Comment toutes les infractions du monde à la loi peuvent-elles anéantir la loi? Comment les augustes mystères ont-ils pu cesser d'être vénérables? Comment les antiques croyances ont-elles pu cesser d'être saintes?...

Hélas! ne pouvaient-ils, au lieu de devenir les réformateurs révoltés du dehors, demeurer parmi les courageux réformateurs du dedans? ne pouvaient-ils aider leur mère à guérir les plaies de ses

enfants, au lieu de lui porter à elle-même une mortelle blessure en les lui arrachant ?...

N'était-elle donc plus, en vérité, assez pure pour eux, cette Église où allaient naître et agir Ignace de Loyola, François Xavier, Philippe de Néri, sainte Thérèse, Charles Borromée et plus tard saint François de Sales et saint Vincent de Paul (pour ne citer ici qu'un petit nombre des plus illustres) ? En regard de leurs noms quels noms la Réforme peut-elle nous offrir qui les égale ? Et si, on les regarde attentivement, ces hommes illustres, ces grands saints, si on étudie l'action de ces pieux et légitimes réformateurs, on verra, de toutes parts, la piété, la sainteté, l'austérité renaître sous leurs pas, et l'on verra aussi l'Église, qui sut les produire, bénir en tous lieux leurs travaux... Oh ! pourquoi, pourquoi s'être séparés d'eux et de nous ?

Ces pensées ne sont pas ici tout à fait déplacées, car, à l'époque dont je parle, elles venaient d'être, je l'ai dit, vivement réveillées dans mon esprit par l'aspect de cette nouvelle église, et je les retrouve dans le passage suivant de mon journal, écrit (d'après sa date) le jour même où je l'avais vue pour la première fois :

Worsley, 18 septembre 1852.

« L'architecture chrétienne (romane ou gothique) est le produit, non du protestantisme, mais du catholicisme. C'est un des nombreux langages dont l'Église universelle se sert pour se faire entendre de ses enfants et que ses enfants comprennent parfaitement; mais, lorsque d'autres églises s'en emparent et l'appliquent à leur usage, il semble aux catholiques qu'ils entendent leur langue parlée par des étrangers, qui ne donnent pas aux mots leur signification véritable, en sorte que, si le son est le même, le sens est tout autre : de loin, il leur semble entendre la langue maternelle; de près, c'est un jargon.

« Telle est l'impression que je ressens en présence de ces nouvelles églises anglicanes. Voilà bien la forme extérieure, voilà bien le clocher, et voilà bien la croix. Si je ne faisais que passer, je m'inclinerais sans doute, et je croirais m'unir à ceux qui, dans l'intérieur de l'église, prient devant l'autel; mais, si je m'arrête, si j'entre, tout change, et l'impression catholique s'évanouit entièrement.

« J'aperçois bien le lieu où devrait être placé l'autel, mais il ne s'y trouve qu'une table carrée dont on s'approche sans aucune vénération particulière, et qui ne donne assurément rien de spécialement sacré au lieu

qu'elle occupe. Au-dessus, je vois la place où le crucifix devrait être, et je n'y trouve pas même une croix ; je vois aussi de magnifiques fenêtres cintrées, et, sur leurs vitraux, je retrouve les images des saints apôtres ; mais qui, dans cette église, pense à eux comme à des amis vivants et présents, intercédant pour nous sans cesse ? Je vois des fleurs de lis ; mais qui, parmi ces assistants, pense à celle dont ces lis sont l'emblème, à la créature bénie et angélique plus que les anges, dont cet emblème réveille le souvenir, et appelle la prière, la confiance, l'amour tendre, ardent et filial de tous les cœurs ? Voilà ce qui est signifié par ce langage visible, voilà le sens des mots. Ici la forme seule subsiste.

« Et cependant cette signification intime est seule importante : c'est uniquement ce sens intérieur qui a trouvé son expression un jour dans cette architecture merveilleuse qu'on cherche à reproduire. Si ces sentiments n'eussent existé dans l'âme de nos pères, pas une seule cathédrale n'eût été élevée dans le monde. Elle sort d'une foi définie, dont les points les plus saillants sont clairement et magnifiquement représentés par ces symboles.

« Or ce sont précisément ces points saillants que les protestants ont rejetés. Si donc maintenant ils choisissent cette forme pour leurs églises, c'est uniquement pour la forme elle-même, sans aucun égard pour ce qui, à nos yeux, est sa seule raison d'être. Il

faut l'avouer, les descendants des réformateurs sont moins conséquents que leurs devanciers ; après avoir détruit tant d'églises, de monastères et d'abbayes, abattu tant de statues et brûlé tant d'images, ils édifient maintenant des églises qui conviennent mieux au culte qu'ils ont aboli qu'à celui qu'ils professent. Aussi n'est-il point surprenant que, parmi eux, tous ne soient pas d'accord, et que ceux qui sont plus fidèles à l'esprit des premiers jours de la Réforme tiennent à conserver à leurs édifices religieux la nudité, la froideur et la LAIDEUR, qui étaient autant de protestations logiques contre les splendeurs du culte catholique. Il n'est pas surprenant, dis-je, qu'ils ne se fassent pas faute de dénoncer toutes ces églises nouvelles et de les déclarer papistes. En cela, on ne peut réellement dire qu'ils se trompent, et nous avons peut-être tort de nous plaindre de la ressemblance qui leur déplaît, car plusieurs déjà, en étudiant la beauté des formes extérieures de cette architecture, en ont pénétré le sens, et leur âme en a été plus touchée que d'aucune langue humaine. C'est là une des raisons pour lesquelles plus d'un protestant prévoyant réprovoque cette renaissance. Pour cette même raison elle devrait peut-être me causer plus d'espérance que de tristesse. Qui sait ? Tout ceci est encore nouveau. Quelques-uns disent : *C'est une mode qui passera* ; d'autres : *C'est un progrès matériel, une tendance vers un goût meilleur, qui ne sortira pas de la région*

de l'art. Nous verrons. L'art, comme la nature, parle de Dieu à qui sait l'entendre. Pourquoi une voix ne s'élèverait-elle pas un jour de ces pierres, pour demander à ceux qui les façonnent de leur rendre leur âme aussi bien que leur corps, c'est-à-dire, la signification aussi bien que la forme matérielle du passé ? »

VII

Le vœu exprimé dans ces lignes, d'une date si lointaine, a souvent été réalisé depuis. Le mouvement traité de « mode passagère ou de caprice artistique » a duré, s'est accru et se poursuit sans qu'il soit possible d'en prévoir l'issue finale, quoiqu'il le soit déjà de prédire que cette issue ne sera pas l'affermissement de l'anglicanisme sous sa forme actuelle. Au surplus, l'époque à laquelle j'écrivais était celle où le catholicisme venait de faire sur cette partie de la Haute-Église, nommée alors *Puseysme*, et aujourd'hui *Ritualisme*, ses premières et plus illustres conquêtes. Les noms de Newman, Manning, Wilberforce, James Hope Scott, et de

beaucoup d'autres, parmi lesquels ceux de plusieurs femmes remarquables par leur caractère et leur piété plus encore que par leur rang, soulevaient les sentiments les plus opposés et les discussions les plus vives dans la société frivole de Londres, non moins que dans les cercles religieux d'Oxford. C'étaient les jours du réveil de cet ardent intérêt pour les questions religieuses qui ne s'est point affaibli depuis, et qui, plus que jamais maintenant, est le fond de tout ce qui, en Angleterre, passionne le plus vivement l'opinion publique.

La négation elle-même, audacieuse aujourd'hui beaucoup plus qu'elle ne l'était alors, la négation de toutes les bases chrétiennes sur lesquelles reposait non-seulement l'anglicanisme, mais l'édifice national lui-même, ne se soulève avec tant de furie que parce qu'il rencontre un rempart de convictions profondes. Mais déjà, dans cette lutte, les croyants de l'anglicanisme s'aperçoivent que ce rempart de convictions individuelles est faible pour résister à de tels assauts, lorsque l'Église elle-même présente au combat une armée divisée à laquelle elle ne fait entendre qu'une voix faible et hésitante. Dans la bataille suprême qui va se

livrer entre les négations absolues de l'athéisme et les affirmations divines du christianisme, on ne peut nier que le solide et indéfectible appui de l'Église catholique soit nécessaire aux chrétiens pour lutter, et surtout pour vaincre. En sorte que, pendant la durée des vingt-cinq années qui viennent de s'écouler, après s'être d'abord tournés vers le catholicisme pour y retrouver la beauté dans l'art, la ferveur dans la piété, le dévouement dans la charité, les cœurs chrétiens l'appellent aujourd'hui au secours du contenu des Livres saints et de la Bible elle-même, témérairement attaquée. Mouvement étrange autant qu'intéressant et émouvant ! Comment ne pas espérer que son dernier apaisement s'accomplira un jour dans l'unité, qui rassemblera enfin dans la même foi et le même amour tous les fidèles serviteurs et adorateurs du Christ notre Sauveur et notre Dieu !

L'admirable et pieuse amie, dont je trace ici l'image à grands traits, appartenait à la Haute-Église, mais elle était loin de partager les tendances du mouvement nouveau qui venait de s'y produire. Elle avait au contraire contre l'Église catholique des préventions profondes et vives, en

contradiction avec l'attrait qu'elle éprouvait pour la vie spirituelle, dont elle reconnaissait l'existence, dont elle admirait les effets, et dont elle admettait sans effort que l'Église catholique possédait les maîtres. Ces préventions n'étaient pas davantage d'accord avec son goût pour l'art religieux, et encore moins avec sa profonde sympathie pour toutes les œuvres de charité, et même pour les ordres charitables que l'anglicanisme commençait alors à nous emprunter. A l'époque de la guerre de Crimée, elle en seconda le premier essor avec ce zèle qu'elle mettait à suivre la ligne droite du bien partout où elle l'apercevait clairement, et où son regard n'était obstrué ni par le nuage d'un préjugé injuste, ni par celui d'un aperçu erroné. Toutes les vérités qu'embrassa son âme, elle y adhéra sans restriction. Toutes les œuvres que lui dicta sa conscience, elle les accomploit avec son cœur, sa volonté et son intelligence, et il serait permis d'affirmer que jamais une considération purement mondaine n'eut d'empire sur son esprit et n'influença une seule de ses actions.

Malgré tant de sérieuses et de hautes préoccupations, la vie de Lord et Lady Ellesmere à Brid-

gewater House à Worsley n'était nullement austère. Elle était au contraire animée, intéressante, et remplie d'un mouvement qui convenait à la jeunesse dont ils étaient entourés, car il avaient vu grandir autour d'eux quatre fils et deux filles. Les artistes et les hommes de lettres y étaient aimés et recherchés, et, parmi ces derniers, Lord Ellesmere occupait lui-même une place qui eût donné de l'éclat à son nom lors même qu'il n'en aurait point eu d'autre¹.

Il fut entre autres l'auteur d'une belle traduction en vers de *Faust* : plus tard, lorsque le romantisme flamboyait en France de ses premiers feux, et qu'*Hernani* passionnait en sens divers le public parisien, il traduisit aussi avec beaucoup de talent le drame de Victor Hugo. et il le fit représenter chez lui avec un soin et un luxe extrêmes. Cette

¹ Il fut l'auteur d'un grand nombre d'études publiées d'abord dans la *Quarterly Review* et rassemblées ensuite dans un volume. Il le fut aussi d'un poème intitulé : *the Pilgrimage*; d'un intéressant voyage en Orient qui avait pour titre : *Esquisses des Rives de la Méditerranée*. Il fut de plus l'auteur d'un grand nombre de traductions de l'allemand et du français, entre autres de l'ouvrage du P. Pierre-Joseph d'Orléans, jésuite, intitulé : *les Conquérants tartares de la Chine*.

traduction (en vers rimés) fut jouée à Bridgewater House, par une grande artiste (miss Fanny Kemble), secondée par des amateurs au nombre desquels figuraient M. Henry Gréville, M. Aubin (plus tard chargé d'affaires d'Angleterre à Rome), M. Craven, et Lord Ellesmere lui-même. Cette représentation, qui eut lieu devant la cour et la ville, eut un succès dont plusieurs années plus tard on parlait encore, et que n'ont point oubliée même aujourd'hui ceux des nombreux assistants à cette fête qui survivent à ce passé lointain.

Lord et Lady Ellesmere se plaisaient à ces représentations, et, en général, ils s'intéressaient à l'art théâtral, comme à l'art sous toutes ses formes.

Lorsque M^{me} Ristori parut pour la première fois sur la scène, à Paris, Lord Ellesmere s'y trouvait, et nous assistâmes avec lui à la première représentation de *Marie Stuart*. Il habitait alors un hôtel de la place Vendôme avec l'une de ses filles. Nous devions aller les prendre pour nous rendre tous ensemble au théâtre, et nous fûmes en retard d'un quart d'heure. Je me souviens encore de son impatience et de sa crainte d'arriver après le lever du

rideau. *Je me sens, disait-il, comme un enfant qu'on mène au spectacle pour la première fois.* Tout le monde sait quel plaisir pour l'intelligence et pour les yeux attendait ceux qui voyaient pour la première fois, dans l'un de ses grands rôles, cette incomparable artiste. Lord Ellesmere l'écouta avec un intérêt, une attention, une émotion qui appartiennent d'ordinaire, en effet, à l'âge où l'âme est facilement ouverte à l'enthousiasme. Mais il est des hommes qui, n'ayant ni profané ni prodigué ce noble don, conservent à travers la vie la poétique fraîcheur de leurs jeunes impressions. Il fut de ceux-là, et cela vaut la peine d'être remarqué aujourd'hui, où la somme d'enthousiasme et de poésie semble avoir tellement diminué dans le monde, qu'il est rare de rencontrer un jeune front que sa flamme ait touché. La prose règne et gouverne en souveraine, non-seulement les affaires politiques ou mondaines, mais les projets, les plaisirs, les pensées, et jusqu'aux rêves de ceux qu'environnent encore les nuages dorés de leurs dix-huit ans; *dorés*, hélas! peut-être bien que leurs rêves le sont encore, mais ce n'est plus, je le crains, dans le

sens que donnait à ce mot la vieille langue poétique aujourd'hui démodée !

A côté de cette faculté d'aimer le beau avec enthousiasme que la jeunesse froide et dénigrante de nos jours connaît si peu, Lord Ellesmere en possédait au suprême degré une autre qui semble être le contraire de celle-là, et qui cependant lui est très-fréquemment unie. C'était cette appréciation vive du côté risible des choses que les Anglais nomment « *humour* », et qui se remarque chez beaucoup d'entre eux avec les qualités les plus hautes et les plus sérieuses du caractère et de l'intelligence. Cette faculté, qui est la gaieté d'une belle âme et ne ressemble point à la raillerie d'un méchant esprit, est en vérité un si grand charme de plus, qu'on trouve quelque imperfection à ceux qui en sont tout à fait dépourvus, et j'oserais presque dire que cette lacune indique souvent un défaut de cœur aussi bien qu'une borne dans l'esprit. Quoi qu'il en soit, Lord Ellesmere possédait ce don à un haut degré, et l'expression mélancolique de sa physionomie, ajoutée à une sorte de nonchalance qui le rendait souvent silencieux, donnait un cachet particulièrement original aux choses plai-

santes qu'il disait d'un air sérieux, sans avoir l'air de songer à faire rire les autres et encore moins à en rire lui-même.

J'ai déjà dit que l'art et les artistes avaient en lui un connaisseur éclairé. A cet égard, il avait pu étudier beaucoup sans quitter son propre toit. La galerie de Bridgewater House, dont il avait hérité avec le reste, est célèbre parmi les plus belles collections de tableaux que possède aucun particulier hors d'Italie. Mais il n'arrive pas toujours aux propriétaires-nés de ces trésors d'en être, comme lui, de dignes appréciateurs. Il est encore moins fréquent de voir les possesseurs de chefs-d'œuvre du passé estimer suffisamment et encourager, comme ils le doivent, les artistes contemporains. Ce devoir, que lui imposaient à la fois sa position, sa fortune et son goût, fut accompli comme les autres, et quelques-unes des plus belles œuvres modernes devinrent sa propriété¹ et décorèrent les deux magnifiques demeures entre lesquelles il partageait les deux tiers de l'année. Hatchford était réservé comme un lieu de repos,

¹ C'est lui qui possédait entre autres *la Francesca*, d'Ary Scheffer.

où ces deux époux, si complètement d'accord dans leurs goûts comme dans leurs sentiments, trouvaient le silence, la solitude, l'indépendance dont tous les deux avaient également besoin, et qui n'étaient pas compatibles avec l'existence à la fois animée et brillante qui était la leur, soit à Bridgewater House, soit à Worsley.

VII

Nous avons vu que, lorsque lord et lady Ellesmere se fixèrent à Worsley, ils ne s'étaient point attendus à y trouver de grandes satisfactions personnelles, et que, chose bizarre assurément, en venant s'établir dans ce magnifique domaine, ils avaient fait acte d'abnégation et de renoncement à leur propre volonté, à leurs propres goûts et à leur propre convenance.

Les motifs qui guidèrent cette résolution leur furent, sans doute, comptés là où les intentions se pèsent non moins que les actions ; mais la récompense terrestre de ce devoir accompli ne leur fut pas refusée non plus, et il leur fut donné d'exercer

leur action au milieu d'une population intelligente et reconnaissante des bienfaits reçus. Ce sont là des paroles qu'on ne peut écrire en France sans que les souvenirs les plus amers ne viennent ajouter au poids de nos tristesses. De tous les maux de mon pays, celui qui me semble le plus décourageant, c'est la *méconnaissance* des bienfaits, et, comme je le disais plus haut, la *haine du bienfaiteur* ; c'est là ce qui fait, en tant de lieux, préférer l'étranger, l'inconnu, l'aventurier, au propriétaire voisin dont la présence est un bienfait, l'ignorant au savant, l'incrédule au croyant, c'est là enfin le sentiment qui a atteint son apogée sanglante par le massacre des religieux et des pauvres frères qui venaient de se dévouer, corps et biens, aux fils et aux pères de leurs assassins...

Mais pourquoi revenir, ô mes tristes pensées ?

Je veux *écrire* et non rêver!

.

Il n'est pas surprenant qu'ayant une si forte volonté du bien, et de si grands moyens de l'accomplir, lord Ellesmere ait obtenu avec le temps une grande popularité ; mais, dès que son dessein de

venir résider à Worsley fut connu, et avant même qu'il eût pu commencer à réaliser ses promesses, la population en avait déjà si bien apprécié la valeur, qu'elle manifesta sur-le-champ des sentiments qui étaient de nature à grandement faciliter sa tâche.

Voici en quels termes il rend compte à sa mère, la duchesse-comtesse de Sutherland, de l'accueil qu'il reçut des habitants de son district industriel, lorsqu'il revint ainsi pour se fixer parmi eux :

« Il m'est impossible de vous donner idée de la manière dont nous avons été reçus ici. Vous savez ce qui s'est passé à Runcorn ; mais ici la réception des houilleurs a été encore plus extraordinaire. Les houilleurs sont un peuple à part. Leur qualité caractéristique est la sincérité. En tout, la franchise de leurs manières les rend tout à fait différents des gens du sud. L'aisance avec laquelle ils entrent en conversation rappelle ce qu'on nous raconte des Américains ; mais, lorsque, comme cela existe ici, cette aisance est accompagnée d'une disposition aussi fortement favorable à leurs propriétaires et à leurs patrons que celle qu'ils manifestent, il faut convenir que cela est très-consolant. Harriet (lady Ellesmere) est arrivée par le

chemin de fer, et, de Manchester ici, je l'ai amenée par le canal. Les gens de Worsley nous ont reçus avec des fleurs, des arcs de triomphe, des cris, des acclamations, et ensuite une foule telle que je n'en ai jamais vu se réunir sur la bruyère où tous les houilleurs du district, sortis de terre, s'étaient rassemblés. Il a fallu un miracle pour empêcher qu'aucun grave accident ne survînt au milieu d'une agglomération de peuple aussi considérable, car tous se pressaient autour et au-dessous de la voiture, essayant d'en dételer les chevaux pour la traîner eux-mêmes, la plupart nous donnant la main. Les vieilles femmes n'étaient pas, je vous assure, les moins entreprenantes dans la bagarre.

« Il y a beaucoup à faire. J'ai ici des occupations sans nombre ; plus que jamais, je sens maintenant que le Parlement est pour moi un poids et une fatigue¹, et je serais, en vérité, satisfait que les deux messieurs qui me disputent mon siège, au lieu de dépenser et de me coûter un argent inutile, pussent réussir tout de bon à me mettre dehors. »

Il est presque superflu de dire que le temps ne fit qu'accroître et consolider ce bon vouloir mutuel, utile et salubre au peuple qui sait l'éprouver

¹ Il n'était pas encore membre de la Chambre des Pairs.

plus encore peut-être qu'il n'est encourageant pour ceux qui l'inspirent.

A l'époque de mon séjour à Worsley (postérieur de plusieurs années à cette tumultueuse arrivée), j'eus l'occasion de m'en convaincre, et je pus juger aussi de la cordialité des rapports qui existaient entre ce grand seigneur, le plus riche propriétaire du comté, et les personnages, non moins importants que lui, dans leur sphère, et presque ses égaux en fortune, qui occupaient les hautes positions commerciales de Liverpool. Nous fîmes avec lui une course dans cette ville, où l'accueil qu'il reçut me frappa plus que tout ce que nous y visitâmes d'intéressant d'ailleurs. Le temps a effacé de ma mémoire le détail des curiosités que nous vîmes ce jour là. Mais ce qui y est demeuré particulièrement gravé, c'est le souvenir de la manière dont nous fîmes le trajet, par la raison que ce fut en naviguant en « barge », c'est-à-dire *en coche* sur le canal de Bridgewater. Ce coche, disposé pour l'usage du propriétaire du canal, et emporté sur l'eau par quatre beaux chevaux trottant sur la rive, ne ressemblait à rien de ce que peut représenter ce mot, qui ne paraît promettre ni élé-

gance ni rapidité. Or, dans le coche dont je parle, où nous étions établis on ne saurait plus commodément et élégamment, nous fendions l'eau sans bruit, sans secousse, et si vite, qu'il me semblait éprouver la sensation d'un oiseau traversant les airs sans avoir même la peine de déployer les ailes !

Comme jamais, ni avant, ni depuis, il ne m'est arrivé d'avoir recours à ce genre de locomotion, et que bien peu de gens sans doute s'en servent ailleurs aujourd'hui, je note ici que, dans les conditions où j'en ai fait l'expérience, ce mouvement facile, rapide et silencieux, me fit l'effet d'être de tous ceux de notre globe celui qui donne le plus le sentiment de l'*agilité* promise à d'autres sphères. Par contre ne pourrait-on pas dire que la locomotion par le chemin de fer, avec son bruit discordant, ses sifflements horribles et sa vitesse vertigineuse, fait songer, au contraire, à cette *course vers l'abîme*, dont Berlioz a fait un tour de force musical¹, beaucoup moins expressif, selon moi, que le vacarme et le mouvement de nos voyages d'aujourd'hui ?

¹ Dans la *Damnation de Faust*.

VIII

Il faut finir enfin ce qui ne prétend être ni une biographie, ni un panégyrique, mais seulement un souvenir exact, quoique incomplet, d'une société voisine, différente de la nôtre, aujourd'hui plus qu'elle ne le fut jamais. Il faut achever cette peinture de deux nobles caractères que ces lignes font revivre, du moins à mes yeux, comme ces beaux aspects de la nature dont il suffit de quelques traits peints à la hâte, chemin faisant, pour indiquer les grands contours et en rappeler la couleur et la lumière.

Ce bonheur rare et complet dont nous venons de tracer l'image, *comme toujours*, il fut tranché avant le temps, quoique, selon la mesure terrestre, le temps lui fût cependant départi dans cette mesure qui semblerait vaste si elle était assurée d'avance, et qui, lorsqu'elle est écoulée, semble n'avoir eu que la durée d'un éclair.

Leur heureuse union dura trente ans, puis vint l'heure fatale qui apporte aux privilégiés du bon-

heur la coupe de l'épreuve amère à vider d'un seul trait. Ce fut à *elle* que cette coupe fut offerte. Ce fut elle qui dut survivre à celui qui lui avait donné tout ce que peut rêver l'ambition du cœur, la seule qu'elle eût jamais connue. J'ai dit, en commençant, ce que furent, en apprenant la mort de lord Ellesmere, les regrets publics ; je ne tenterai pas de dire ce que furent ceux de sa veuve. Sa douleur fut calme, ferme, courageuse, sans paroles. Il était aussi étranger à sa nature de se plaindre que de se consoler. Elle se livra sans contrainte, désormais, au penchant qui l'éloignait du monde, et ne quitta plus que rarement sa chère retraite de Hatchford, qui était devenue son unique demeure. Sa mère vivait encore ¹, et vivait près d'elle depuis plusieurs années, objet de la part de lord Ellesmere d'une affection filiale. Douée de tous les agréments du caractère et de l'esprit, elle avait aimé le monde plus que ne l'avait jamais aimé sa fille ; mais celle-ci sut lui communiquer si profondément ses propres sentiments, qu'elle réussit à verser une paix sereine sur le rude hiver d'une

¹ Lady Charlotte Gréville, fille du duc de Portland.

vie qui ne semblait pas devoir se transformer ainsi sans effort. Elle avait fort au-delà de quatre-vingts ans lorsque je la vis pour la dernière fois, à Hatchford, une année avant sa mort; elle me dit alors cette parole, frappante pour qui savait combien elle avait attaché naguère de prix aux choses de ce monde : « *Je regarde les dix années qui viennent de s'écouler comme les plus heureuses de ma vie.* »

Il est bon pour tous de recueillir ainsi toutes les paroles qui servent à faire comprendre en *quoi* et où gît le bonheur, et combien, en résumé, il est indépendant des circonstances extérieures.

Ce fut alors aussi qu'eut lieu ma dernière rencontre avec lady Ellesmere. Nous fîmes de longues promenades ensemble dans le jardin embau-mé, et dans le bois voisin, dont elle aimait les grands ombrages. Elle continuait à jouir des fleurs, de la verdure, du repos de la campagne. Mais elle était dans cette disposition qu'il faudrait envier, si elle ne s'achetait pas si cher, où la vie ne reçoit plus de lumière que du côté ouvert sur le grand avenir. Elle était changée au-delà de ce que comportaient les années; sa beauté était détruite, sa

santé visiblement affaiblie. Un jour que nous nous promenions ensemble comme autrefois, dans la voiture qu'elle conduisait elle-même selon sa coutume, elle me dit tout d'un coup tranquillement :

« J'y vois encore suffisamment pour ce que je fais là, mais je lis avec peine maintenant. Car vous savez, n'est-ce pas ? que je suis menacée de perdre la vue. »

J'ignorais qu'elle eût une semblable inquiétude. Aussi fus-je saisie en entendant ces paroles. Lorsqu'elle en vit l'effet, elle reprit en souriant :

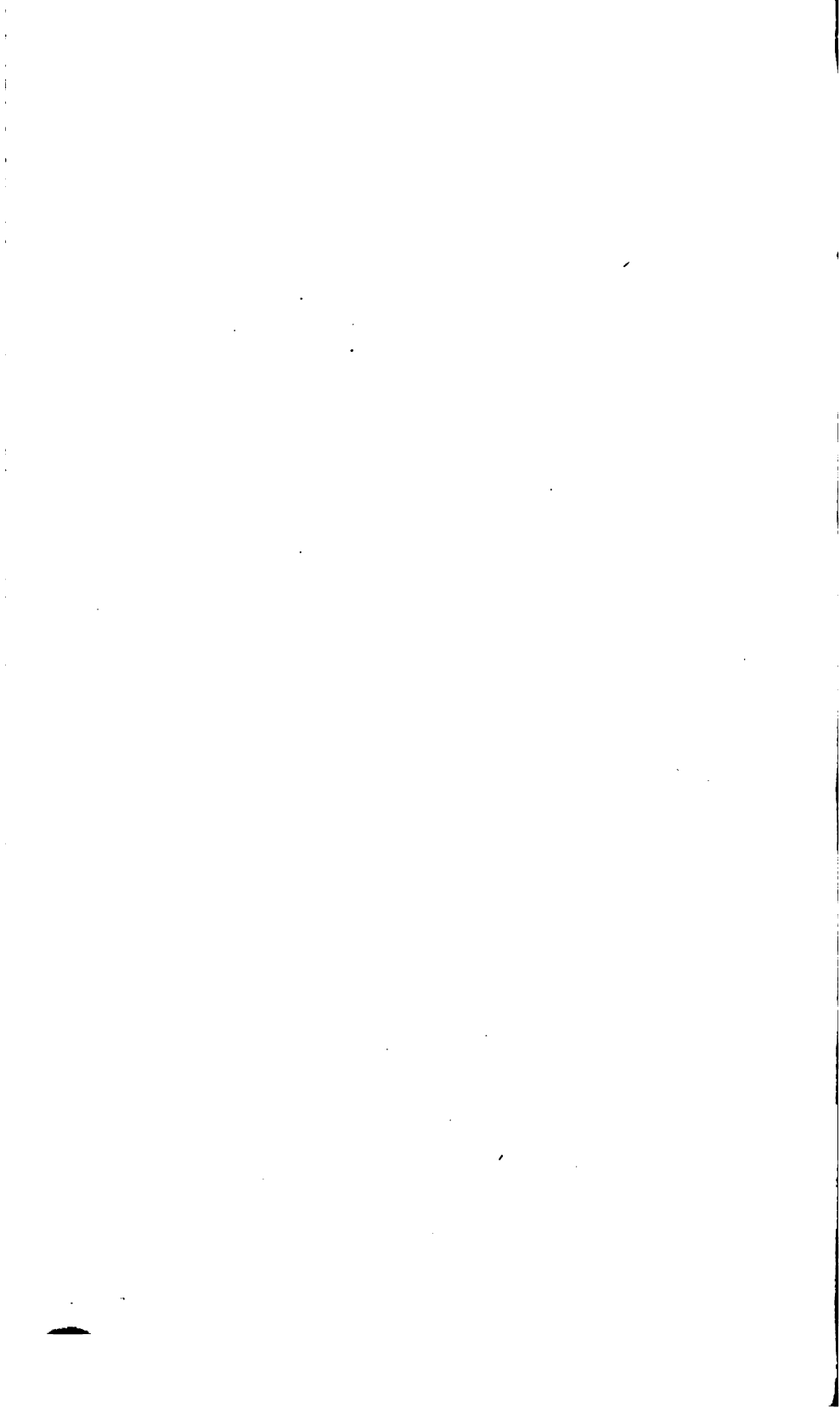
« Oh ! rassurez-vous, ces choses-là vont lentement ; il se peut très-bien que je meure avant de devenir aveugle, il ne faut donc pas s'effrayer d'avance. »

Avait-elle un pressentiment en parlant ainsi ? Ou bien se sentait-elle atteinte d'un mal dangereux et plus rapide que l'autre ? Je l'ignore. Mais ses paroles s'accomplirent. Longtemps, en effet, avant que sa vue fût éteinte, sa santé s'altéra profondément. Elle vint à Londres, seule, et à l'insu de tout le monde, pour consulter un médecin et s'assurer de la vérité. Elle acquit la certitude d'avoir à subir une grave opération. Sa fermeté n'en fut

point troublée. Le moment venu, elle quitta Hatchford, et elle vint à Londres, chez l'une de ses filles, où elle subit et supporta heureusement cette opération qui ne laissa d'abord appréhender aucune suite fâcheuse. Toutefois, son état exigeant des soins prolongés, elle se fit transporter à Bridgewater House.

Ce fut là qu'au bout de deux semaines exemptes pour elle de souffrances, et, pour ceux qui l'entouraient, d'inquiétude, elle succomba à une faiblesse que rien ne put combattre, et qui était si peu en rapport avec les symptômes favorables qui se manifestaient d'ailleurs, que les médecins déclarèrent « qu'elle était morte *parce qu'il lui avait manqué le désir de vivre* ».

Elle repose aujourd'hui dans la belle église de Worsley, à côté de celui qui porta si dignement avec elle le lourd poids du nom, du rang, de la fortune et du bonheur. Leurs œuvres les suivent. Leur souvenir demeure et ne s'effacera pas.



III

UNE SEMAINE SAINTE A ROME

Il existe d'innombrables et excellentes raisons qui placent Rome au-dessus de tous les lieux de la terre, et chacun en trouvera de différentes pour le prouver, toutes aussi irrécusables les unes que les autres. Mais Rome possède en outre une propriété singulière et qu'il n'est pas aussi facile d'expliquer. C'est celle de se faire aimer exactement comme on aime *une personne*, parce qu'elle vous plaît, parce qu'on est bien chez elle, parce qu'elle vous comprend et vous répond, parce que, malgré des défauts saillants qui rendent sa beauté irrégulière, cette beauté surpasse à vos yeux toutes les autres. Que dis-je? Elle dégoûte de tout ce qui ne lui res-

semble pas. Et non-seulement elle plaît, mais elle fait du bien. Elle en fait d'abord et avant tout à ceux qui entendent distinctement au fond de leur âme son grand langage religieux. Et elle en fait aussi à ceux qui étudient et comprennent seulement son langage historique, mais ils ne sont pas les seuls qui ressentent son influence; les gens les plus nuls le sont moins à Rome qu'ailleurs, les ignorants y apprennent malgré eux quelque chose, la vulgarité elle-même s'y efface, et la frivolité y est moins sotte que partout, parce que sur toutes choses plane une poésie que ni la frivolité, ni la vulgarité, ni l'ignorance, ni la nullité ne peuvent altérer. Tout comme le soleil, qui fait resplendir la beauté de la nature, mais diminue aussi la laideur des objets, sur lesquels il répand sa lumière.

Je parle ici, bien entendu, de la Rome d'autrefois où vivent mes souvenirs; je ne connais pas celle d'aujourd'hui, mais, en dépit de tout ce qu'on y a osé, tenté et accompli, je gage que ce qu'il y a en elle de mystérieux et de divin n'a pas cessé de se faire sentir. La religion et la poésie y sont en larmes, il est vrai, mais elles y sont présentes, elles dominent le présent comme le passé, et l'avenir ne

leur portera pas d'atteinte mortelle. Rome possède, sans que rien puisse la lui ravir, l'immortalité humaine de sa gloire antique, et une autre auréole plus éclatante et plus auguste que les siècles sont et seront plus impuissants encore à lui dérober.

Les hommes ont beaucoup fait, il est vrai, dans tous les temps pour ternir cet éclat surnaturel. Mais ce qui est divin est hors de l'atteinte des hommes quels qu'ils soient. La vérité vit, et elle survit à ceux qui se déchaînent contre elle comme à ceux qui, tout en lui appartenant, la déshonorent. Tout se meut et passe ici bas. Le mensonge et la sensualité, l'orgueil et la révolte avec toutes les passions dont ils naissent et qu'ils engendrent, vont et viennent selon que les hommes les maîtrisent ou s'en laissent maîtriser. Mais la vérité, la pureté, le respect et l'obéissance demeurent, agissent, transforment et triomphent.

Je n'ai jamais passé de longues années de suite à Rome et je l'ai toujours regretté. J'envie ceux dont tous les jours s'écoulent dans sa lumière ou à son ombre et qui peuvent associer à sa grande image toutes les joies et toutes les peines de leur vie. J'y ai, toutefois, fait de nombreux séjours, et

dans chacun d'eux j'ai revu d'abord les mêmes choses, puis quelques autres, mais jamais je n'ai tout vu. C'est un livre que j'ai toujours recommencé, sans être jamais parvenu à l'achever. Il aurait fallu, pour en avoir le temps, *voir*, en renonçant à la douce joie de *revoir*. Je n'en aurais pas eu le courage, et cependant ces séjours, qui par cette raison auraient dû se ressembler, diffèrent beaucoup l'un de l'autre et ma mémoire ne peut les confondre ensemble. Aux impressions déjà éprouvées et à la joie de les renouveler s'ajoutait, à chaque retour, le plaisir d'en éprouver d'inconnues. Une chose regardée avec indifférence et sans la comprendre à un premier voyage avait acquis un sens l'année suivante, soit par une étude suggérée et accomplie, soit par une de ces rencontres qui ne manquaient jamais dans cette patrie commune de tant d'hommes éminents, où toutes les régions de l'art et de la science avaient toujours de nombreux représentants.

Mais, lors même que la variété et la nouveauté étaient impossibles (comme par exemple pour les cérémonies de la semaine sainte), le retour de ces mêmes jours, tout en réveillant les souvenirs fer-

vents et solennels d'une autre année, laissait intacte dans l'âme l'émotion qui accompagne l'attente d'une jouissance nouvelle. Quant à moi, je puis affirmer que chacune d'elles m'a apporté une impression particulière et distincte de celles qui l'avaient précédée.

C'est l'une de ces semaines saintes dont je vais rappeler les souvenirs, certaine que, lorsqu'il s'agit de Rome et des scènes dont elle est le théâtre, les impressions individuelles varient à l'infini et qu'on peut, sur ce sujet, sans cesse redire, sans jamais répéter. Il en est de même de l'éclat du ciel, de la beauté de la nature, ou de l'immensité de l'Océan, dont on parlera toujours, en tous lieux et en toute langue, sans que jamais le sujet paraisse être épuisé.

I

Il y a vingt ans (le 19 mars 1858), à Naples, qui était alors ma demeure habituelle, une de mes amies, très-jeune et aussi aimable et intelligente qu'elle était charmante, arriva chez moi de bonne

heure, l'air plus animé que de coutume, et me demanda si je songeais à aller passer la semaine sainte à Rome, comme je l'avais fait déjà plusieurs fois? En ce cas, elle avait tout arrangé pour m'y accompagner, et comme elle ne connaissait pas Rome, elle serait doublement satisfaite, disait-elle, de pouvoir faire ce voyage avec moi.

Cette jeune amie a depuis lors rendu son nom cher aux pauvres, par les œuvres qu'elle a accomplies à Naples, et familier au public par un livre important et intéressant. Je ne crains donc pas de nommer ici Thérèse, duchesse Raveschieri-Fieschi. La perspective d'avoir une telle compagne suffisait pour fixer mes projets incertains encore, et, aucun obstacle ne s'opposant de mon côté à ce voyage, il fut vite résolu, et le surlendemain nous nous mettions en route.

Nous fîmes le voyage par le moyen alors le plus facile, mais toujours le moins attrayant: c'est-à-dire par mer jusqu'à Civita-Vecchia, et de là à Rome par la route, monotone et triste, dont le chemin de fer commence à faire perdre le souvenir. Pendant cette journée, ma compagne fut prise d'un grand mal de tête, suivi d'une longue défail-

lance, ce qui nous obligea à nous arrêter pendant deux ou trois heures à Palo, qui se trouve à moitié chemin. Au bout de ce temps elle déclara qu'elle était suffisamment remise pour repartir, et, bien que sa pâleur démentit un peu cette assertion, nous poursuivîmes notre route ; mais ce délai nous fit arriver fort tard. Lorsque nous entrâmes dans Rome, il faisait nuit déjà depuis plusieurs heures.

Cette circonstance, loin de nuire cependant à notre première impression, lui fut plutôt favorable. En arrivant par ce côté, on ne traverse pas, comme par la route de Naples qui aboutit à la porte de Saint-Jean de Latran, cette vaste et poétique campagne où le magnifique contour des montagnes ainsi que les longues lignes des aqueducs forment la majestueuse avenue de la ville éternelle. En venant de Civita-Vecchia, au contraire, la vue est constamment insignifiante et prosaïque ; la coupole de Saint-Pierre, elle-même, aperçue soudainement et de trop près, à un tournant du chemin d'où l'œil semble la dominer, fait un effet déplaisant auquel la nuit nous fit échapper. Celui de la vaste colonnade, que l'on côtoie extérieurement et sans pouvoir en embrasser l'ensemble, n'est

pas, au grand jour, beaucoup plus heureux ; tandis que, dans la lueur incertaine qui nous environnait, tous ces effets fâcheux disparaissaient, et nous ne sentions qu'une seule chose : *nous étions à Rome !*

Nous demeurâmes sans rien dire, tandis que nous longions les colonnes gigantesques, entre lesquelles nous pouvions apercevoir imparfaitement, la place, l'obélisque, les fontaines dont le bruit musical troublait seul le silence. Mais, lorsqu'en sortant de l'ombre nous débouchâmes sur la place, et que, dans la vive lumière de la lune, *Saint-Pierre* et tout ce qui l'environne apparut à nos regards, alors j'éprouvai cette secousse particulière que connaissent ceux qui voient en Rome une reine et une mère, et je ne m'étonnai pas du cri que jeta ma compagne, et du geste à la fois d'admiration et de prière qui la fit demeurer les mains jointes et immobile, tandis que notre voiture s'arrêtait pour nous laisser jouir quelques instants de cet admirable spectacle !...

Je ne veux point médire de notre manière actuelle de voyager. Mais il faut bien reconnaître que le jour où l'on a inscrit le grand nom de *Rome* sur une station de chemin de fer, le jour où cent

voyageurs y sont arrivés tumultueusement ensemble et se sont rencontrés dans une gare parfaitement semblable à celle du lieu le plus obscur de la terre, toutes les émotions solennelles et silencieuses que je viens de décrire se sont évanouies sans retour.

L'imagination est non-seulement une faculté qui colore les objets, mais aussi un instrument que les impressions extérieures font vibrer. Ce jour-là, assurément, les cordes de cet instrument ont perdu pour toujours un de leurs sons les plus riches et les plus sonores.

Lorsque nous arrivâmes à la *Via della Croce* où nous devons descendre, il était près de minuit, mais nous n'étions pas fatiguées, et, toutes au plaisir d'être enfin à Rome, nous n'allâmes nous coucher qu'après avoir réglé ensemble l'ordre dans lequel nous commencerions le lendemain nos courses artistiques et religieuses. Mais il était dit que cet ordre serait troublé et que notre programme pour ce premier jour ne s'exécuterait pas.

Nous ne fûmes pas très-matinales : il était près de neuf heures avant que j'eusse achevé ma toilette,

et ma compagne dormait encore profondément, lorsque j'entendis beaucoup de bruit dans le salon voisin. Bientôt on vint frapper à coups redoublés à ma porte, et, parmi les voix de plusieurs personnes qui parlaient toutes ensemble je reconnus, avec beaucoup de surprise, celle du comte de Syracuse ¹.

C'était bien lui, en effet ; il se trouvait à Rome depuis huit jours, et, ayant appris notre arrivée, il venait nous proposer d'aller à Grotta-Ferrata où avait lieu ce jour-là une grande fête populaire. Plusieurs personnes de notre connaissance s'y rendaient avec lui, et il s'était chargé de venir nous proposer d'être de la partie.

Cette négociation s'était entamée à travers la porte fermée. Elle se poursuivit lorsque je pus paraître et expliquer clairement les motifs de mon refus.

« Nous étions fatiguées, la duchesse dormait
« encore. Elle avait été souffrante la veille, il me
« semblait prudent de ne pas commencer notre
« séjour par une course longue et fatigante ; d'ail-
« leurs, nous n'étions pas prêtes, il fallait partir à

¹ Le prince Léopold, frère du roi Ferdinand II de Naples.

« dix heures, il en était plus de neuf, etc., etc... ». Les raisons me venaient en foule. Cette manière de passer notre première journée de Rome n'était d'ailleurs nullement conforme à nos intentions ; mais détourner le comte de Syracuse d'une idée qu'il avait en tête n'était pas chose facile. C'était même cette habitude de domination princière conservée, à travers celles de simple particulier qu'il avait adoptées à Naples, qui rendaient souvent son commerce déplaisant.

Aucune de mes raisons ne fut acceptée. J'eus à aller transmettre à ma jeune amie la proposition qui nous était faite et à laquelle, après de nouveaux efforts pour nous y soustraire, nous fûmes enfin obligées de nous rendre.

Une heure après, le prince était venu nous prendre dans une grande voiture découverte, où se trouvaient deux autres personnes de notre connaissance, et, une fois parties, nous ne songeâmes plus qu'à regarder et à jouir de tout ce que nous pouvions saisir de Rome au passage. Tandis que nous traversions rapidement le Forum, le comte de Syracuse nous donnait, à la volée, des explications intéressantes. Il aimait l'art (il était, on le

sait, lui-même un sculpteur habile), et il savait de l'histoire ce qu'il est indispensable pour un artiste d'en savoir, pas davantage, mais cela suffisait pour ce jour-là. La duchesse écoutait, et regardait autour d'elle avec intérêt, jouissant du beau temps, et de ce brillant soleil de printemps qui dardait sur sa tête et qui, dans cette saison, à Rome, est souvent si perfide ! A un point désigné d'avance, toute la société s'était réunie, et nous étions au nombre de douze ou de quinze lorsque nous arrivâmes à Grotta-Ferrata.

Mais la journée si joyeusement commencée ne devait pas pour nous s'achever de même. Nous étions entrés sur-le-champ dans l'église, dont les peintures du Dominiquin couvrent les murs, et nous examinions ces belles fresques à loisir, lorsque je remarquai que ma jeune compagne était d'une pâleur mortelle et pouvait à peine se soutenir. Je me hâtai de l'entraîner hors de l'église ; un moment elle sembla se ranimer au grand air. Mais, presque sur-le-champ, l'accident de la veille se renouvela ; ses genoux fléchirent, et elle tomba sans connaissance sur le sol.

J'étais en ce moment seule près d'elle, au mi-

lieu d'une foule d'hommes, de femmes, d'enfants, de chevaux et de bestiaux qui encombraient la place. Aucune habitation voisine, aucun secours possible à obtenir, ce fut un moment d'angoisse ; mais bientôt nous fûmes rejoints par tout notre monde, et, après quelques minutes de consternation, le comte de Syracuse décida vite et péremptoirement ce qu'il y avait à faire et, ce qu'il avait décidé, le fit exécuter sur-le-champ.

En moins d'un demi-quart d'heure, M^{me} de M. (une de nos amies qui était de la partie) et moi, nous étions placées dans la grande calèche à côté de notre pauvre amie très-imparfaitement revenue à elle-même, et, accompagnées du comte de Syracuse qui n'avait pas voulu nous abandonner, nous prenions au grand galop la route de Frascati, laissant le reste de la société accomplir sans nous le reste du programme de la journée.

Ce trajet, bride abattue, ne fut pas exempt d'émotions. M^{me} de M., fort nerveuse, elle aussi, et à peine remise alors des suites d'un horrible accident de voiture dont elle avait failli être la victime, poussait à chaque instant des cris de frayeur. Notre malade, pâle et inanimée, reprenait peu à peu

ses sens ; mais il était évident que, s'il nous survenait un accident, ce que la vitesse de notre allure ne rendait pas improbable, il serait mortel pour elle. Je n'étais donc pas rassurée, non plus, d'autant mieux que le comte de Syracuse, sans cesse debout dans la voiture, ne faisait que presser les postillons et leur crier d'aller plus vite. Son but (excellent en lui-même et que nous atteignîmes enfin sans encombre et avec une rapidité fabuleuse) était d'arriver sans retard dans un lieu où nous trouverions un médecin et les remèdes nécessaires, aussi bien qu'une bonne chambre d'auberge où la malade pourrait se reposer.

Nous passâmes en effet à Frascati plusieurs heures, pendant lesquelles le prince nous attendit patiemment dans le jardin. Enfin, vers quatre heures, ma pauvre amie fut en état de repartir, et même de jouir au retour de l'admirable vue de la route par laquelle nous rentrâmes dans Rome, vers six heures du soir ; heureuses de nous y retrouver, quoique assez contrariées, on le pense bien, d'avoir inauguré de cette façon notre séjour dans la ville éternelle ¹.

¹ En lisant ce volume jusqu'au bout, on verra quelles preuves

II

Le comte de Syracuse ne fit voir ce jour-là que la bonté de son cœur et l'amabilité de son caractère ; mais, puisque son souvenir se rattache à cette première journée de Rome, je parlerai ici un peu plus en détail de ce prince dont la destinée fut triste et dont on peut dire que la vie fut *manquée*, en dépit de tous les avantages de sa naissance et de toutes les qualités et les facultés qui auraient dû lui assurer une existence aussi honorée que brillante et heureuse.

Le sort et l'époque où il vécut lui furent également contraires. Mais il fut surtout son propre ennemi parce que, avec un esprit remarquable et un cœur noble et généreux, il manqua de fermeté et de mesure, et ne sut jamais exercer sur lui-même cet empire d'où naît la dignité morale et qui impose aux autres le respect que l'on a de soi-même.

d'énergie, de force morale et physique a su déployer, depuis, celle qui fut ainsi, deux fois en vingt-quatre heures, vaincue par la souffrance.

Le comte de Syracuse eut toutefois des qualités remarquables ; et, s'il eût vécu dans un autre temps ou dans un autre pays, elles auraient pu lui assigner un rôle important et utile. Mais il fut libéral, là où la liberté était non pas limitée, mais complètement interdite. Il aima l'étude, les arts, la littérature et favorisa les hommes de lettres dans un pays et sous un régime où l'éducation était redoutée et la culture intellectuelle suspecte. Ces excès de répression et de précaution eurent le triste effet de le jeter dans des excès contraires. Pour échapper à la contrainte de la cour, il partit et parcourut l'Europe, se passionnant sans mesure et sans discernement pour tout ce que produisait alors, dans l'ordre littéraire et artistique aussi bien que politique, la liberté raisonnable ou désordonnée qu'il rencontrait ailleurs. Il revenait à Naples, moins Napolitain que jamais, professant des doctrines blessantes pour son frère et son souverain, et surtout faites trop souvent pour contrister le cœur sincèrement religieux de Ferdinand II. Jamais cependant celui-ci ne cessa de traiter son frère avec indulgence et avec affection. Mais l'antipathie qu'il éprouvait pour toutes les opinions

dont le comte de Syracuse se déclarait le partisan n'en devint que plus vive et plus profonde.

Il y avait eu cependant, au début de la vie du prince Léopold, un moment qui pouvait en changer le cours tout entier. Il y eut pour lui une circonstance décisive à laquelle fut suspendu, peut-être, quelque chose de plus encore que son bonheur en ce monde.

Une princesse française, une princesse qui, dans des temps autres que nos temps déchirés et troublés, eût été en France un objet d'enthousiasme national (tant le ciel avait été prodigue envers elle de dons rares et charmants), la princesse Marie d'Orléans, fut un instant destinée pour épouse au prince Léopold de Naples, son cousin germain¹. Il l'avait vue et la connaissait assez pour désirer cette union que des raisons politiques empêchèrent de s'accomplir. Il en conserva un souvenir profond et un regret dont le dernier acte de sa vie manifesta l'étrange fidélité.

Il est de notoriété publique que l'union qu'il contracta plus tard ne fut pas heureuse et que la

¹ Elle épousa, en 1837, Alexandre de Wurtemberg, et mourut à Pise le 2 janvier 1839.

plus grande incompatibilité d'humeur se manifesta bientôt entre lui et celle qui devint sa femme¹. Lorsque, revenu de ses longs voyages, il voulut réunir chez lui la société napolitaine et donner dans son palais des fêtes dont il faisait les honneurs avec une parfaite bonne grâce, jamais il ne put obtenir la présence de celle qui aurait dû y présider avec lui. La princesse avait seulement consenti pendant quelque temps à paraître à ses grands dîners. Mais un jour, lorsqu'elle était déjà parée pour se rendre au salon où le prince l'attendait avec tous ses convives, elle déclara tout d'un coup qu'elle ne quitterait pas son appartement. Après avoir vainement essayé de la faire changer de résolution, on dut enfin se mettre à table sans elle. A dater de ce jour, elle ne parut plus jamais, et elle ne cessa de manifester autant d'antipathie pour les goûts mondains de son mari que pour ses goûts artistiques. A cette époque cependant il y aurait eu avantage et convenance à encourager et à seconder les premiers, car cette grande maison princière ouverte satisfaisait la société napo-

¹ Il épousa, le 17 juin 1837, la princesse Marie de Carignan.

litaine et la dédommageait un peu de l'absence devenue permanente du roi et de la cour, dont le séjour était alors alternativement fixé à Caserte ou à Gaëte.

Ces caprices singuliers se portaient sur toutes choses et sur tout le monde. Ses dames d'honneur, en particulier, en étaient si souvent victimes que le roi se décida à les nommer lui-même et à ne plus permettre leur expulsion sans son consentement. Ces bizarreries, chez une femme d'ailleurs intelligente et d'une haute vertu, ne s'expliquaient que par une disposition malade qui existait dès lors et que l'âge ne fit qu'augmenter. Après la mort de son mari et la chute du trône de son neveu, elle ne consentit pas à quitter Naples. Elle réprouvait cependant hautement, bien qu'elle fût de la maison de Savoie, l'usurpation de Victor-Emmanuel ; mais jamais, néanmoins, elle ne put se décider à partir avec la famille royale de Naples. Elle demeura dans son palais à Chiaja, seule, ne recherchant et n'acceptant la société de personne, ne sortant (dans une voiture sans armes et accompagnée de serviteurs sans livrée) que pour aller à l'église, ou pour faire de rares promenades aux

heures où elle était sûre de ne rencontrer personne. Elle passa ainsi ses dernières années dans un isolement absolu, cachée et oubliée de tous, hormis des pauvres à qui seuls, jusqu'à la fin, elle donna généreusement signe de vie.

Sans chercher, par ce qui précède, à atténuer les torts du comte de Syracuse, sans nier que ces torts provoquèrent peut-être l'attitude qui ensuite les aggrava, il est impossible de ne pas se demander ce qu'eût été ce prince si le rêve de sa jeunesse se fût accompli, et s'il eût subi l'influence d'une femme dont la piété fervente était accompagnée de l'esprit le plus large, du charme, de l'élévation du caractère, et non-seulement comme lui du goût des arts, mais d'un talent analogue au sien et qui chez elle atteignait au génie. Comment mesurer, dis-je, jusqu'à quel point, avec une destinée si différente, il eût été lui-même différent de ce qu'il fut ?

Quoi qu'il en soit, à l'époque où nous rencontrâmes le comte de Syracuse à Rome, depuis vingt ans déjà alors, la princesse Marie d'Orléans reposait dans sa tombe, au Campo-Santo à Pise, où s'était achevée sa courte vie. Une circonstance

particulière me permit peu après de parcourir des lettres où se révélait tout entière cette âme à la fois angélique et énergique, dont la France ne sut pas assez s'enorgueillir. Cette France, divisée et distraite, devrait cependant ne pas oublier que c'est au génie de cette princesse qu'elle doit le premier monument digne de Jeanne d'Arc qui ait été élevé par une main française !

On peut remarquer ici, à ce propos, que, par un singulier rapprochement, le talent du comte de Syracuse fut de même consacré à glorifier une illustration nationale, moins sainte à coup sûr et moins poétique que celle qui inspira la princesse française, mais digne aussi de mémoire pour l'Italie (et en particulier pour Naples). Ce fut au grand philosophe Jean-Baptiste Vico que le prince Léopold éleva une statue qui est la meilleure de ses œuvres. Elle est aujourd'hui placée au milieu de la villa Reale. Ainsi que celle de Jeanne d'Arc, elle atteste que chez ces deux artistes de sang royal, l'amour de l'art fut associé à l'amour de leurs pays et à un juste orgueil de leurs gloires nationales.

Malheureusement pour le comte de Syracuse, ses vagues aspirations patriotiques furent loin de

se manifester toujours d'une manière aussi légitime et aussi honorable.

Les évènements de 1860 le trouvèrent peu préparé à y jouer le seul rôle qui pût convenir à un prince de sa maison. A une révolution qui renversait le trône de son neveu, il donna une adhésion sans dignité, sans excuse, et qu'on n'eût jamais songé à attendre de lui dans le parti même auquel il s'était rallié. Ce fut, hélas ! le triste et dernier acte public d'une vie qui allait s'achever prématurément dans des circonstances singulières et funestes.

Séparé par sa propre volonté de son neveu et de son roi vaincu, répugnant à se rapprocher ouvertement de son adversaire triomphant, il se trouvait, à Florence, dans la position qui attend tout prince, tout homme, infidèle au devoir que lui impose l'honneur de son nom. Situation douloureuse et bientôt intolérable pour celui qu'un moment de folie et d'exaltation a poussé ainsi hors de la voie qui devait être la sienne. Nous croyons qu'il le comprit et qu'il en souffrit. Toujours est-il que, pendant ce séjour, il vécut dans une retraite qui n'était point dans ses habitudes, ne se rapprochant

d'aucune des personnes qu'il connaissait dans cette ville où la plupart ignorèrent sa présence.

Un jour il partit brusquement pour Pise sans accepter l'escorte du gentilhomme d'honneur qui l'accompagnait ordinairement et, par une fatalité inouïe, il n'emmena pas même avec lui, cette fois, le valet de chambre qui ne le quittait jamais. Le but de cette course à Pise c'était, veut-on le savoir ? celui d'aller visiter au Campo-Santo la tombe de celle qui avait été la vision à peine entrevue de sa jeunesse, et dont le souvenir gardait sur son esprit un si surprenant empire, que jamais dans aucun de ses voyages il ne passait dans les environs de Pise sans s'arrêter pour aller y accomplir cet acte de religieux respect. Puisse-t-il avoir PRÊTÉ ce jour-là près de cette tombe ! Et puisse l'âme bienheureuse et compatissante dont l'influence le ramenait en ce lieu avoir intercédé pour lui!...

Il revint à l'hôtel où il était descendu, et il y commanda son dîner solitaire et peu copieux. A peine, toutefois, l'avait-il achevé qu'il fut saisi d'un vertige qui, plus d'une fois déjà, l'avait menacé des suites les plus graves. Il eut le temps de sonner avant de perdre connaissance. Les servi-

teurs de l'hôtel accoururent et, le voyant dans cet état, se hâtèrent d'appeler un médecin. Celui-ci, croyant apercevoir les signes certains d'une attaque d'apoplexie, se hâta de le saigner !... Si le valet de chambre, absent, se fût trouvé là, il eût averti ce médecin que ce n'était point par une saignée, mais par une application de glace sur la tête qu'on avait deux fois triomphé de ces symptômes. La saignée, loin de remédier au mal, en hâta l'issue fatale, et en peu d'heures le malheureux prince expirait sans avoir un seul instant recouvré la connaissance et la parole !

Cette mort funeste fut accompagnée de circonstances qui en aggravèrent encore la lugubre tristesse. On savait bien dans l'hôtel quel était le nom et le rang de celui qui venait d'expirer. Mais, vu la situation particulière dans laquelle il se trouvait, on ne sut d'abord à qui il fallait adresser la nouvelle de sa mort. Était-ce à la cour exilée du roi de Naples ? était-ce à celle du roi de Sardaigne ? Il y eut à cet égard une journée d'hésitation et de douloureux délai, pendant laquelle la dépouille de ce prince du sang royal de Bourbon demeura déposée dans la salle de la table d'hôte

d'une auberge, sans qu'aucune main amie lui rendit les derniers devoirs du respect et de l'affection. Personne dans cette ville, où il n'avait aucune relation, ne serait venu verser une larme ni proférer une prière près de son corps sans vie, si le hasard n'eût amené à Pise cette année-là une vieille dame qui habitait ordinairement Naples, mais que l'approche de Garibaldi en avait fait fuir¹. Cette bonne et pieuse personne, déjà fort âgée et très-aimée et respectée de tous ceux qui la connaissaient, avait habité à Naples un petit logement qui donnait sur le jardin du comte de Syracuse, et celui-ci, avec cette bonté de cœur qu'il manifestait si souvent, lui avait permis de se promener dans son jardin avec son chien et même d'y cueillir des fleurs. Il lui envoyait souvent des fruits et d'autres douceurs de sa table ; enfin il s'était toujours montré envers elle bienveillant et généreux. Dès que le bruit de sa mort se fut répandu dans Pise, elle se hâta d'accourir au lieu où il était déposé, et de tout ce monde brillant, élégant et ma-

¹ Elle se nommait M^{lle} Tisserand et avait été gouvernante des filles du prince de Satriano Filangieri, et ensuite de celles du duc de Montebello.

gnifique dont il avait vécu entouré, cette humble amie fut la seule qui vint pieusement remplir le devoir sacré de la prière, près de celui qu'elle pleurait comme un bienfaiteur, et à qui, dans cette heure de suprême abandon, elle vint payer ainsi sa dette de reconnaissance.

.....

III

Rome, 25 mars 1858.

« Nous sommes seules : maîtresses de nos actions, parfaitement d'accord, et exemptes de toute obligation de société. Ce sont là de bonnes conditions pour *goûter Rome*. L'esprit se réveille et l'âme s'apaise, lorsqu'on peut se livrer sans trouble à cet intérêt que tout inspire ici, et en même temps à ce *repos grandiose* qui ne ressemble à rien de ce qu'on trouve ailleurs. »

Ce sont là les premières lignes que je trouve inscrites dans mon journal le 25 mars, après que le comte de Syracuse eut quitté Rome, et que les quelques jours de repos accordés au rétablis-

sement complet de ma chère compagne furent écoulés.

Ce délai, toutefois, nous avait fait perdre en arrivant des jours précieux. Pâques était de bonne heure, cette année-là. Le dimanche des Rameaux tombait le 28 mars, et nous ne voulions mélanger aux grands jours de la semaine sainte aucune impression qui leur fût étrangère. Nous nous hâtâmes donc de commencer nos pèlerinages dans tous les lieux célèbres que l'imagination se représente d'avance, d'une façon si vive parfois qu'il arrive d'éprouver une certaine surprise et presque un mécompte à les trouver, non certes *au-dessous* de ce qu'on attendait, mais *différents* de ce qu'on se figurait. Cette impression est au surplus tout à fait passagère; il devient impossible même de la rappeler, lorsque toutes les richesses de la réalité se dévoilent peu à peu, et que l'on commence enfin à *comprendre* ce que l'on voit.

Il est bien entendu que je ne vais infliger à ceux qui liront ces pages aucune description proprement dite. Je les suppose (dans le cas où ils n'auraient pas eux-mêmes visité Rome) au courant de toutes les descriptions, énumérations et représentations

fidèles qui en ont été faites mille fois de main de maître. S'il n'en est point ainsi, si leurs lectures ou leurs souvenirs n'ont point laissé de traces, s'ils n'ont point déjà dans leur pensée une Rome vivante et animée, ce n'est certes pas ce que j'en pourrais dire qui aiderait leur imagination à mieux revoir ce qu'ils connaissent, ou à se représenter plus fidèlement ce qui n'a jamais frappé leurs regards.

Toutefois, parmi les peintres qui ont reproduit le même site, il en est quelques-uns que l'on préfère, parce que le point de vue qu'ils ont choisi, l'heure du jour dont ils ont reproduit la lumière, et même parfois un simple accessoire qui les a frappés comme vous l'avez été vous-même, vous plaît, vous parle, vous rappelle une heure gravée dans votre propre souvenir. Pour un autre, ce tableau, fût-il un chef-d'œuvre, serait sans valeur; pour vous, fût-il médiocre, il serait sans prix, parce qu'il vous représente quelque chose de plus intime que les objets qu'il reproduit. Je pense donc qu'en transcrivant ici tout ce qui alors s'offrit à ma pensée, il se trouvera quelques lecteurs qui me suivront dans ces églises,

dans ces palais, dans ces galeries, ou dans ces catacombes, tout aussi volontiers peut-être que si je mettais tout l'art du monde à les dépeindre. Je rouvre donc les livrets longtemps fermés où se trouvent consignés, parfois très-brièvement, parfois d'une façon plus détaillée, mes souvenirs de cette époque, et j'en extrais les pages suivantes :

EXTRAITS DE JOURNAL

Rome, jeudi 25 mars 1858.

.....

Hier nous avons été à Saint-Pierre pour la première fois. Nous l'avons vu, aussi bien que la chose est possible, en y passant trois heures. J'ai joui du plaisir exquis de voir les impressions que j'y retrouve toujours, complètement partagées par celle que j'y amenais pour la première fois. Aujourd'hui nous y sommes retournées pour entendre la messe dans la chapelle du Saint-Sacrement, puis nous y sommes restées longtemps ensuite tranquillement, à genoux ou debout près de l'un des piliers de l'église, non loin de la confession.

Une foule de touristes viennent en ce lieu ; il y en avait ce matin le nombre accoutumé. Ils regardent, ils admirent, ils reviennent, ils s'en vont, et, en retournant chez eux, ils disent qu'ils ont vu Saint-Pierre de Rome ; ils en parleront ensuite toute leur vie...

L'ont-ils réellement vu cependant ? Est-ce voir que mesurer l'espace de long en large, de bas en haut, d'examiner les statues, les tombeaux, les mosaïques, les pavés de marbre, les grilles de bronze ? Oui et non. Oui, parce que tous ces objets ont une beauté qui saute aux yeux ; non, parce que cette beauté matérielle n'est rien en comparaison des souvenirs que réveillent la plupart de ces monuments. Ces statues, par exemple, ces statues gigantesques des fondateurs et fondatrices d'ordres religieux qui entourent la vaste nef, ne rappellent-elles pas, chacune d'elles, une grandeur morale qui dépasse les proportions humaines bien davantage encore que ces proportions ne sont matériellement dépassées dans les statues élevées à leur mémoire ? Et ces grandes et saintes figures, ne sont-elles pas des types mille fois reproduits ensuite par ceux qui suivirent leurs traces?... N'évoquent-elles pas

le souvenir d'une nombreuse armée du Bien, dont les membres eurent tous en partage, non moins que leurs fondateurs, l'héroïsme et la sainteté? Que de pensées! que d'études suggérerait l'examen de ces seules statues, si seulement on s'appliquait à comprendre les croyances chrétiennes comme on se pique de connaître celles des païens! Qu'on demande en effet à un voyageur quelconque *s'il sait* ce que représentent les statues de Mercure ou de Méléagre, de Castor et Pollux ou de Laocoon, il sera blessé que vous puissiez même en faire une question. Mais demandez au même individu *s'il sait* pourquoi les chrétiens vénèrent saint Dominique ou saint Bernard, sainte Thérèse ou saint Ignace, il ne sera pas du tout embarrassé de vous répondre qu'il l'ignore.

Mais laissons ces réflexions générales pour en revenir à celles qui, bien qu'elles me soient personnelles, ont assurément traversé l'esprit de beaucoup d'autres sous le dôme de Saint-Pierre.

Ces réflexions ne seraient cependant pas approuvées, j'imagine, par les amateurs exclusifs de l'architecture gothique, à laquelle, seule, ils consentent à accorder l'épithète de *religieuse*.

Quant à moi, bien que j'aime nos vieilles cathédrales du Nord, et que j'entende fort bien le langage qu'elles parlent à nos âmes, je maintiens cependant que ce langage n'est pas le seul dont se serve l'Église, et que, bien au contraire, elle les parle tous, et sait exprimer la même grande pensée de mille façons diverses. Qu'elle soit glorieuse et triomphante comme à Saint-Pierre, ou sombre, mélancolique et pénétrante comme à Strasbourg ou Cologne, c'est toujours la même voix que j'entends; tantôt, il est vrai, elle me dit des choses qui me remplissent de joie, tantôt elle réveille des souvenirs qui m'attendrissent jusqu'aux larmes, tantôt elle me rappelle les promesses glorieuses, tantôt les redoutables menaces; mais dans tout cela je n'entends jamais que les accents différents d'une même voix. Aussi j'aime, oh! oui, j'aime à prier à Saint-Pierre. Je m'y sens souvent transportée de bonheur, et même d'une sorte d'orgueil qui ressemble à ce que peut éprouver le fils d'une illustre maison, en entrant dans une demeure qui lui rappelle de toutes parts la grandeur de ses pères. Sans doute il est bon de ressentir *aussi* l'impression de douleur que doit causer l'exil, condition du chré-

rien sur terre. Celle-là, les cathédrales du Nord la réveillent, et c'est pourquoi la prière est féconde aussi, sous leurs arceaux et à l'ombre de leurs sombres vitraux; mais ces deux impressions peuvent remplir l'âme tour à tour, sans se contrarier, et en complétant, au contraire, l'une par l'autre l'idée catholique tout entière, qui comprend à la fois la douleur et la joie, comme elle partage l'année en jours de fêtes et en jours de pénitence.

« Lundi 29 mars.

Aujourd'hui nous avons accompagné M. de Rossi aux catacombes de Saint-Calixte, et cette course a été l'une des plus intéressantes que j'aie jamais faites même à Rome.

Lorsque (il y a vingt-huit ans) je vins à Rome pour la première fois¹, je fus très-émue en visitant ces mêmes lieux (ou du moins des catacombes

¹ En 1830, je vins à Rome avec mon père qui y était ambassadeur. Ce fut sous l'impression de ma première visite aux catacombes de Saint-Sébastien, que j'écrivis quelques pages, lesquelles, à mon insu et à mon grand regret, furent imprimées dans l'*Université catholique* quelques années plus tard. Après

voisines) et ce fut là, à cette époque, une de mes impressions les plus profondes. Au premier moment elle se réveilla aujourd'hui avec vivacité, et je me sentis transportée à ce temps brillant et heureux dont tant d'années déjà me séparent. Mais ensuite j'en ai reçu une tout autre, parce que, au lieu d'être comme jadis livrée à ce que me suggérait mon imagination, à une époque où j'étais fort ignorante, nous avons cette fois un guide qui éclairait pour nous, par sa parole, tous les objets dignes de notre attention.

Je ne sais pas décrire, je le répète, et je ne tiens à ce genre de souvenirs que lorsqu'ils servent à graver un fait dans ma mémoire. Je ne m'étendrai donc ici, ni sur l'aspect des lieux, ni sur la manière dont on descend dans la catacombe de Saint-Calixte. Je ne raconterai pas même (quoique ce soit fort intéressant) la façon curieuse dont M. de Rossi a *dépisté* cette catacombe, et, dans la conviction de son existence, a persuadé au Saint-

m'être ainsi servie de ma plume *pendant une heure* en 1830, je la déposai pour ne la reprendre que *trente-cinq ans plus tard* lorsque j'osai publier les souvenirs qui se rattachent à cette même époque.

Père (qui s'y est prêté) d'acheter sur sa parole la vigne qui la couvrait afin d'y commencer les fouilles qui seules pouvaient prouver l'exactitude de sa conjecture. Je veux me borner à noter ici quelques-unes des choses recueillies au vol, et d'abord deux d'entre elles que j'ai déjà vues et déjà oubliées, mais qui ne peuvent plus s'effacer de la mémoire après qu'elles ont été rappelées comme aujourd'hui dans cet exposé lucide, que nous avons eu la bonne fortune d'écouter.

La première, c'est que la signification de la figure du poisson si souvent répétée dans les catacombes se trouve dans le fait que ce mot : *poisson*, en grec¹, forme par chacune de ses lettres les initiales des mots : *Jésus-Christ*, fils de *Dieu*, *Sauveur*².

La seconde remarque importante, c'est celle du soin avec lequel les premiers chrétiens cherchaient à déguiser ce signe sacré de la croix, scandale pour les uns et tentation pour les autres, et

¹ ἰχθύς.

² Tout ceci, je ne l'ignore pas, est familier à tous ceux qui savent quelque chose, mais des pages telles que celles-ci ne sont pas destinées aux savants. Je puis donc supposer qu'elles seront lues par plusieurs personnes dont la science ne dépasse pas celle que je possédais lorsque j'écrivis les pages que je transcris.

qu'on ne pouvait encore exposer sans précautions même aux yeux des fidèles. C'est pourquoi elle apparaît souvent sous la forme d'une ancre (dont le sens symbolique était, du reste, bien d'accord avec celui de la croix) ainsi : ⚓, ou bien encore sous cette autre forme : +, beaucoup plus claire, mais qui n'est pas pourtant celle de l'infâme gibet transformé en signe de salut et de gloire par Celui qui y mourut pour nous.

Cette transformation accomplie enfin et, depuis tant de siècles, universelle parmi les chrétiens, à laquelle l'hérésie même n'a pas porté atteinte, est un fait auquel nous sommes tellement accoutumés que nous n'y réfléchissons pas assez, et aujourd'hui même, à peine sortie des catacombes, un livre m'est tombé dans les mains qui a redoublé l'impression dont je parle¹. Ce livre m'a pénétrée d'un sentiment nouveau d'admiration et de stupeur en faisant repasser devant mes yeux les événements dont Jérusalem fut le théâtre, et Rome, présente sur toute la terre alors, le témoin, et plus tard la mystérieuse et involontaire vengeresse. J'y revien-

¹ *Rome et la Judée*, du comte Franz de Champagny.

drai un autre jour. Pour le moment j'achève de recueillir mes souvenirs de la matinée.

« Après cette forme singulière de la croix et sa cause, ce qui m'a ensuite vivement frappée, c'est la vue des peintures nombreuses où le mystère de l'Eucharistie est explicitement rappelé. Les catacombes renferment à chaque pas de ces preuves que l'on peut à la lettre toucher de la main, de ces preuves qui ne devraient pas laisser un doute dans un esprit libre, car elles n'exigent ni science ni étude approfondie, et qui suffiraient néanmoins pour faire tirer des conclusions catholiques même à un enfant de dix ans, qui aurait assez d'intelligence pour se poser les questions suivantes :

« 1° Que croyaient les premiers chrétiens ?

« 2° Quels sont ceux des chrétiens modernes dont les croyances sont le plus semblables aux leurs ?

« 3° Quels sont ceux parmi lesquels un chrétien mort dans les catacombes et qui ressusciterait à la voix de Dieu, irait aujourd'hui prendre sa place ?

« Si, en effet, je voyais ainsi reparaître un de ces chrétiens, un de ces martyrs, ou un de ces pontifes, qui reposent sous ces voûtes souterraines, ne mettrais-je pas volontiers ma main dans

la sienne et ne me laisserais-je pas guider par lui ?
Où donc me semble-t-il probable qu'il me conduirait ?

« Serait-ce hors des murs de la Rome pontificale et catholique, loin du sanctuaire où reposent saint Pierre et saint Paul, dans un lieu où, en présence d'une table à laquelle on ne peut donner le nom d'autel (puisque aucun sacrifice ne s'y accomplit), et dans des murs sur lesquels on n'aperçoit ni le signe de notre Rédemption, ni le moindre souvenir des martyrs et des saints, un groupe de fidèles reçoit d'un personnage (dont aucun signe extérieur n'indique le caractère sacerdotal) une interprétation personnelle des livres saints, interprétation qu'il doit ensuite inviter les fidèles à contrôler selon leur jugement ?

« Ou bien serait-ce aux lieux où reposent, environnés des mêmes images, les successeurs de ces pontifes qui, au sein des catacombes, eurent des sépultures séparées et magnifiques ? Là où le sacrifice (dont l'emblème est partout sur ces murs souterrains) s'offre encore journellement, et où les intercessions qui y sont inscrites sont sans cesse renouvelées ? Là où les morts sont l'objet des mêmes prières et les vivants fidèles envers eux

et les saints aux mêmes devoirs ? Serait-ce enfin aux pieds du premier, ou à ceux du successeur vivant et présent de ce même saint Sixte, dont nous venons de vénérer la tombe, que me conduirait mon guide ressuscité ?

« L'intelligence de l'enfant dont je parle suffirait ici pour faire une réponse dont les savants eux-mêmes ne sauraient contester le bon sens.

« La science promise aux petits n'est pas, il est vrai, la science historique ; mais, même dans cette région, combien de faits dont l'importance est vitale, sont, pour qui veut les regarder, clairs et accessibles à toutes les intelligences !

« Ce que j'ai appris aujourd'hui pour la première fois, c'est le parti tiré par M. de Rossi, pour ses merveilleuses recherches, des prières et des paroles inscrites sur les murs des catacombes par des pèlerins qui, aux époques les plus reculées, vinrent, des pays lointains, vénérer ces tombes chères et sacrées dès lors à l'univers tout entier. D'abord j'ignorais complètement le fait de ces antiques pèlerinages ; ensuite, et encore davantage, que ces pèlerins primitifs eussent écrit le récit de leurs voyages, que ces récits, conservés

dans leurs patries diverses et lointaines, eussent été retrouvés et déchiffrés; et enfin (fait plus surprenant encore) que ce fût au moyen des inscriptions qui s'y trouvent transcrites, que le grand explorateur chrétien parvint à reconnaître et à reconstruire la plupart de celles qui furent retrouvées éparses et brisées, lorsque, après tant de siècles, les catacombes furent rouvertes pour la première fois aux investigations des curieux et des fidèles. Cette intelligence qui approche de la divination pour reconnaître le moindre indice, cette persévérance à suivre, à travers tous les obstacles, la trace la plus légère, jusqu'au point où une preuve évidente, palpable, triomphante, vient manifester la justesse de l'œil et la sagacité de l'esprit qui l'a reconnu, ce sont là des dons et des qualités qui rendent Jean-Baptiste de Rossi le plus grand des antiquaires chrétiens.

« Mais les plus curieux et les plus utiles de tous ces indices, si attentivement et si obstinément poursuivis par lui, sont dus à une habitude de ces pèlerins primitifs inhérente, à ce qu'il paraîtrait, à la nature des voyageurs de tous les temps (mais loin de s'être exercée toujours depuis, d'une

façon aussi utile et aussi louable). Cette habitude, c'était celle d'inscrire sur le mur leurs noms, accompagnés d'une prière, dans chacun des sanctuaires pour lesquels leur dévotion était la plus fervente. Les suivant ainsi pas à pas au moyen de ces inscriptions, l'explorateur chrétien était à peu près sûr de parvenir enfin au terme véritable de leur pèlerinage, c'est-à-dire à celles des tombes qui, dans ces sombres refuges des premiers chrétiens, étaient les plus importantes et les plus vénérées. C'est par cette méthode que furent découverts quelques-uns des tombeaux les plus célèbres, dont l'identité fut ensuite confirmée par mille autres signes, faciles à reconnaître, une fois qu'on était en présence du monument véritable.

« A propos de ces antiques pèlerins, M. de Rossi nous a raconté une émouvante histoire :

« L'un d'eux n'avait laissé d'autre trace de son passage qu'un nom qui n'était pas le sien et une prière qui n'était pas pour lui-même. Pensant toujours à la même âme chérie, et répétant sans cesse sa prière, il avait écrit partout le nom de *Sophonía*. Guidé par ce nom, M. de Rossi parvint à faire dans les catacombes l'une de ses plus intéressantes dé-

couvertes¹. Joignant le cœur d'un chrétien à l'œil d'un savant, notre antiquaire comprit sur-le-champ que ce souvenir fidèle se retrouverait indubitablement et s'arrêterait là où le but du pèlerinage serait atteint. En effet, à mesure qu'il avançait, l'intercession devenait plus vive :

Sofronia vivas.

Sofronia vives.

Sofronia vivis!

Sophronia, puisses tu vivre.

Sophronia, tu vivras.

Sophronia, tu vis!

« Ce dernier cri d'espérance confirmée, et de foi certaine, indiqua au pieux et pénétrant antiquaire qu'il était enfin parvenu au tombeau du Saint que venait implorer, pour une âme bien-aimée, celui qui n'a laissé de lui, sur terre, que la pieuse et tendre trace de ce souvenir. La fouille faite ensuite en ce lieu prouva en effet l'exactitude de sa conjecture.

« Il faut que je dise encore que j'ignorais avant ce jour l'importance des inscriptions du pape

¹ Celle, je crois, du tombeau de saint Eusèbe.

Damase¹ (importance chronologique et littéraire) et aussi le signe qui les rend facilement reconnaissables, c'est-à-dire la perfection avec laquelle elles sont gravées sur le marbre en lettres claires et magnifiques. Ces caractères ont conservé le nom de ce pontife; on les désigne sous celui de lettres *damasiennes*, et elles ont rendu célèbre le calligraphe qui les inscrivit. Au sujet de ces inscriptions, quelqu'un rapporta devant nous une nouvelle preuve de la perspicacité de M. de Rossi. Une inscription qu'il avait un jour sous les yeux devait être tenue pour l'une de celles du pape Damase, car elle semblait être gravée par son calligraphe, elle était même signée de son nom. Mais, à la forme de quelques-uns des caractères, M. de Rossi mit la chose en doute et déclara qu'il considérait cette inscription comme une copie et non un original. On contestait cette opinion, et il allait être obligé de renoncer à la maintenir, lorsque quelques fragments brisés de l'inscription originale, retrouvés et facilement remis ensemble au moyen de la copie, vinrent attester par la supériorité manifeste de leurs caractères l'exactitude de

¹ Deuxième Siècle.

cette conjecture, et témoigner, une fois de plus, de la pénétration de ce merveilleux coup d'œil. »

Toutes les impressions ressenties pendant cette excursion ont été fort différentes de celles qui, bien que confuses, furent si profondes, le jour où je descendis pour la première fois dans ces souterrains, au début de ma jeunesse. Bien loin cependant de les modifier, elle n'a fait que les confirmer, en les développant davantage et en donnant plus de réalité pour moi à cette vie de Rome souterraine et chrétienne.

IV

Mercredi-saint, 31 mars 1858.

Le souvenir du livre dont j'ai parlé et qui ajoutait tant pour moi lundi à l'intérêt de notre visite aux catacombes, m'a accompagnée bien autrement encore, aux *Orti Farnesiani*, où nous avons passé hier délicieusement deux ou trois heures, et j'ai beaucoup plus pensé à son contenu qu'à ce que nous disaient nos guides sur le palais des Césars, dont nous fouillions les ruines.

Du haut de ce jardin, on découvre une vue incomparable, une de ces grandes vues de Rome qui remplissent l'âme et l'imagination, non moins que les yeux. Il est indubitable qu'aucun lieu de la terre ne rappelle des évènements aussi variés et aussi importants, à l'exception de Jérusalem. Mais il ne reste pas pierre sur pierre du temple de la Ville sainte, tandis que son existence et sa destruction même ajoutent à l'intérêt de la vue de Rome, que l'on découvre de ce belvédère du Palatin où ma mémoire me ramènera bien souvent ! Je l'ai regardée en effet, aujourd'hui, si longtemps et si attentivement, qu'elle me semble gravée dans mon souvenir comme ces objets dont l'image demeure matériellement peinte dans les yeux qui les ont fixement contemplés, et qui s'y reproduisent exactement lorsque ensuite on regarde l'espace ou bien même lorsqu'on les ferme.

La Jérusalem antique est détruite, mais l'arc de triomphe élevé à Titus, vainqueur du peuple juif, est debout ! Les richesses du temple saccagé sont anéanties, et les dernières traces de sa magnificence, apportées à Rome pour orner ce triomphe, ont toutes disparu elles-mêmes mystérieusement,

et il n'en demeure *qu'un seul* souvenir : c'est celui que l'on retrouve gravé sur le monument même élevé en mémoire de la chute du temple et de la ville. Chute si profonde et si effroyable que depuis le commencement du monde il n'y en a pas eu de semblable et il n'y en aura jamais, car à aucun peuple il n'a été donné la possibilité d'être aussi criminel et d'encourir un châtement comparable à celui du peuple juif !

Dans le triomphe de Titus marchait Simon, fils de Jonas, l'un des trois chefs des trois factions qui défendirent ensemble Jérusalem contre les Romains. Toutefois (chose étrange et digne de remarque) cette grandeur, que le seul malheur donne si souvent, manqua à la calamité la plus grande que le monde ait vue, et les noms attachés à cette immense catastrophe ne demeurent pas même fameux ! Jean de Giscala ! Éléazar ! Simon Bar Jonas, qui se souvient d'eux aujourd'hui ? Et cependant, ne fût-ce que par leur infortune et par leur courage, les derniers défenseurs de Jérusalem mériteraient, ce semble, d'être illustres, au moins autant que ceux des Thermopyles. Et n'est-ce point déjà l'un des signes de la ré-

probation dont ils furent frappés, que l'oubli dédaigneux dans lequel est tombée leur mémoire¹ ?

« En suivant de l'œil, du haut du Palatin, la voie Triomphale qui mène au Capitole, beaucoup de souvenirs ont été évoqués devant nous hier par les amis érudits, qui nous montraient de loin tous ces lieux fameux. Mais, en nous désignant ainsi du doigt les prisons Mammertines, en énumérant tous les souvenirs antiques et chrétiens qui les rendent célèbres et sanctifiées, personne n'a songé à nous rappeler un fait qui valait bien cependant la peine de l'être. C'est que, le jour de son triomphe, Titus devant verser le sang d'une victime, avant de monter au temple de Jupiter Capitolin, s'arrêta à cette place, tandis que l'on détachait de son cortège un captif de plus haute taille et plus richement vêtu que les autres, et qu'on l'entraînait au fond de la prison pour y achever son supplice avec le lacet qu'il portait autour du cou.

« Ce captif, c'était Simon Bar-Jonas, et ce ne fut

¹ Je ne veux certainement pas dire que ces noms soient ignorés d'aucun de ceux qui étudient l'histoire. Mais il est notoire qu'ils ne sont pas, ainsi qu'ils devraient l'être, familiers à tous comme l'est, par exemple, celui de Léonidas.

que lorsqu'on vint annoncer au vainqueur la mort du dernier défenseur de Jérusalem que le cortège triomphal reprit sa marche et acheva de monter jusqu'au Capitole¹.

« Ce livre : *Rome et la Judée*, a fait apparaître devant moi toutes ces scènes avec une grande vivacité. Il est vrai que c'est une époque qui a toujours saisi mon imagination d'une façon particulière. Sans être savante comme il faudrait l'être pour en connaître tous les détails (confus, du reste, et difficiles, je pense, à rassembler), j'éprouve pour ce moment de l'histoire du monde un intérêt inexprimable et tout ce qui s'y rapporte m'attire et me fascine. Ce moment étrange et mystérieux où l'univers tout entier ressentait, sans s'en rendre compte, l'influence d'un évènement qui avait semblé si insignifiant à ceux qui en eurent connaissance ! La naissance et la vie obscure d'un pauvre artisan, terminée par sa mort ignominieuse ! Ce moment où, à l'insu de tous, s'ébranle la grande puissance de Rome et où commence à paraître à l'horizon le nuage qui doit grossir et finir par l'en-

¹ J'ai attribué quelques-unes de ces mêmes idées à un des personnages qui figurent dans « Anne Séverin ».

velopper tout entière ; le début enfin de cette lutte dont la durée et l'intensité fait comprendre, mieux que tout le reste, quelle était la vie du grand corps qu'il a fallu tant d'efforts pour tuer : c'est là la période qui me semble remplie d'un intérêt dramatique et tragique que rien n'égale, et cette Rome antique, qui est elle-même condamnée, comme elle semble encore imposante et redoutable, lorsqu'elle apparaît comme l'instrument de Dieu pour châtier l'ingrate et coupable Jérusalem ! Et comme, en somme, jusqu'au bout son rôle est immense ! Il l'est au point que pour le surpasser il a fallu sortir des conditions humaines, et que si la seconde Rome efface la première, c'est parce qu'elle est spirituelle et chrétienne, de même que la parfaite beauté du corps humain n'est effacée que par la beauté surnaturelle de l'âme.

« Ensuite... cette fin de Jérusalem ! peut-on en relire les détails sans effroi, sans émotion, sans une pitié semblable à celle qu'on éprouverait pour une créature douée de toutes les perfections, appelée à tous les bonheurs, et qui laisserait par sa faute s'altérer les unes et s'anéantir les autres, au

point de devenir un rare exemple d'opprobre et de châtement, après en avoir été un de gloire signalée et de prédilection merveilleuse et spéciale?

« N'est-elle pas, en effet, après son crime, comme une personne qui, ne voulant pas se repentir, s'égaré de plus en plus et tombe dans un état de fatale démence? Le vrai lui semble faux, le faux lui semble vrai. Les prophètes inspirés de Dieu, elle les repousse et les lapide. Les imposteurs, elle les accueille et leur accorde confiance et soumission. Une sorte de vertige lui fait braver ses maîtres puissants, mais généreux, et elle semble acharnée à appeler sur elle le formidable courroux de Rome! Enfin, l'heure venue, elle se livre à ses derniers défenseurs qui ressemblent à trois démons dont elle est possédée, et qui commencent par la déchirer et la torturer intérieurement avant de s'unir pour une défense, non pas seulement courageuse et héroïque, mais frénétique, désespérée, folle, qui semble ne chercher qu'à interdire la clémence au vainqueur, et à s'assurer que RIEN n'échappera à la perdition qu'ils ont amenée et qu'ils partagent!

« Oh! que cette lecture m'a bien disposée ce soir à entendre à la chapelle Sixtine cette musique

mélancolique et sublime, qui fait pénétrer jusqu'au fond de l'âme les plaintes poétiques et prophétiques de Jérémie ! Quelle signification m'a semblé avoir ce refrain immortel et si réellement *lamentable* :

« *Jerusalem ! Jerusalem ! convertere ad Dominum Deum tuum.* »

V

Jeudi-saint, 1^{er} avril 1858.

Dans quelle douce et complète séparation du monde l'on vit pendant ces grands et saints jours ! Plus de partage ; l'attention peut se donner tout entière à tout ce que l'on entend et l'on voit d'admirable. Le temps aussi est magnifique, comme il l'est presque toujours en cette saison à Rome, et la sereine beauté du dehors ajoute son influence à toutes celles qui portent l'âme vers Dieu. Le cœur bat déjà d'émotion pieuse, lorsque l'on monte les degrés de *la Scala Regia*, dont la grandiose beauté surprend la première fois, et plus tard réveille toute une série de fervents souvenirs. Je sais que beaucoup de gens assistent simplement en curieux

aux cérémonies de la semaine sainte à Rome ¹. Mais, grâce au ciel, j'ai peine à les comprendre, et de quelque façon qu'ils troublent, gênent et contristent les pauvres *vrais* catholiques dans ces jours, pour eux si graves et si remplis de grandes et salutaires leçons, la grandeur et la solennité de ceux-ci demeurent, et leur cachet s'imprime dans les âmes préparées à recevoir cette empreinte, lors même qu'elles en laissent d'autres froides auprès d'elles. L'image se grave ainsi sur la cire amollie par le feu ; mais, sans cette action préalable, elle ne laisse aucune trace.

Il y a de même un feu dont l'action est indubitablement nécessaire, pour qu'une impression religieuse, profonde, durable et *vraie* se produise.

Ce matin je me suis cependant séparée de Thérèse, et l'ai laissée aller à la chapelle Sixtine, et

¹ J'ai lu, il y a peu de jours, dans un journal : « Que leur suspension actuelle n'était pas un grand malheur, vu que ces cérémonies *satisfaisaient non la piété, mais seulement la curiosité.* » « Curieux vous-mêmes, pensais-je en lisant ces lignes, « curieux ignorants de tout ce qui se passe dans les âmes pieuses et croyantes à qui seules ces grands spectacles s'adressent, bien qu'ils se déploient aussi devant vous ! »

à Saint-Pierre avec d'autres amis. Non certes que je sois indifférente à tout ce qui s'y accomplit pendant cette matinée ; j'ai plusieurs fois déjà assisté à ces « *fonctions* » solennelles. Je sais qu'on ne peut rien voir de plus admirable que la messe dans la chapelle Sixtine, puis la procession à la chapelle Pauline, ensuite la bénédiction donnée par le Pape du haut de la loggia de Saint-Pierre ; enfin, que rien n'est plus intéressant que la « *lavanda* » qui suit tout cela. Mais je sais aussi que les curieux dont je viens de parler livrent ce jour-là une bataille, où le plus souvent ils demeurent victorieux, car, pour tout voir, il faut une hardiesse dont ils sont rarement dépourvus, et dont, à vrai dire, les plus humbles catholiques doivent, en cette occasion, faire preuve non moins qu'eux. Étant sous ce rapport d'une infériorité notable, j'ai préféré assister à l'office dans l'église de Santa-Apollinara, où il se fait avec autant de recueillement que de solennité. J'y étais encore lorsque le canon du château Saint-Ange a annoncé la bénédiction papale prononcée en ce moment du haut de la grande loggia et qui, étant donnée « *urbi et orbi*, » nous parvenait dans cette église tout comme si nous

eussions été agenouillés sur la place de Saint-Pierre. En revanche, j'ai passé l'après-midi tout entière, depuis trois heures jusqu'à huit, soit à la chapelle Sixtine, soit à Saint-Pierre. La musique des Ténèbres, quoique plus moderne de style aujourd'hui, était d'une beauté plus surprenante encore qu'hier. Vers les derniers versets du *Miserere*, le soleil couchant éclairait d'une vive lueur la fresque de Michel-Ange, et dans ce moment, regardant, écoutant et repassant dans ma mémoire tout l'office que je venais d'achever, plus beau qu'aucun poème, plus vrai que toutes les réalités de ce monde, je me sentais dans un de ces états de jouissance rare, où tout est d'accord, où l'âme, l'esprit, les yeux et les oreilles sont également satisfaits et où tout travaille ensemble à faire comprendre et goûter ce qui seul vaut la peine de l'être ici-bas. Je me laissais bercer par cette musique divine, et je pensais, selon cette belle comparaison que j'ai trouvée dans un livre, il n'y a pas longtemps, qu'elle ressemblait « à un océan dont toutes les vagues seraient harmonieuses ¹ ».

¹ « The effect was that of a sea, breaking into song, with all its waves. » (Charlotte BRONTE.)

Après les *Ténèbres*, nous sommes descendues à Saint-Pierre, où le foyer de lumière, qui illuminait l'autel transformé en tombeau, jetait seul, au delà, quelque lueur dans le crépuscule. Le reste de la vaste basilique était presque entièrement dans l'ombre. La foule y circulait néanmoins à flots pressés, et il y régnait beaucoup de mouvement, et même, en apparence, beaucoup de désordre. C'est encore là un de ces moments où les curieux qui regardent sans voir, abondent, et ajoutent par leur présence une large dose d'irrévérence réelle à ce qui n'en a que l'apparence; car, par le fait, si chacun se presse en sens divers, c'est que partout il se passe des choses pleines de signification, et, les unes comme les autres, dignes d'attention et de respect. C'est l'heure où arrive le long cortège des pèlerines, accompagnées des dames qui se consacrent à leur service pendant cette semaine. Les hommes viennent à leur tour, et tous vont s'agenouiller devant l'autel où repose le Saint-Sacrement, puis devant la tombe des saints Apôtres, que ces pèlerins sont venus vénérer de si loin. A quelques pas de là, le grand Pénitencier prend place, et une autre foule se presse autour du siège

élevé qu'il occupe, et pendant tout ce temps, on entend au loin l'admirable *Miserere*, qui s'achève dans la chapelle des chanoines. L'air est tout vibrant d'harmonie et de prière, tandis que sous cette voûte immense chacun passe son chemin. Comme dans la vie, les uns savent pourquoi ils y sont, ce qu'ils y cherchent, ce qu'ils sont assurés de trouver; les autres, insoucians, distraits, coudoient ceux-là sans les comprendre, sans penser à les suivre ou à les interroger, et ne songent qu'à les rendre responsables du désordre, dont ceux qui s'en plaignent sont eux-mêmes la cause principale.

Après tout cela, lorsque la nuit devient plus noire, on entend le chant triste, mais singulièrement expressif, de la psalmodie qui accompagne le lavement des autels dépouillés.

Il y a dans cette cérémonie quelque chose d'étrange, de saisissant, de primitif; quelque chose dont je ne puis trop expliquer l'effet, mais qui, mieux encore que les magnifiques fonctions religieuses auxquelles nous assistons cette semaine, transporte ma pensée jusqu'aux grands jours dont nous célébrons la commémoration. La

foule prend peu de part à celle-ci. Un nombre d'assistants relativement peu considérable se rapproche du maître-autel, où on peut suivre les mouvements des prêtres officiants à la lumière des cierges portés devant eux. Cette vague lueur éclaire aussi le costume des suisses, qui maintiennent l'espace libre autour de l'autel, et dont on voit dans la pénombre luire les haliebardes.

Assise sur l'une des estrades presque vides dans le sanctuaire, sans pouvoir suivre exactement ce qui se passe, sans formuler aucune prière, je me sens vivre dans ce passé si lointain et cependant absolument et réellement toujours présent!

En réalité, je crois que ces ablutions des autels (avec des éponges trempées dans de l'eau et du vin) ne sont qu'une nouvelle commémoration du grand acte d'humilité accompli en ce jour par notre Sauveur vis-à-vis de ses disciples. Mais elles me font, malgré moi, penser aussi au temple souillé et détruit, et à la purification, par l'eau et le sang, des autels nouveaux sur lesquels devait s'offrir à perpétuité la Victime sans tache, dont celles de l'ancienne loi n'étaient que la figure. Après cela

(l'heure étant venue de nous rendre à la Trinité des Pèlerins), je sors de Saint-Pierre, plus pénétrée de ces souvenirs que si j'avais écouté une prédication.

Sur la place, je trouve l'éclat d'une nuit éblouissante. Oh! Dieu Créateur et Sauveur! que tout ce qui parle de vous, et dans ce temple et au dehors, est grand et merveilleux et fait retentir hautement dans l'âme votre bonté et votre gloire!

VI

Vendredi-saint, 2 avril 1858.

Pour qui se donne la peine de lire avec attention les paroles de l'office d'aujourd'hui, on ne peut nier qu'une inspiration surhumaine n'ait présidé au choix des passages sacrés et des oraisons dont il se compose. Dans cette matinée unique dans l'année, vouée au souvenir du jour qui, dans la durée de ceux du monde, n'a pu avoir et n'aura jamais son semblable, l'ordre habituel des cérémonies est altéré, et toute la liturgie a un caractère

de solennité et de tristesse mêlée de poésie sublime qui forme un cadre digne de toutes les images qui vont s'y placer dans cette journée mémorable.

Il faut malheureusement reconnaître que tout ne concourt pas, en tous lieux, comme à la chapelle Sixtine, à faire comprendre la haute signification de chaque parole et de chaque acte. Mais lorsque, comme ce matin, la Passion est chantée avec cette perfection qui rend la musique l'interprète fidèle des paroles, lorsque le chant du récit est facile à suivre par la clarté de l'intonation et de l'accent, lorsque l'on croit réellement entendre la voix du peuple déicide au moment où le chœur prononce les terribles paroles : *Tolle! Tolle! crucifige eum!* ou bien : *Non habemus Regem nisi Cæsarem*, et les autres ; alors en vérité l'impression est profonde et toute l'âme en est ébranlée!

De même, lorsque les sublimes oraisons qui suivent la Passion sont articulées d'une façon complètement intelligible, lorsque l'on peut s'unir sans peine à cette prière universelle que l'Église adresse à Celui dont elle vient de rappeler les souffrances, on se sent, comme en aucun autre jour,

pénétré d'une foi ardente et d'une confiance illimitée dans une miséricorde sans bornes.

Enfin, lorsque les douloureux reproches qui accompagnent l'adoration de la Croix trouvent leur juste expression, lorsqu'on entend distinctement retentir le déchirant refrain : *Popule meus, quid feci tibi aut in quæ contristavi te? Responde mihi*, le cœur qui ne se sentirait pas pénétré d'émotion, de douleur et d'amour, ne serait pas un cœur chrétien et à peine un cœur humain ! C'est là tout l'office que termine ensuite la procession et la communion du seul prêtre officiant. Je le répète, il n'arrive pas toujours que tout soit d'accord pour que la pensée de l'Église, qui en ce jour s'exprime en actes et en paroles de la plus sublime poésie, soit interprétée comme elle doit l'être. Mais lorsqu'elle l'est, il faut en emporter le souvenir et le garder toujours.

.....

En tous lieux, cette journée est triste et sainte ! mais elle est belle parce qu'elle est à peu près la seule de l'année que les chrétiens donnent à Dieu sans aucun partage, et que les mondains eux-mêmes ne lui disputent pas. Cela est vrai partout,

mais ailleurs les objets extérieurs sont souvent en grand contraste avec les impressions reçues à l'église, tandis qu'à Rome tout les confirme, tout les rend plus intenses ; car c'est à Rome que le Sauveur, mort aujourd'hui pour nous dans l'ignominie, a remporté sa plus éclatante victoire. C'est à Rome que la croix a triomphé dans une gloire sans égale ! Lorsque Pétrarque écrivait à l'archevêque Jacques Colonna tous ses motifs pour aimer la ville « qui vit naître Scipion et tant d'autres hommes « illustres dont la renommée ne taira jamais les « noms, » il ajoutait avec grande raison : « Mais « lors même que je ne sentirais rien pour ceux- « là, comment une âme chrétienne ne serait-elle pas « doucement émue à la vue de la cité symbole du « ciel sur la terre, dont le sol recouvre tant de corps « de saints et de martyrs, et qui est tout baigné du « sang précieux versé pour la vérité ! La cité où se « vénère au Latran l'image sacrée du Sauveur et « où l'empreinte de ses pas est demeurée sur la « pierre¹ ! Comment, en errant au milieu des tom- « beaux des saints et dans le parvis des saints

¹ Allusion à la tradition qui se rapporte à la petite église : « *Domine, quò vadis?* »

« Apôtres, ne pas se sentir tout envahi par les « préoccupations d'une vie meilleure ? »

Il ne s'est rien passé depuis le xiv^e siècle, où ces paroles furent écrites, qui puisse modifier les sentiments qu'elles expriment, et, en relisant par hasard ce passage, j'ai senti combien il était conforme à tout ce que j'éprouve aujourd'hui. A chaque pas, en effet, ces sentiments sont réveillés par tous les objets dont l'œil est frappé, et la merveilleuse antiquité elle-même n'y apparaît que comme un trophée du christianisme vainqueur.

Aucune occupation profane n'est convenable aujourd'hui, aucune distraction n'est possible. Il faut vivre de tous les souvenirs de ce jour. A trois heures nous étions à la *Scala Santa*, et nous en montions les degrés à genoux avec une grande foule, composée d'étrangers, de grandes dames romaines, d'hommes et de femmes du peuple, de paysannes en costume éclatant, et je suppose que nous servions de spectacle et peut-être de risée à quelques touristes étrangers qui auront inscrit dans leur carnet qu'ils avaient assisté à un acte scandaleux de superstition romaine.

Romaine, à la bonne heure, et vous n'êtes pas

Romains ; mais êtes-vous chrétiens, vous qui vous étonnez que l'on monte à genoux les marches foulées par les pas du Christ ?

A l'instant s'élève avec clameur une question d'érudit : « Mais ces marches ne sont pas réellement celles du prétoire. Nous n'en croyons rien. Nous ne voulons pas le croire. Le fusent-elles d'ailleurs, nous ne songerions certainement pas à les vénérer comme vous le faites, etc., etc. »

Ces derniers mots sont la vérité et le fond du cœur de ces chrétiens, le doute de leur esprit sur le fait n'est qu'un détail.

« Nous leur répondrons que, quant à nous, nous croyons que véritablement le Sauveur a gravi ces marches et que la tradition et l'histoire l'affirment. Fussions-nous dans l'erreur, nous ne nous trompons pas sur le sentiment qui nous guide. Celui qui lit dans les cœurs sait à quel objet nos hommages s'adressent. En ce cas, l'empressement à croire, c'est l'amour et le respect ; la critique défiante, c'est la froideur et l'indifférence. S'il y a excès d'un côté ou de l'autre, nous préférons tomber dans celui qui nous semble le plus digne de pardon. »

A quatre heures et demie nous étions revenues à nos places dans la chapelle Sixtine, et pour la troisième fois (hélas ! pour la dernière) nous entendions le chant des Ténèbres et le *Miserere* qui les termine et dont j'aurais voulu prolonger indéfiniment les versets !

Le Saint-Père est ensuite descendu à Saint-Pierre pour y vénérer les grandes reliques. Nous l'avons suivi avec tous les assistants. Il n'y avait pas très-grande foule dans l'église. Le Pape s'est agenouillé en face de la Confession, et il y est demeuré longtemps, la tête inclinée, ayant autour de lui les prélats de sa maison, quelques Cardinaux, les Gardes nobles, les Suisses. Tout cela groupé sans y songer, d'une manière que tout l'art du monde n'aurait pu rendre plus pittoresque, et éclairé par la lumière des torches qui permettait de voir l'effet de l'ensemble.

A huit heures, nous sommes retournées à la Trinité des Pèlerins : comme tous ces derniers jours, j'avais à y accomplir mon devoir de Sœur de cette association, à laquelle j'appartiens depuis de longues années¹.

¹ Ce fut en 1840, par le conseil de l'abbé Gerbet (depuis évêque

« Pour celles des Sœurs qui habitent toujours Rome, beaucoup d'utiles et pieuses occupations les rappellent pendant l'année dans ce vaste bâtiment. Mais, aux jours des grandes fêtes, il est destiné aux pèlerins, au nombre parfois de mille et au delà, qui y reçoivent l'hospitalité pendant huit jours. Le reste de l'année on y reçoit les convalescents, auxquels au sortir de l'hôpital on donne refuge jusqu'au moment où leurs forces, complètement revenues, leur permettent de reprendre leurs travaux, sans danger de rechute. Les dames qui se succèdent pendant toute l'année pour les servir font connaissance avec eux en accomplissant ce devoir, et ce contact avec tant de pauvres, tour à tour, les met à même de connaître leurs besoins et de découvrir les meilleurs moyens de leur être utiles. Ces devoirs de la charité s'accomplissent à Rome d'une manière efficace et parfaite. Il y a ici un naturel, une simplicité dans l'exercice des œuvres de miséricorde les plus héroïques, que je ne crois égalée nulle part. On ne cite pas les noms des dames romaines qui y parti-

de Perpignan), que ma belle-sœur Alexandrine (M^{me} Albert de la Ferronnays) et moi, nous nous y enrôlâmes ensemble.

cipent, en payant courageusement de leurs personnes, on ne les cite pas, parce qu'il faudrait les nommer toutes.

Quant aux étrangères, dont le nom est inscrit parmi ceux des Sœurs de la Trinité des Pèlerins, leur devoir se borne à seconder les Romaines pendant les jours saints, où l'accumulation de pèlerins rend ce secours auxiliaire à peu près indispensable¹.

Ce spectacle, dont la plupart des étrangers présents à Rome sont témoins au moins l'un des jours de la semaine sainte, est fort connu. Il a été décrit mille fois et jugé de mille différentes manières. Je ne sais quel est l'effet qu'il peut produire sur ceux qui y assistent en simples spectateurs, mais il est évident que les vastes proportions des salles où circule cette foule de pèlerins, leurs costumes pittoresques et variés², le grand nombre des dames et des jeunes filles (portant le tablier rouge et l'emblème de la confrérie) qui les assistent, la

¹ Plus tard (en 1868) on imposa la loi de n'admettre d'étrangères au service des pèlerins, pendant les soirées de la semaine sainte, qu'à la condition qu'elles auraient préalablement assisté les convalescents, au moins douze fois dans l'année.

² Un grand nombre viennent des Abruzzes et des Calabres.

vive lumière qui les éclaire, les chants qui les accompagnent, et surtout la réalité et la simplicité de tous ces actes, qui n'ont rien de singulier pour celles qui les accomplissent, tout cela a un cachet particulier et curieux à observer pour ces visiteurs. Séparés des Sœurs et des pèlerines par une barrière à hauteur d'appui, ils les suivent d'abord en bas dans la salle, entourée d'un banc de pierre, où se placent celles auxquelles les dames agenouillées devant elles vont laver les pieds. De là au réfectoire, où elles les servent pendant leur souper; enfin au dortoir, où elles les accompagnent et ne les quittent qu'après la prière et la bénédiction donnée avant la clôture des portes¹.

Je ne puis dire du reste ce que pensait cette foule circulant si près, quoique séparée de nous. Je suppose que, comme dans toutes celles qui se rassemblent ici pendant ces saints jours, les uns auront regardé avec intérêt, d'autres avec dédain, quelques-uns avec édification. Peu importe. Il n'est

¹ L'Hospice est séparé en deux. Tous ces devoirs sont accomplis d'un côté pour les pèlerins, par des hommes du monde et souvent de grands seigneurs, et on ne permet qu'aux hommes d'y assister en spectateurs, de même que du côté des pèlerines on n'admet que les femmes.

pas de lieu au monde où soit observé plus qu'à Rome le précepte *de ne rien faire pour qu'on vous regarde, de ne rien omettre parce qu'on vous regarde.*

Pour ma part, quoique tout cela soit inusité pour moi plus que pour elles, ces soirées, terminant d'une façon si conforme à leur esprit les journées de la semaine sainte, me laissent toujours le plus agréable souvenir. Il n'y a point là sans doute le recueillement et la gravité d'un acte de piété. Les jeunes filles, qui en si grand nombre se trouvent parmi nous, ont souvent le tort de parler plus qu'il ne faudrait et de rire quand il ne le faudrait pas. Mais dans cette nombreuse confrérie, toutes, jeunes et vieilles, ont cette bonne grâce des Italiennes, ce parfait naturel, à la fois exempt de timidité ou de hardiesse, cette bonhomie qui fait qu'on est toujours à l'aise avec elles. Elles vous parlent sans façon, on leur répond de même, et comme à la Trinité des Pèlerins tout le monde se donne mutuellement le simple nom de *Sorella*, on se sent vraiment pour le moment comme appartenant toutes à la même famille. Les dames d'un âge mûr qui, à tour de rôle, dirigent toutes les évolutions et auxquelles le règlement oblige à obéir, imposent

silence, rappellent à l'ordre, et disent à chacune son fait quand il y a lieu ; je n'ai jamais oublié la verte réprimande que s'attira un soir ma pauvre belle-sœur Alexandrine pour avoir porté maladroitement une écuelle de soupe, qui passait par ses mains. En somme, on a au cœur tout le temps une sorte de gaieté qui n'est pas celle du monde. On est loin de lui, de ses occupations, de ses plaisirs, de ses habitudes et de ses conventions. On parle beaucoup, hors de l'Église, de l'égalité de tous les chrétiens devant Dieu, et, hors du christianisme, de l'égalité de tous les hommes entre eux ; mais la manière précise et réelle dont l'Église aime à faire sentir, pour ainsi dire matériellement, cette vérité à ses enfants n'appartient qu'à Elle seule. Pendant cette soirée, j'aime particulièrement le moment où, à genoux aux pieds de la pauvre pèlerine dont on va laver les pieds, on écoute les prières qui précèdent l'accomplissement du devoir imposé. J'aime à sentir ensuite qu'on obéit, à la lettre, au précepte rappelé tant de fois dans la journée du jeudi-saint : « *Si je vous ai lavé les pieds, moi qui suis votre Sauveur et votre Maître, à combien plus forte raison devez-vous vous les laver les uns aux autres!* » J'aime

aussi la tranquillité et la simplicité de celles qui nous laissent faire, sachant si bien, elles aussi, qu'elles ont le privilège d'être semblables à Jésus-Christ dans sa pauvreté, et qu'il est très-bon pour nous de l'imiter un peu, de notre côté, dans son humilité.

On peut étudier là les effets de cette foi vivante qui règne chez le peuple italien, et qui permet à de pauvres paysannes de voir sans surprise les plus grandes dames de Rome à leurs pieds, tout en leur interdisant l'orgueil qui les ferait songer ensuite à confondre leurs rangs respectifs. Elles sont pauvres et d'humble condition ; d'autres sont riches et d'un rang illustre. Soit. Elles trouvent cela tout simple, car il n'y en a pas moins une seule loi à laquelle toutes doivent également obéir. Il leur reste toujours, à elles, les plus pauvres, l'inappréciable privilège d'être ce que le Sauveur a voulu être lui-même ici-bas. Quant aux riches, s'ils oublient que la charité est le seul moyen de regagner le terrain que les richesses font perdre dans la voie du salut, ce sera tant pis pour eux, beaucoup plus encore que pour les pauvres qu'ils laisseront sans secours, car ce sont ceux-ci qui doivent leur ouvrir

les portes du ciel : c'est le bien fait à *eux* que Jésus-Christ, le Dieu incarné, a appelé le bien fait à *lui-même*. Si les riches oublient cela : *Guai per loro!* malheur à eux !

Toutes ces choses comprises, réalisées jusqu'au fond de l'âme, simplifient beaucoup plusieurs des plus grandes questions d'ici-bas et rétablissent entre les hommes une égalité réelle, que les inégalités de leur sort ne détruisent qu'en apparence.

Si les systèmes humains avaient trouvé moyen de résoudre tous ces redoutables problèmes, ou bien si la religion les introduisait dans un monde qui les eût ignorés sans elle, on comprendrait les sentiments des ennemis du christianisme. Mais la terre, la vie présente, ses biens, ses maux, ses atroces douleurs, ses insatiables désirs étant ce qu'ils sont, cette aveugle haine me semble, je l'avoue, tenir du prodige et je la trouve incompréhensible, car, enfin, la solution satisfaisante d'une énigme ne devrait pas, quelle qu'elle soit, être dédaignée par ceux qui ont déclaré cette énigme insoluble. J'ajoute que, lorsque la solution proposée est pacifique, et distribue les avantages à dose égale sans troubler aucun ordre établi, la

haine alors semble littéralement surnaturelle, et, plus que toutes les formes sous lesquelles l'idée de l'enfer nous est présentée, elle fait comprendre la réalité mystérieuse d'une influence ennemie du repos de la vie des hommes, aussi bien que de la paix de leurs âmes !

VII

Samedi-saint, 3 avril 1858.

Aujourd'hui, pas plus que jeudi, je n'ai suivi la foule. Elle se porte tout entière ce matin, à Saint-Jean-de-Latran, où il se passe assurément beaucoup de choses intéressantes ; mais ce qui m'en éloigne, c'est cette foule elle-même, qui rend impossible de se recueillir et de suivre en paix l'office admirable de ce dernier jour.

A la chapelle Sixtine, au contraire, peu encombrée de curieux, tout satisfait à la fois le goût et la piété.

On lit les douze leçons qui précèdent la messe, assez distinctement pour pouvoir les suivre sans peine, et si rapidement cependant qu'on ne s'a-

perçoit pas de la durée du temps, et que l'attention ne fléchit pas un instant, tandis que le mystérieux et majestueux passé se déroule ainsi devant les yeux.

Ensuite viennent les litanies des saints, que tous les fidèles répètent après le chœur. Puis la messe dite du pape Marcel, dont la musique est de Palestrina, — musique, soit dit en passant, qu'il fallait la suprême perfection du chœur de la chapelle Sixtine pour me faire comprendre, car je dois reconnaître humblement qu'il y a beaucoup de limites à mon intelligence musicale, lorsqu'il s'agit d'un style auquel mon oreille n'est pas accoutumée. Tout le monde a-t-il à cet égard une éducation à faire? ou bien pour quelques-uns la musique est-elle un langage dont ils connaissent et entendent facilement et naturellement tous les idiomes? L'idée leur parvient-elle belle et claire sous des formes qui la rendent inintelligibles pour d'autres?... Je ne le sais; mais je suppose pourtant que même les mieux doués ont à préparer par des connaissances techniques l'impression qu'ils éprouvent.

Quoi qu'il en soit, la messe du pape Marcel a été admirablement chantée aujourd'hui et prend

sa place parmi mes souvenirs de la chapelle Sixtine dont elle est inséparable, car en aucun lieu du monde il ne serait possible de l'entendre. A ce titre, je l'aime, quoique je la trouve triste et peu conforme à l'allégresse de ce jour, où se sent déjà l'aube de celui de demain.

Et maintenant c'est fini!... Il faut dire adieu, au moins pour un an, pour plus longtemps peut-être, à cette chapelle dont j'aurais beaucoup à dire encore si, comme Dante, dans la forêt où débute son pèlerinage, je voulais parler au long *del bench'ivi trovai*¹!

A quatre heures, nous avons été au Vatican, où le Saint-Père nous a accordé une audience. Thérèse était émue jusqu'aux larmes, et elle lui a baisé non-seulement le pied, mais la main, ce qui était une témérité; mais le pape a souri, et il a été pour nous d'une bonté paternelle.

¹ *Divine Comédie*, chant I.

VIII

Dimanche de Pâques, 4 avril 1858.

L'impression joyeuse et solennelle de la fête de ce jour me pénètre bien naturellement davantage encore à Rome qu'ailleurs, mais je l'ai éprouvée partout. Elle date de mon enfance et des premiers jours de ma jeunesse. J'étais alors à Saint-Pétersbourg, où la fête de Pâques est célébrée par les Grecs d'une façon touchante, faite pour frapper profondément l'esprit d'un enfant.

Je dois noter ici qu'en Russie les Latins se conforment au calendrier grec pour la célébration de la fête de Pâques, ce que ne font point les Russes dans les pays latins. En Occident comme en Orient, ceux-ci se conforment pour leurs Pâques à leur propre calendrier, et ils sont par conséquent en fêtes lorsque nous sommes en retraite, et en retraite lorsque nous sommes en fêtes. Les catholiques agissent autrement à Pétersbourg, et il s'ensuit qu'ils sont préparés, par leurs propres of-

ficas de la semaine sainte, à prendre part à la joie extérieure et publique du jour de Pâques.

Ces offices étaient à cette époque pieusement et admirablement célébrés dans la chapelle catholique de Malte, et ils étaient accompagnés d'une musique dont le souvenir ne s'est jamais effacé de ma mémoire. Nous y assistions très-régulièrement. Mon père aimait tant le chant des Lamentations de Jérémie, que le mercredi, le jeudi et le vendredi saints, il n'aurait voulu pour rien au monde manquer une seule fois aux Ténèbres. Cet office avait lieu à six heures du soir. Nous dinions de bonne heure pour nous y rendre, et il faisait tout à fait nuit lorsque ce chant magnifique se faisait entendre. Nous occupions un grand banc réservé aux ambassadeurs, et recouvert d'un drap violet pendant ces jours de deuil. Toutes les circonstances de cette semaine me sont encore présentes, ainsi que les émotions bonnes et salutaires qu'elles me causaient. On dira sans doute que l'imagination y jouait un grand rôle et que la vivacité des impressions de ce genre s'amortit à mesure que la vie poursuit son cours. Je ne le pense pas ; mais, en fût-il ainsi, n'est-ce rien que d'avoir fait vibrer

dans une jeune imagination, ne fût-ce que pendant quelques jours, la note la plus haute et la plus pure? N'est-ce rien à un âge où cette faculté, si elle existe, reçoit tant d'autres appels, et où il est nécessaire que l'idée du beau et celle du bien y pénètrent ensemble, que de leur en ouvrir l'accès par l'accomplissement d'un acte religieux périodiquement renouvelé?...

Quoi qu'il en soit, les longues années écoulées n'ont point effacé la trace de ces souvenirs d'enfance, non plus que celui de l'extrême allégresse que j'éprouvais, lorsqu'au milieu de la nuit de Pâques j'étais réveillée par le bruit du canon annonçant la résurrection du Christ, pendant la messe que, selon un bel usage de l'Église grecque, on célèbre à minuit, dans cette fête, comme dans celle de Noël.

Il faut bien ajouter que bon nombre de joies enfantines s'ajoutaient aux autres en ce grand jour. En Russie, on se fait des présents à Pâques, comme à Noël, et ces deux fêtes sont, par excellence, celles de la jeunesse. Il règne partout un mouvement joyeux. On s'embrasse en se rencontrant: « *Le Christ est ressuscité* », ce sont là les paroles avec lesquelles tous se saluent. « *Oui, en*

« *vérité, le Christ est ressuscité* », c'est la réponse de chacun.

Je me souviens toutefois que, pour que rien ne manquât à ma fête favorite, je tenais passionnément à ce qu'elle fût éclairée par un brillant soleil. Or, ce soleil, on le pense bien, n'est pas fidèle à Pétersbourg, comme il l'est à Rome. Aussi manquait-il souvent au rendez-vous, ce dont plus d'une fois je me souviens d'avoir pleuré à chaudes larmes.

Ce n'est que beaucoup d'années plus tard, et à Rome, que ces impressions de jeunesse furent dépassées sans avoir jamais été détruites. Ce matin encore j'y ai pensé en saluant le radieux soleil, qui jamais, sous ce beau ciel, ne trahit la confiance de ceux qui, en ce grand jour, l'attendent. Un Anglais (protestant), établi depuis dix-huit ans à Rome, nous a dit l'autre jour qu'il n'avait jamais vu le spectacle admirable de la bénédiction papale troublé ou empêché par le mauvais temps. Aujourd'hui la journée était incomparable. Tout répondait au sentiment de joie qui appartient à cette fête. Les rues étaient déjà animées, et la place de Saint-Pierre couverte de monde, lorsque nous avons

été, de bonne heure, prendre les places qu'on nous avait accordées dans la tribune diplomatique. Grand privilège, qui nous permettait non-seulement de voir le mieux possible le magnifique cérémonial, mais aussi d'entendre, comme elle doit l'être, cette messe solennelle, chose qui n'est pas toujours facile, vu la distance, la foule, et les distractions, inévitables dans une multitude où les assistants de toutes religions sont confondus, et où les catholiques eux-mêmes, en bon nombre, apportent ce jour-là à l'église plus de curiosité que de piété. Pour nous, placées comme nous l'étions, nous pouvions, avant et pendant la messe, lire sans difficulté, et prier tranquillement, tout en regardant la pompe admirable que l'Église déploie en ce jour. Et d'abord cet imposant cortège auquel aucun autre ne ressemble, et qui a le mérite, unique au monde, d'appartenir au passé comme au présent et de mettre sous nos yeux un spectacle actuel et réel qui est cependant la représentation fidèle de ce que virent les yeux des générations passées. Quelle est la splendeur humaine dont on peut en dire autant? Les coutumes, le temps, les modes changeantes, ont altéré le caractère de

toutes les fêtes publiques. Les revues, les courses, et autres spectacles modernes, ont remplacé les tournois et les carrousels. Aux costumes variés du passé ont succédé les uniformes et les vêtements hideux des hommes de nos jours, et il est certain que si aujourd'hui on nous disait que nous pourrions voir, non dans une représentation théâtrale, mais dans la vérité, un de ces grands spectacles disparus du moyen âge ou du xvi^e siècle, nous nous presserions en foule au lieu où il nous serait offert, et nous y assisterions avec autant d'intérêt que de curiosité.

Or, c'est là précisément ce que nous montre l'Église dans ces grandes solennités de Saint-Pierre ; et cette forme extérieure, inaltérable et magnifique, sert d'enveloppe à une idée immuable, qui, beaucoup mieux qu'elle encore, traverse les siècles sans changer ou vieillir !

Après un regard attentif sur la pompe de cette marche triomphale, on s'agenouille au commencement de la messe, et placées comme nous l'étions de manière à voir sans peine ce qui se passe dans le sanctuaire, le recueillement est facile, car, en ce cas, regarder ce n'est pas se distraire.

Tout est plein de majesté dans cette messe pontificale. Tout est intéressant et grandiose. Ce qui, dans le cérémonial, diffère des messes ordinaires, ne sert qu'à rappeler la dignité de celui qui officie, et, sans pouvoir en rien exalter le saint sacrifice lui-même, en fait sentir mieux que de coutume la sublime et imposante grandeur.

Tout d'ailleurs, dans la physionomie et l'attitude de Pie IX à l'autel, exprime et inspire la piété; il possède, de plus, une des plus belles voix qu'on puisse entendre. La Préface, chantée par lui, produit un effet inusité, et prépare à l'impression qui la suit, c'est-à-dire à cette fanfare des clairons d'argent qu'on n'entend qu'à Saint-Pierre, et *seulement* pendant la Consécration de la messe pontificale!

Qui les a composées, les quelques mesures de cette mélodie divine? de cette mélodie qu'on ne peut entendre sans un frémissement d'admiration et d'émotion, et dont l'effet est d'enlever l'âme à la terre? Je ne le sais; personne n'a jamais pu me le dire. Ce qui est certain, c'est que nul ne l'écoute avec indifférence, et qu'elle semble forcer à s'agenouiller même ceux qui y sont le moins enclins.

Pendant quelques instants tout le monde, sans exception, est prosterné, et dans un recueillement qui se prolonge jusqu'au moment où le cardinal-diacre officiant porte solennellement la communion au Saint-Père (retourné à sa place sur le trône, après la Consécration). Celui-ci, à l'approche de la sainte hostie, se prosterne et demeure à genoux, tandis qu'il prend de sa main le pain sacré; puis, après avoir communié sous cette espèce, prend le calice et (selon un usage dont je ne sais ni l'origine ni la signification) il en boit le contenu avec un chalumneau en or.

On voudrait demeurer longtemps immobile et en silence. Mais à ce moment, encore si solennel, il faut reconnaître, à regret, qu'un mouvement se produit parmi les assistants, et comme leur nombre est incalculable, ce bruit ressemble à celui d'une vague immense, soulevée par l'ouragan, et se précipitant vers les portes de la Basilique, toutes grandes ouvertes. Bientôt, trop tôt, hélas ! une seconde vague suit la première, et nous envahit à notre tour... A peine avons-nous le temps de jeter un regard sur le cortège pontifical qui se reforme. A peine pouvons-

nous nous agenouiller sur le passage de la « *Sede gestatoria* » où le Pape s'est de nouveau placé, et du haut de laquelle il bénit les fidèles en sortant, comme il l'a fait en entrant. Nous sommes entraînées avec tous ceux qui nous entourent, et les diplomates qui nous donnent le bras nous font prendre le pas de course. Il s'agit, en ce moment, de sortir de l'immense église et de gagner au plus vite la meilleure place qu'il sera possible d'atteindre pour recevoir la bénédiction solennelle que le Pape va donner du haut de la « loggia ».

Tout en courant, nos conducteurs nous proposent de les suivre aux places réservées au corps diplomatique et aux étrangers de distinction, sur la terrasse qui surmonte la Colonnade. Nous refusons. Notre calèche est demeurée sur la place, aux pieds de la statue de saint Pierre, c'est de ce côté que nous voulons nous diriger et c'est là que nous parvenons enfin, hors d'haleine, mais très-heureuses de nous trouver, car aucune place ne saurait être meilleure. Debout dans notre voiture découverte, nous dominons en effet assez la vaste place pour bien voir l'admirable spectacle qu'elle présente, en même temps nous sommes assez près

de la foule pour en faire partie, et, malgré l'élévation de la loggia où le Pape va paraître, nous sommes placées de manière à voir distinctement et même hientôt à entendre tout ce qui s'y passe.

Le bruit de ce flot de peuple sortant de l'église n'est pas apaisé et dure encore longtemps. Enfin tout le monde est dehors, mais le tumulte se prolonge. Dans l'immense espace et aussi loin que l'œil peut s'étendre, on n'aperçoit plus une seule place vide. Les gradins de l'obélisque sont entièrement occupés par les paysans, hommes, femmes et enfants venus de tous les environs, et par les Transtévérins dans leurs habits de fête. Le soleil fait étinceler les épingles d'or, les voiles blancs des femmes, le rouge éclatant de leurs jupes, et les ceintures des hommes. A droite et à gauche sont rangées les troupes. La Colonnade est des deux côtés couverte de monde, et l'on entend partout le murmure confus et bruyant de la foule animée et innombrable.

Bientôt apparaît dans la loggia, vide jusquelà, un prélat qui place en évidence les mitres destinées (je le suppose du moins) à rappeler que toutes les dignités de l'épiscopat sont possédées par

l'Évêque des évêques. Le peuple est attentif; tous les yeux sont dirigés du même côté. Personne toutefois ne se tait jusqu'au moment où dans cette même loggia on voit s'agiter un mouchoir blanc... Alors se produit ce qui jamais et nulle part n'a lieu, hormis à Rome et dans cette unique minute, c'est-à-dire le silence instantané et universel d'une immense multitude rassemblée en plein air. L'effet de ce silence est indescriptible. Le hennissement des chevaux qui seul le trouble ne fait que rendre plus sensible encore cette absence complète de tout bruit de voix humaine. Les petits enfants eux-mêmes se taisent dans les bras de leurs mères. Un sentiment unanime passe comme l'électricité sur toute la foule. Le Pape, sa tiare sur la tête et porté sur son siège pontifical, a paru dans la loggia...; tout le monde est à genoux. Alors, dans ce silence qui est devenu si profond qu'on entendrait un oiseau traverser l'air, Pie IX se lève, et, dans l'immensité de la place, on entend retentir sa voix accentuée et sonore :

Sit nomen Domini benedictum.

Tout le monde répond à demi-voix : *Ex hoc nunc, et usque in sæcula.*

Adjutorium nostrum in nomine Domini.

On répond : *Qui fecit cælum et terram.*

Le Pape étend les bras ; nul jamais mieux que Pie IX ne sut donner à ce geste sa signification sublime. Tous les fronts sont courbés, tandis que, la main droite levée, il prononce sur la ville et sur le monde les paroles solennelles de la bénédiction. L'*Amen* sort ensuite de toutes les poitrines, se répète, s'entend jusqu'à l'extrémité de la place, et le canon du château Saint-Ange annonce à la ville éternelle que la bénédiction du Pape est descendue sur elle et sur toute la terre.

IX

Le mouvement et le bruit recommencent ; mais l'impression que l'on vient d'éprouver se prolonge et dure tout le reste du jour. La nuit tombante nous ramène sur la place de Saint-Pierre, où la coupole s'illumine, avant que le ciel soit éclairé par l'éclat de la pleine lune. On demeure surpris et l'on contemple avec une admiration paisible ces lignes de lumière qui détachent sur le sombre azur l'admi-

nable contour tracé par la main de Michel-Ange. La croix brille si haut qu'elle semble se confondre avec les étoiles... mais, tandis que le regard est attaché sur ce spectacle, huit heures commencent à sonner. Au premier coup, l'immense basilique semble tressaillir de sa base à son sommet; ce mouvement s'accroît bientôt de plus en plus; alors, comme par magie, vous voyez se transformer tout ce qui est devant vos yeux; et, lorsque le huitième coup de l'heure a sonné, les lignes lumineuses qui tout à l'heure dessinaient l'immense édifice sont effacées. Tout est devenu étincelant; la coupole a pris l'aspect d'une couronne d'or couverte de pierreries, et la croix resplendit et scintille dans les airs, répandant un éclat dont la lumière précédente ne semble plus avoir été que l'ombre. Spectacle admirable et extraordinaire! qui me semble être une magnifique image de ce qui se passe dans l'âme, lorsque, déjà belle par la lumière de la grâce, celle de la gloire vient l'illuminer et la transfigurer!

Indépendamment de la beauté exceptionnelle que ces fêtes, à la fois religieuses et populaires, doivent, à Rome, au génie des arts qui a prési-

dé à leur ordonnance, elles sont aujourd'hui en Europe les seules fêtes publiques qui ne réveillent que des pensées éternelles. C'est pour cela, plus encore que pour le reste, qu'elles diffèrent de toutes celles auxquelles on assiste ailleurs. Au fond, quelque belle que soit une fête, il faut, pour en être très-touché, que la pensée qu'elle exprime soit de nature à en justifier l'éclat. Sans doute, une ville illuminée, fût-ce même pour le motif le plus indifférent, sera toujours regardée avec un certain plaisir par les curieux et par les enfants. Mais supposez que cette illumination commémore une grande victoire, ou rappelle un glorieux souvenir national; qu'elle manifeste même seulement le dévouement sincère de ceux qui y prennent part pour leur souverain, ou bien encore qu'elle soit un juste hommage rendu à ceux qui ont bien mérité de la patrie, nul ne niera qu'alors les mêmes choses changeront d'aspect, et ce qui n'était qu'une simple décoration deviendra un langage expressif qui laissera dans l'âme d'un peuple un souvenir et une leçon.

Si donc il est évident qu'à ce titre une fête nationale l'emportera sur un simple divertissement public, combien encore davantage l'emporteront

sur les fêtes nationales les grandes fêtes de Rome qui s'adressent, non à une seule nation, mais à toutes celles de la terre, réveillent les souvenirs les plus bienfaisants et les plus sacrés pour tous les peuples, et, à travers l'éclat présent dont elles éblouissent nos yeux, nous rappellent toujours cette beauté supérieure et essentielle que toutes les splendeurs de la terre ne font que nous promettre, sans avoir par elles-mêmes la puissance de nous la révéler, et que beaucoup d'entre elles, au contraire, tendent à nous faire oublier !

X

Mercredi 7 avril 1858.

Aujourd'hui nous avons été à la villa Pamphili, et il m'a été doux de m'y retrouver en ce jour, pour moi celui du plus douloureux des anniversaires¹... Une vue telle que celle qu'on découvre de ce lieu, la beauté de ces ombrages, la soli-

¹ Le seizième de la mort de ma sœur Eugénie (comtesse de Mun).

tude et la grandeur qui sont ensemble ce qu'on peut rencontrer de plus bienfaisant; et de plus calmant, tout cela était bien d'accord avec ces tristes pensées, qui, une fois que le cœur a été atteint à une certaine profondeur, y vivent et y demeurent toujours, et au moindre choc reviennent à la surface. Une circonstance légère, un air joué ou chanté, une parole dite par hasard, suffisent alors pour leur rendre cette intensité poignante qui est la seule partie de la douleur que la durée du temps modère et amortit. Eugénie s'est promenée sous ces arbres pendant les derniers jours de sa vie. Olga y est venue aussi pendant sa convalescence de cette grande maladie qui fut pour elle la suite de la mort de mon père, et la cause éloignée de la sienne. Et c'est le mal qui les a enlevées l'une et l'autre, qui aujourd'hui dévore la vie, si nécessaire aux siens, de la belle et heureuse maîtresse de cet admirable lieu¹ dont la sœur², plus belle encore, et non moins sainte, l'a depuis longtemps devancée dans l'éternité.

¹ La princesse Doria, née lady Mary Talbot.

² La princesse Borghèse, morte en 1841. Elles étaient l'une et l'autre filles du comte de Shrewsbury. La princesse Doria mourut dans le courant de cette même année,

Je pensais à tout cela en marchant, et je me disais que, si toute cette splendeur de la nature et des arts, si tout le bonheur de la vie, que cette splendeur complète et embellit, si tout cela n'était point l'ombre de réalités mille fois plus belles encore, et si le transport que ces choses font ressentir n'était pas une *promesse assurée et indubitable*; si enfin, après en avoir joui, tout était dit; alors et la jeunesse, et le bonheur, et la tendresse, et la beauté de la nature, et celle des corps, et même celle des âmes, ne seraient plus que de vaines et cruelles illusions. Il faudrait, en ce cas, les redouter, ces joies précieuses et divines, et les fuir comme ces fleuves de Babylone qui représentent, selon saint Augustin, « tout ce qu'on aime et qui passe! » Mais heureusement il n'est *qu'une seule* chose qui passe véritablement. C'est le mal, et l'attrait dont il se pare; le mal, qui entraînera hors de la béatitude tous les bonheurs humains auxquels il se mêle. Bonheur mélangé et souillé qui passe, en effet, celui-là, sans retour, comme les fleuves de Babylone. Mais le bonheur que sur terre nous tenons pour parfait, celui que rêvent et parfois possèdent nos cœurs, l'idéal enfin que l'humanité poursuit et

dont elle n'a jamais séparé l'image de celle de la vertu, cet idéal-là est tout bonnement la pure et simple vérité vers laquelle marchent tous ceux qui marchent vers Dieu.

Cette considération peut seule rendre réellement enchanteresse la vue de la nature et la possession du bonheur; de ce bonheur dont l'apparition sur terre est permise, non pour que sa brièveté et son imperfection nous désespèrent, mais pour nous faire aspirer à l'éternelle durée qui accompagnera au ciel les joies entrevues un instant ici-bas. Que cet instant soit plus ou moins passager, n'est donc pas fort important. Il y a peu de vies où le bonheur n'apparaisse au moins pendant la durée d'un éclair. C'est cette durée rapide et passagère que lui assigne le P. Lacordaire pour l'humanité tout entière; « mais, fût-elle plus brève encore, » dit-il « il n'en est pas moins vrai que *Tout l'univers l'a vu et a tressailli.* » Et ce tressaillement de joie n'est pas une illusion. C'est au contraire une sensation raisonnable et fondée; plus raisonnable que toutes les larmes, plus fondée que tous les regrets que nous causent ici-bas les mille manières dont le

bonheur nous fuit. Car il est dit, et écrit, que nous le retrouverons un jour, et que nous le retrouvons dans une proportion qui dépassera sans *aucune mesure* nos larmes, nos regrets et nos souffrances, ce qui signifie beaucoup plus encore que de nous dire qu'il surpassera toutes nos joies, goûtées ou rêvées!

En quittant ce beau lieu, Thérèse me dit :
« *Oh ! je veux revenir à Rome l'année prochaine, et y amener ma Lina ! je veux tout revoir avec elle !* »
Lina n'a que neuf ans à peine, et cependant sa mère ne se trompe pas, et, comme elle, je voudrais voir le reflet de toutes ces belles choses dans cette petite âme charmante. Ce serait comme de voir un diamant d'une belle eau refléter le soleil¹ !

XI

Lundi 12 avril.

Aujourd'hui, dernier jour de notre séjour à Rome, nous avons assisté à la messe basse dite

¹ Hélas ! on verra plus loin pourquoi ce vœu ne se réalisa jamais.

par le Pape à Sainte-Agnès. La foule était nombreuse, recueillie ; peu de curieux, beaucoup de fidèles, et presque tous ont communié. Le Saint-Père dit la messe d'une voix haute et distincte qui permet d'en suivre presque toutes les paroles, toute son attitude à l'autel est une véritable prédication. Jamais la dignité et l'humilité, l'autorité et la bonté n'ont été personnifiées d'une manière plus frappante et plus auguste qu'en Pie IX.

Cette matinée complète la série des pieux et doux souvenirs que nous emportons de ce séjour.

Dans l'après-midi nous avons été visiter Saint-Paul hors des Murs, avec le comte P..., dont l'excellent goût relevait à bon droit les mille défauts de détail qui défigurent la nouvelle Basilique. Ces défauts sont assurément incontestables, et cependant, plus qu'aucune autre église de Rome peut-être, celle-ci m'a donné à penser, et, malgré tout ce qu'on lui reproche, elle me semble être la personnification frappante de plusieurs grandes et importantes idées, et, dans cette langue que l'Église catholique parle aux yeux, elle me semble d'une éloquence extrême.

La première idée que suggère l'accomplissement de cet immense travail, c'est celle de la *perpétuité*. Pour oser tenter cette vaste reconstruction, il fallait en vérité joindre au respect du passé cette *assurance de durer toujours*, que l'Église possède et que, seule, elle ose proclamer.

Cette réflexion saisit l'esprit, tandis qu'encore au seuil de la basilique l'œil suit à perte de vue les avenues de colonnes qui se prolongent indéfiniment à droite et à gauche. Mais, si l'on veut raisonner davantage et motiver plus solidement cette impression, il n'y a qu'à lever les yeux et l'on se rendra compte alors de ce qui la justifie et la confirme.

Au-dessus des arceaux, soutenus par ces mille colonnes de granit, on aperçoit, en effet, tout autour de l'église, une série de médaillons dont la vue enlève toute idée de présomption à la ferme certitude de durer autant que le monde, qui, pour les catholiques, est un article de foi.

Ces médaillons en mosaïque contiennent les images des Pontifes qui, depuis saint Pierre, se sont succédé sur le siège de Rome. C'est cette imposante lignée qui, en dépit de tout ce qui s'est

ligué contre elle, a traversé les âges, et, seule de tout ce qui existait sur la terre à son berceau, existe et dure encore. Je ne puis me représenter le genre d'esprit qui examine un fait si étrange, et humainement si inexplicable, et qui n'en tire aucune sorte de conclusion.

Si jamais, en effet, souveraineté eût dû être faible et éphémère, c'est assurément la souveraineté pontificale. Je suppose qu'on ne sût rien de ce qui s'est passé dans le monde, et qu'on entendit parler pour la première fois d'une institution, régie par des chefs électifs, choisis dans toutes les classes et dans tous les pays, habituellement des vieillards et toujours des célibataires. Il est évident qu'on ne donnerait pas à cette organisation un siècle de vie. Et pourtant elle a duré. Dès le XII^e siècle, le nombre des Souverains Pontifes avait atteint un chiffre auquel ne sont point parvenues aujourd'hui les plus antiques monarchies de l'Europe, et, depuis le XII^e siècle jusqu'à nous, quel est celui qui ne puisse nommer sans hésiter tous les prédécesseurs de Pie IX?...

C'est cette durée persistante qui arracha à l'esprit lucide du plus protestant de tous les historiens

des observations qui (bien malgré lui assurément) eurent l'apparence d'une apologie de l'Église catholique ; car, la trouvant partout dans le passé, antique déjà à la naissance de la république de Venise (le plus ancien de tous les gouvernements européens), vivante et forte encore après sa fin, cet historien se demande s'il y a quelque chose au monde qui puisse autoriser la prévision de la voir jamais finir ? Et, regardant l'avenir avec l'expérience du passé, il ne peut s'empêcher de la voir encore immuable et debout, lorsque les siècles auront entraîné avec eux tout l'édifice de la civilisation européenne, et jusqu'à l'époque où un habitant de la Nouvelle-Zélande, venant visiter les lieux qui furent fameux dans la nôtre, cherchera à deviner, par un fragment du pont de Londres, à quelle place se trouvait située parmi ces ruines la capitale anéantie de la Grande-Bretagne !

Si Macaulay a pu se servir d'une image aussi forte, en considérant au simple point de vue historique la durée de l'Église, il n'est pas étonnant qu'elle remplisse un esprit catholique de confiance et de joie. C'est quelque chose, en effet, que d'avoir sous les yeux un *fait* qui confirme souve-

rainement sa foi, ou qui demeure inexplicable!

Après avoir achevé de parcourir les images des Pontifes, les yeux se portent au fond de l'Église sur le lieu où se trouve placé le trône pontifical, dans un hémicycle revêtu de marbre blanc. Sur les parois de cet hémicycle sont inscrits en lettres d'or une multitude de noms. En approchant, l'on reconnaît que ce sont ceux des évêques, venus de toutes les parties du monde, pour y représenter l'Église qui, par la bouche de Pie IX, proclama, le 8 décembre 1854, le dogme de l'Immaculée-Conception de la sainte Vierge Marie.

Il me semble que la simple lecture de ces noms, qui indiquent tant de nationalités diverses, le seul souvenir du fait qu'ils rappellent, expriment bien vivement aussi les trois autres idées qui, avec celle de la *perpétuité*, complètent l'affirmation solennelle que fait l'Église catholique de ses attributs divins : l'*universalité*, l'*unité* et l'*infaillibilité*.

C'est à cause de tout cela que, malgré ses défauts, l'église de Saint-Paul me paraît l'une des plus significatives de Rome. Il est vrai qu'on peut s'y promener sans faire aucune de ces réflexions, de même qu'on peut ignorer le sens d'inscriptions

qu'on ne sait pas lire, et il est évident qu'en tous lieux il faut savoir une langue pour comprendre ce qu'on entend. Mais, pour peu qu'on sache celle de l'Église catholique (science que l'on peut posséder sans lui appartenir), on avouera qu'elle ne pouvait exprimer par de plus vivants symboles les quatre grandes idées qui lui sont propres.

Et maintenant ce séjour si rapide et si rempli est terminé. Les jours qui l'ont prolongé un peu au-delà de ceux de la semaine sainte sont écoulés. Demain nous aurons quitté Rome, et ces souvenirs iront s'ajouter à ceux qui déjà remplissent ma pensée et me ramènent si souvent aux lieux que je viens de revoir, lieux célèbres et sacrés, admirables à voir, importants à connaître, meilleurs pour l'esprit que tous les livres, meilleurs pour l'âme que toutes les prédications !...

XII

J'ajoute encore ici quelques lignes à ces souvenirs de 1858 pour compléter les notes trop brèves

dans ce journal, qui se rapportent au Souverain Pontife.

« Pie IX est le troisième pape dont j'ai eu le bonheur de recevoir la bénédiction : Pie VIII occupait le trône pontifical lorsque je vins à Rome pour la première fois avec mon père et ma mère, en 1830.

« Grégoire XVI lui avait succédé, lorsque quatre ans plus tard je fus admise avec mon mari dans le jardin du Quirinal où (huit jours après notre mariage) le Pape daigna nous recevoir et nous bénir.

« Enfin, ce fut à Portici, près de Naples (où la révolution de 1848 l'avait obligé à chercher un refuge), que pour la première fois je me prosternai aux pieds de Pie IX.

« Ces trois rencontres se rattachent à d'importants souvenirs de ma propre vie, et il me suffit d'y penser pour que le passé tout entier m'apparaisse avec une vivacité particulière.

« Le jour (en 1830) où pour la première fois mes parents me conduisirent avec eux au Vatican pour y être admise en présence du Pape, était l'un de ces jours, plus rares dans la vie que je ne l'ima-

ginais alors, où l'on se trouve heureux, absolument, et sans restriction aucune. J'étais jeune, assez pour ne pas prévoir la possibilité que l'heure présente pût s'obscurcir, pas assez pour ne pas goûter dans toute leur étendue les jouissances qu'elle m'apportait. L'effet de Rome sur moi, dans ce premier séjour, avait été, je puis le dire, *extraordinaire*, car il me manquait alors, à peu près, toutes les connaissances nécessaires pour apprécier les éléments si divers dont se compose la magie qui l'environne. Cette magie, toutefois, je l'avais pleinement subie. Tout, d'ailleurs, me souriait alors, et ce jour où, pour la première fois, je montais l'escalier du Vatican, j'avais la sensation de marcher sur des nuages dorés !

Je me souviens, entre autres, qu'à cette époque (au commencement de 1830) le mot « *Révolution* » avait pour moi un sens purement historique. La chose elle-même ne me semblait pas plus appartenir au temps qui était le mien que les croisades, les trêves de Dieu, ou les combats en champ clos, et je me demandais souvent alors : *comment on avait fait pour vivre dans ces temps-là !*

« Lorsque quatre ans plus tard je me prosternai

aux pieds de Grégoire XVI, cette illusion était déjà dissipée, et plus tard encore, lorsque (en 1850) je fus admise pour la première fois à recevoir la bénédiction de Pie IX, dans le lieu où la Révolution l'avait exilé, j'en étais arrivée à me demander (ce que, hélas ! je me demande encore) si jamais nous verrions se clore, en Europe, cette ère funeste, ouverte depuis près d'un siècle, et qu'interrompit à peine cette heure dont l'illusion passagère traversa un instant ma jeunesse, et qui fut rapide comme un rayon de soleil dans une journée d'orage. A l'époque où le pape Pie IX nous reçut, mon mari et moi, à Portici, en 1850, un dominicain, tristement célèbre par l'éclat avec lequel il avait quitté son ordre et l'Église, produisait quelque sensation en Angleterre, dans cette portion du monde protestant qui prodigue son estime et ses respects aux religieux qui abjurent et profanent leurs vœux, et réserve ses dédains pour ceux qui y demeurent fidèles. Le Saint-Père se montra peiné de l'ovation que recevait en ce moment à Londres celui dont nous parlons : « Les Anglais ont beaucoup de préjugés, » nous dit-il en italien (il nous parla dans cette langue pendant

toute la durée de l'audience), « mais ce sont des gens qui aiment la justice ; ils ne se conduiraient pas ainsi s'ils connaissaient cet homme. » « Tenez », poursuit le Pape en ouvrant le tiroir d'une table placée près de lui, et nous montrant une liasse de papiers, « tous ces papiers le concernent ; il a fait des choses qu'on ne saurait articuler sans se souiller les lèvres (*da contaminar le labbra di chi le pronunzia*) », et s'adressant à mon mari : « Dites à vos compatriotes qu'ils se trompent, et que celui qu'ils traitent si bien ne mérite pas leur estime. »

Ces paroles, tombant de si haut, nous firent une vive impression ; mais leur sévère justice fut pleinement manifestée par celui-là même qui en était l'objet, et bientôt il dut quitter l'Angleterre, pour se soustraire à l'indignation de ceux qui l'avaient d'abord accueilli avec une si imprudente bienveillance.

Nommer Pie IX, c'est faire plus que prononcer un nom cher et vénéré, c'est réveiller une image qui pendant plus d'un quart de siècle a rempli le cœur et l'imagination des catholiques à un degré inconnu jusqu'à lui, c'est rappeler le charme ad-

mirable d'une physionomie qui demeura la même jusque dans l'extrême vieillesse et que la mort ne put altérer. Ses traits, sa voix harmonieuse, sa parole éloquente et facile, la bonté, la grâce qui rayonnaient en lui, nul de ceux qui l'approchèrent n'en perdront jamais la mémoire. Tel il était déjà à l'époque dont je parle, voisine encore du début de son pontificat. Tel il demeura jusqu'à la fin des longues années qu'il lui restait encore à parcourir. Il inspira à toute une génération ce respect tendre, dévoué, passionné, qui fut un sentiment à part et, j'oserai le dire, un sentiment personnel et nouveau, que n'avaient inspiré aucun de ses prédécesseurs, même les plus illustres ou les plus saints, et auquel ses ennemis eux-mêmes ne purent se soustraire.

Il est souvent arrivé aux âmes magnanimes d'aimer leurs ennemis et de pardonner à leurs bourreaux; mais jamais on ne vit les hommes injustes aimer ceux qu'ils outrageaient, jamais on ne vit l'audace et le respect se donner la main. En présence de Pie IX, ce miracle s'accomplit et (chose non moins digne de remarque) celui qui fut le représentant le plus haut placé et le plus cou-

pable de ce double sentiment, fut aussi, de la part de l'auguste Pontife qu'il osait braver, l'objet de deux sentiments qui ne pouvaient se trouver réunis que dans un cœur dont la charité émanait de la paternité divine : la tendre miséricorde, et la sévère et inflexible justice !

Pendant les quinze dernières années de ce mémorable pontificat, il me fut souvent donné de voir et d'entendre Pie IX. Certes, ce furent des années troublées, et pendant lesquelles mugit autour du Saint-Siège une tempête terrible et non encore apaisée. Et cependant, rien n'égale dans mes souvenirs l'éclat incomparable qui environnait la présence du Pape, à l'heure même où l'Italie, plus insensée encore qu'impie et téméraire, se préparait à venir substituer sa petite royauté à celle qui n'était que le reflet de cette autre grandeur, dont aucune souveraineté du monde n'a jamais pu supporter, sans préjudice pour son honneur et pour sa propre importance, le trop imposant et trop auguste voisinage !

« Les fêtes religieuses se succédèrent, on s'en souvient, pendant cette période, et elles furent tellement admirables qu'il est permis de défier tous

les souverains du monde de jamais en montrer de semblables. Je n'eus pas le bonheur d'être présente à toutes, mais il en est une dont le Pape était personnellement l'objet et qui me laissa une impression, à la fois profonde et joyeuse, impossible à oublier.

« Cette fête fut celle du cinquantième anniversaire du jour où Pie IX avait célébré sa première messe. Depuis on en renouvela de semblables, à l'occasion de la vingt-cinquième année révolue de son pontificat, puis de la cinquantième de son épiscopat; enfin, et ce fut la dernière, du soixante-quinzième anniversaire de sa première communion. Ces fêtes étaient toutes personnelles; jamais auparavant on n'avait songé à en célébrer de pareilles pour aucun autre Pape, mais par cette raison même elles eurent un caractère spécial, où se rencontraient ensemble les plus majestueuses cérémonies de l'Église, et les émotions vives et cordiales des plus joyeuses fêtes de famille.

« Le jour dont je parle, le 11 avril 1869, le Pape célébra sa messe au grand autel de Saint-Pierre. Par une circonstance que je n'avais pas osé prévoir, on me tira de la foule au moment où cette

messe solennelle commençait, et je fus placée de manière à être du nombre des cent personnes auxquelles (parmi les milliers qui communierent ce jour-là) le Saint-Père donna la communion de sa main. La ferveur et l'émotion de tous étaient profondes et lorsqu'à la fin de la messe la foule tout entière prit part au « *Te Deum* » qui la suivit, en chantant alternativement les versets avec le chœur, cette émotion fut portée à son comble. Ce sont de ces souvenirs qui, toute la vie, réchauffent le cœur aux heures où il se refroidit, et c'est pourquoi la grâce de ces moments passagers est précieuse !...

« Dans le courant de cette journée, la foule ne cessa pas un seul instant de se presser sur la place de Saint-Pierre. Les députations de toutes sortes, venant de tous les lieux de la terre, montaient et descendaient la *Scala regia*. Les magnifiques présents des souverains, envoyés par l'entremise de leurs ambassadeurs, les simples offrandes des paysans d'alentour, étaient portés indistinctement par leurs donataires, jusqu'aux salles du Vatican, et tous se confondaient ensuite sur la place où l'éclat des vêtements bariolés des femmes, le cos-

tume des membres de la cour pontificale, celui des suisses et celui des zouaves pontificaux qui s'harmonisait à merveille avec ceux auxquels il était venu se mêler, donnaient à cette foule un aspect brillant et pittoresque tout à fait différent de celui de toute autre réunion populaire.

« Vers quatre heures, le Pape parut un instant à la loggia où il fut acclamé, tandis que pour la première fois se faisait entendre sur la place l'hymne composé par Gounod exprès pour ce jour. Une joie communicative et enthousiaste régnait dans l'air, joie à laquelle tous semblaient prendre part et qui n'avait aucune ressemblance avec les manifestations ordinaires de la satisfaction publique. »

Quelques heures plus tard, à l'heure où, à la nuit tombante, le Pape, en revenant de sa promenade, traversait en voiture la place de Saint-Pierre, on avait imaginé pour l'accueillir une illumination nouvelle. Peut-être, au point de vue du goût, cette innovation n'était-elle pas sans reproche ; mais toutefois, lorsque l'on vit des feux de toutes couleurs éclairer subitement la magnifique place, lorsque la Colonnade sembla transformée en éme-

raudes, la façade de Saint-Pierre en rubis, que des diamants semblèrent jaillir des fontaines et que dans la clarté de toutes ces lumières on vit s'avancer le carrosse dans lequel on apercevait les nobles et vénérables traits de Pie IX et l'on pouvait distinguer sa physionomie émue et souriante, tandis que, la main levée il bénissait à droite et à gauche la foule agenouillée sur son passage; il y eut mieux alors que les cris et les vivats qui accueillent un souverain, il y eut ces acclamations passionnées, tendres et familières par lesquelles des enfants saluent leur père!... Cela avait un caractère si frappant et si émouvant qu'un Anglais de grand mérite, mais non exempt de préventions, lord T.... qui se trouvait près de nous, ne put s'empêcher de s'écrier : « Assurément on ne peut nier que ces « gens-là n'aient l'air heureux et satisfait. J'avoue « que ce spectacle m'étonne, et dément complète- « ment l'idée que je m'étais formée d'avance sur « l'état des esprits à Rome. »

Quel prophète eût songé ce jour-là à prédire les évènements qui devaient s'accomplir dans ces mêmes murs avant la fin de l'année suivante? Quel ami eût songé à les craindre? Quel ennemi eût

osé les prévoir ? Mais, hélas ! ce n'est pas d'aujourd'hui que date la versatilité du peuple romain. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il a mérité que l'on dise de lui : « *Est-ce qu'ils devraient avoir des suffrages, ces gens qui dans une minute les donnent, et la minute d'après les reprennent*¹ ? »

Shakespeare, en parlant ainsi des concitoyens de Coriolan, savait toutefois de son temps, comme nous le savons, hélas ! trop bien du nôtre, que ce langage est loin de s'appliquer exclusivement à « *la changeante multitude* » de la grande Rome !

¹ SHAKESPEARE, *Coriolan*, acte III, scène 1^{re}.

IV

L'ANNÉE SUIVANTE ¹

Les jours heureux que j'ai racontés dans les pages précédentes, ne se renouvelèrent pas. L'année suivante, le jour même qui ramenait le retour de celui de notre départ de Naples, le 19 mars 1859, l'enfant dont nous regrettions l'absence à Rome, que nous croyions, malgré son jeune âge, capable de comprendre et de jouir de ces grands spectacles, cette enfant charmante, unique et chérie, fut atteinte subitement d'un mal douloureux et inguérissable qui, dix-huit mois plus tard, la conduisit au tom-

¹ Ce titre se rapporte, non pas à l'année qui suivit la fête que je viens de décrire, mais à celle qui succéda à la Semaine Sainte, passée à Rome, en 1858, dont on a lu le récit.

beau et enveloppa sans retour, du voile de la plus sombre douleur, la brillante jeunesse de sa mère.

Lorsque vinrent les jours affreux qui précéderent et suivirent le dernier de cette courte vie, ce que j'éprouvai moi-même me fit mesurer avec épouvante cette douleur maternelle que je fus appelée à partager. Je n'aurais point toutefois osé parler ici de Lina, si sa mère elle-même n'eût consacré à la mémoire de l'enfant qui venait de lui être ravie des pages écrites aux premiers jours de son deuil, dans le couvent des Dorotheés à Bologne, où elle s'était retirée pour y passer dans une retraite profonde les semaines qui suivirent l'accomplissement de son malheur. Ces pages déchirantes, datées du mois de septembre 1860, je les lus à Florence, où je rejoignis, le mois suivant, l'amie dont je puis dire que j'avais *adopté* la tendresse et la douleur. Il me fut doux alors de les traduire en français pour d'autres enfants dont la langue n'était pas celle de Lina, et auxquels je voulais faire connaître les paroles et les exemples angéliques de celle qui, pendant quelques jours, avait été leur compagne. Ces pages furent ensuite *lithographiées* ainsi que l'original, en français

et en italien, et, sans avoir alors été publiées dans l'une ou l'autre langue, elles passèrent par beaucoup de mains, et plus d'un cœur s'émut à ce récit, pathétique et simple, de la vie et de la mort d'une enfant de dix ans, tracé par la main de sa mère.

Lorsque je vis Lina pour la première fois à Naples, elle avait deux ans, et depuis lors jusqu'à sa mort elle fut sans cesse sous mes yeux. Nos noms se trouvent mêlés à ses joies enfantines et à ses longues souffrances, et son cœur plus précoce encore que son esprit a donné à ces souvenirs une empreinte qui n'est pas celle de son âge. Mais ceux qui naissent ainsi pour mourir, sans toucher autrement à la vie que par leur tendresse et leurs souffrances, ont véritablement dans l'âme une lueur d'en haut qui d'avance les éclaire, et cette même lumière peut seule illuminer aussi le mystère, qui, plus que tous ceux de la terre, trouble le cœur et semble blesser la raison : le douloureux mystère de la souffrance des enfants ! En songeant en effet aux pauvres petits qui furent les premiers martyrs du Christ, en pensant à ceux qui à travers les siècles furent arrachés des bras de leurs mères et sacrifiés

à toutes les barbaries, en lisant les récits qui se font encore aujourd'hui chaque jour des tortures infligées à tant de pures victimes, en retrouvant enfin dans ses propres souvenirs des jours tels que ceux que retracent ces pages, on tomberait dans l'abîme de la plus amère désolation, sans cette lumière magique et pourtant véritable, qui au sein de ces ténèbres nous révèle une espérance puissante, sereine et infaillible !

Cette lumière, c'est celle de la foi. La foi, c'est croire. Croire, c'est être *assuré* de la vérité absolue des paroles et des promesses de Dieu. C'est donc comprendre le sens véritable de tout ce qui nous séduit, et de tout ce qui nous déchire ; c'est savoir que, sur la terre, toutes ces choses portent des masques mensongers, que ce soient nos joies les plus pures et les plus enivrantes, ou bien que ce soient nos plus cruelles douleurs. La mère qui serre sur son cœur l'enfant qu'elle idolâtre, demain peut-être pleurera sur sa tombe, ou, plus malheureuse encore, dans vingt ans regrettera que la mort n'ait pas cueilli cette fleur avant que la vie ne l'ait flétrie. Contre cette double crainte, *rien* sur la terre ne peut la protéger. On peut dire qu'humainement

parlant, l'irréflexion est le seul soulagement de l'inquiétude. Mais en revanche nos douleurs aussi sont fausses, et, malgré le masque affreux qu'elles portent, ce qu'elles nous cachent, c'est une réalité radieuse, une réalité certaine. Il n'y a aucune proportion entre la souffrance *quelle qu'elle soit*, et le bonheur dont elle est le germe. Le péché *seul* en diminue le prix; mais, là où il n'y a pas de péché, il n'y a au-delà de la souffrance que la gloire, et une félicité inexprimable parce qu'elle est infinie!

Nous croyons connaître ici-bas la joie et les délices. Nous n'en connaissons que l'ombre grossière. Mais la souffrance, nos cœurs déchirés et saignants l'attestent, nous la connaissons réellement, et nous pouvons connaître, en la mesurant, la hauteur de nos espérances.

Ces réflexions furent l'apaisement de ma pensée dans ces jours de deuil comme dans tous les jours semblables qui se sont rencontrés dans ma vie. Témoin de cette longue torture, et touchée jusqu'au fond du cœur par ce spectacle, je sentis si vivement alors la vérité qui était au delà, que, ramenée vers ces tristes jours, je n'ai pu m'em-

pêcher d'ajouter ici, à leur souvenir, celui de la clarté qui, à travers ces sombres nuages, rayonna alors à mes yeux.

Depuis lors, vingt années se sont écoulées ; mais le temps n'a pas effacé le souvenir de l'enfant. Ce souvenir a plané sur la vie de sa mère, et cette vie s'est consacrée à des œuvres qui ont eu un retentissement si bienfaisant et si public, qu'il répand aujourd'hui un intérêt nouveau sur ce passé douloureux et fécond.

Ces pages, écrites au couvent des Doroathées de Bologne en 1860, au moment où la mort venait d'arracher à ce cœur maternel son unique trésor, viennent d'être publiées, *pour la première fois*, à l'intention des nombreux enfants que la charité lui a rendus. Je crois donc aujourd'hui, à mon tour, avoir le droit de placer ici la traduction que j'en fis à la même époque.

V

LINA

Bologne, du monastère de Sainte-Dorothee,
septembre 1860¹.

« C'est loin d'un grand nombre de ceux qui l'aimaient et dans un lieu qui lui était étranger, que Dieu a rappelé dans l'éternelle demeure des saints l'angélique et chère enfant dont il nous avait fait le don trop précieux, hélas ! et trop cher !...

« A ceux qui l'ont connue, qui l'ont aimée, qui, jadis et ailleurs, ont partagé mes soins, j'adresse ces pages qui, bien qu'elles contiennent quelques souvenirs de sa chère enfance, sont surtout destinées à conserver celui des dernières

¹ Les notes signées P. C. ont été ajoutées par celle qui traduit ces pages.

actions, des dernières pensées et des dernières paroles de sa vie achevée loin d'eux à Florence, le 1^{er} septembre 1860, lorsque j'avais été bénie de sa présence, onze ans et neuf mois, et comblée par elle d'un bonheur dont la mesure n'a pu être surpassée que par la douleur soufferte, en partageant son martyre pendant les seize derniers mois de sa vie.

« Dans cette pieuse retraite où je suis venue offrir au Seigneur une douleur qui n'a point et ne pourra jamais avoir de consolation humaine, mais qui cherche dans la pensée bienheureuse du séjour des anges la seule paix qui soit possible, je veux penser à celle qui m'a été ravie après tant de souffrances, car toute ma consolation se fonde sur le souvenir de ce que fut sa courte vie, et c'est aussi là le fondement de mon éternelle espérance.

« Ma Lina vint au monde le 9 novembre 1848, et fut, dès sa naissance, revêtue des couleurs de la Vierge, couleurs qu'elle a pieusement portées jusqu'au 15 septembre de l'année dernière, jour de sa première communion.

« Dès sa plus petite enfance, elle ressentit et

exprima pour Jésus, la Vierge et les saints l'affection la plus tendre, et ce fut à leurs images vénérées qu'elle envoya ses premiers baisers. Ne pouvant encore ni parler ni marcher, elle tendait déjà sa petite bouche pour les embrasser en quelque lieu qu'elle les aperçut.

« Oh ! Jésus crucifié ! c'est aussi pour vous qu'a été son dernier baiser et c'est dans cet acte de tendresse et de foi que s'est exhalée sa vie !

« A peine put-elle comprendre un récit, qu'elle écouta avec toute l'attention de son esprit enfantin celui de la Passion de notre Sauveur, et après ce jour, portée encore dans les bras de sa bonne, elle ne pouvait voir un crucifix sans s'écrier : « Oh ! *brutti Giudei*¹ ! » Dès lors les impressions religieuses étaient vives chez elle, et elles se développèrent de plus en plus jusqu'à la fin de sa vie, si voisine, hélas ! de son berceau...

« Sans être d'une intelligence excessivement précoce, elle me fit cependant, dès sa première enfance, ressentir de doux mouvements de joie : non-seulement par sa facilité à saisir toute espèce

¹ Les méchants Juifs!...

de beauté religieuse, mais encore certaines beautés de la nature et des arts qui sont lettres closes pour la plupart des enfants de son âge. — Elle était sensible à la musique et à la poésie, et avait pour l'harmonie de l'une et de l'autre l'oreille fine, l'intelligence prompte et la plus grande facilité. Il lui suffisait d'entendre une mélodie une ou deux fois pour la retenir ; elle se faisait ainsi répéter les chants qui lui plaisaient, et les chantait elle-même ensuite avec la plus exquise justesse, rendant à merveille avec sa petite voix, d'une douceur et d'une pureté rares, les chants parfois les plus difficiles et qu'une oreille musicale avait seule pu saisir ainsi. Plus tard, et surtout lorsqu'elle fut tombée malade, la musique, qu'elle étudiait avec passion, devint son plus grand plaisir, et sa principale distraction.

« Ce sentiment si vif du bon et du beau fut un des dons principaux de sa nature privilégiée. Dites-le, Pauline, vous à qui ma bien-aimée a été si chère, et qui lui avez porté tant d'amour, dites, vous qui mieux que toute autre l'avez connue et étudiée, dites-moi si, dans vos longs entretiens maternels avec elle, vous n'avez pas souvent été

surpr se de l'élan de son âme, et si vous n'avez pas parfois trouvé qu'elle s'élevait, presque sans effort, jusqu'à la vôtre!...

« La confession était pour elle une satisfaction une joie ; la veille des jours où je devais l'y conduire, je me souviens que, couchant dans ma chambre et se réveillant de grand matin, ou même dans la nuit, elle m'exprimait toujours sa joie de devoir aller le lendemain à l'église pour y accomplir ce devoir que beaucoup d'enfants regardent plutôt comme redoutable qu'attrayant ; mais jamais elle n'envisagea la confession sous cet aspect. Elle aimait à s'accuser de ses fautes dans l'espoir d'en obtenir le pardon et de s'en corriger. Étonnée de cette disposition la veille de sa première confession, je lui dis en souriant : « Mais, Lina, tu n'éprouves donc pas de honte à dire tes péchés? » « A les dire, non! » répondit la chère enfant, « mais j'en ai de les avoir commis. »

« J'eus ensuite la douce consolation de m'entendre dire par son confesseur plus d'une fois : « Remerciez bien Dieu de lui avoir donné cette « belle âme, et tâchez d'être la digne mère de ce « petit ange. »

« Elle ne trouvait jamais le temps long à l'église, et elle y restait si volontiers, et dans un si grand recueillement, que les assistants s'en étonnaient souvent. Combien de fois, la regardant ainsi à côté de moi, ne me suis-je pas sentie émue par l'expression de ses yeux et la ferveur avec laquelle elle articulait ses prières, ainsi que par l'attention et l'intérêt avec lesquels elle suivait les cérémonies saintes ! Il m'est arrivé, dans plus d'un de ces moments, de m'écrier : « Oh ! Seigneur ! cette enfant est à vous ! Bénissez-la comme si elle était déjà en paradis. » En paradis ! oui, en paradis ! C'était bien là que mon Dieu l'appelait. Pourquoi donc aujourd'hui ma douleur est-elle si désespérée ? Pourquoi l'angoisse du terrible déchirement est-elle si grande ? Pourquoi la souffrance de l'abandon et de la séparation m'empêche-t-elle de sentir l'accomplissement des promesses de Dieu qui dès lors la bénissait ? Oh ! mon enfant ! demande-la, cette résignation, pour ta pauvre mère, qui a perdu en toi la vie tout entière de sa vie !

« Oui, demande-la au Seigneur en souvenir de ce jour du 31 mai 1856 où tu reçus le Saint-Esprit dans le sacrement de la Confirmation ; fais pénétrer

dans mon âme un rayon de la consolation divine dont j'eus, ce jour-là, le cœur rempli en te voyant si belle par la pieuse expression de ton visage, et si brillante, hélas ! de santé, de joie et de tendresse.

« Le matin de ce jour solennel, elle voulut, avant de partir, aller trouver dans sa chambre É... Th...¹ (qui alors était encore protestante), pour lui demander de venir avec elle à l'église. « Venez, venez, lui dit-elle, « c'est le même bon Dieu que nous « aimerons et que nous prierons. » Ce cher petit visage animé d'une joie céleste, ces douces paroles, la touchante cérémonie, la manière dont elle s'y était préparée, tout cet ensemble fit une forte impression sur celle qu'elle avait voulu en rendre témoin et ne fut point une circonstance indifférente parmi celles qui disposèrent son âme à la grâce de la conversion, qu'elle obtint dans le courant de la même année.

« Oh ! ma Lina ! merci de cette pensée ! je te demandais une consolation, et tu me l'as obtenue.

¹ La jeune femme de chambre de M^{me} Craven, qui se fit catholique cette année-là, et qui depuis soigna ma Lina dans sa maladie avec un si tendre dévouement.

« J'ouvre maintenant le journal que j'écrivais en voyage, je parcours tes chers petits livres, je recueille dans ma mémoire fatiguée tous mes souvenirs du passé, et je me donne la consolation de revivre encore avec toi quelques-uns des jours de ta douce enfance. Les amis auxquels je promettais seulement le récit de ta sainte mort me pardonneront ces quelques détails de plus sur des années dont bien des souvenirs sont aussi les leurs.

« Voici ce que je trouve dans mon journal à la date du 2 août 1854, lorsque, pour fuir le choléra qui sévissait à Naples et à Ischia où nous nous trouvions pour l'été, nous nous décidâmes à partir pour Lucques avec nos excellents amis M. et M^{me} Craven.

« Livourne, le 2 août, à sept heures du matin.

« Nous sommes arrivés hier dans le port. Nous déjeunions à bord à huit heures, lorsque le commandant est venu nous apporter la sentence qui condamnait à six jours de quarantaine tous ceux qui venaient de Naples. Vers neuf heures, le

temps menaçant était devenu tout à fait mauvais. Gusman, le bon commandant du *Vésuve*, avec une physionomie qui me sembla triste et agitée, nous conseilla de descendre le plus promptement possible parce qu'il craignait une tempête. En effet, nous nous mîmes tous dans une barque (nous étions vingt-quatre personnes), remorquée par une autre barque du lazaret, afin que les rameurs ne fussent pas en contact avec nous. Nous nous approchions ainsi du port sur une mer passablement agitée, laissant le bateau à vapeur dans la rade à peu près à un mille de distance. Ce trajet me semblait pénible, mais pas dangereux comme à quelques-uns de nos compagnons de voyage. Cependant je regardais la plage avec un ardent désir de l'atteindre lorsque tout d'un coup, à une portée de fusil du rivage, nous apercevons des signes et nous entendons des cris qui nous indiquent que le passage intérieur du port nous est interdit et qu'il nous faut retourner en arrière et aller tourner l'extrême pointe du môle pour gagner le premier lazaret de l'Ardenza ! *Poveri noi!* je comprends alors le danger qui nous menace, et je m'efforce de me calmer et de ne pas perdre

courage. Quelques rameurs se joignent aux nôtres, et nous commençons à nous éloigner du port et à prendre le large. Dans cette direction, la tempête soulevait déjà furieusement la mer. Ni promesses, ni prières, ne purent cependant fléchir ceux qui nous condamnaient à cette navigation insensée. Bientôt les cris des matelots se joignirent aux nôtres, mais nos voix se perdaient dans le bruit effrayant de la mer. Nous étions inondés, et il nous semblait que chaque vague allait être la dernière, c'est-à-dire celle qui, en rompant la corde qui nous attachait au bateau remorqueur, nous livrerait à la merci de la mer. La vue de Lina me faisait perdre les sens. Elle voyait le danger comme moi, comme nous tous, mais elle avait le courage de s'empêcher de pleurer ou de crier : un seul cri sorti de sa bouche m'aurait, je crois, fait mourir. Elle était à côté de moi dans les bras de Pauline qui la tenait embrassée, et là, serrée ainsi contre elle, elle leva les yeux et lui dit : « Prions Dieu » ; et, joignant sur-le-champ ses petites mains, elle se mit à adresser à Dieu des prières auxquelles nous devons peut-être notre salut. Peu après, se tournant encore vers celle

qui la tenait si tendrement serrée sur son cœur, elle lui dit : « Oh ! quel bonheur que Marie¹ soit à la Cava et pas ici pour mourir avec nous ! » Elle se consolait donc au milieu de cet extrême péril par la pensée que sa petite amie était à l'abri du sort qui nous menaçait ! Ces deux pensées, l'une de foi, l'autre de tendre dévouement, dans cette heure de danger, me firent voir quel était déjà ce cœur de cinq ans, et quelles espérances maternelles il m'était permis de concevoir.

« Après ces douces paroles (dont je conservai le souvenir dans cette page écrite le même jour), elle n'en proféra plus d'autres pendant les longues heures que dura encore cette cruelle navigation, et elle montra dans cette occasion cette force et ce courage qui jamais ne se sont démentis, et dont elle donna dans sa courte vie des preuves que j'ose nommer héroïques. En tout, jamais enfant ne fut moins sujette qu'elle à *la peur* d'aucune sorte, mais néanmoins l'émotion de ce trajet, suivi d'une quarantaine à laquelle la brutalité de nos gardiens donna aux yeux de Lina l'aspect d'une dure

¹ Marie Camporeale, une amie de son âge qu'elle chérissait.

captivité, produisit sur elle une impression dont elle sembla se ressentir plus tard.

« Arrivée à Lucques, elle fut prise d'accès de fièvre qui se répétèrent pendant toute la durée de l'automne, et, à la fin de l'hiver suivant (revenue à Naples), elle fut reprise de la même fièvre qui cette fois dura soixante-dix jours de suite et la laissa grandement affaiblie. Je regrette de n'avoir pas noté alors ou gardé dans ma mémoire tout ce que je lui entendis dire pendant les longues semaines de cette maladie qu'elle supporta avec une douceur et une patience inaltérables. Je me souviens seulement que, le samedi-saint de cette année, le curé de la paroisse, qui venait bénir la maison, étant entré à l'improviste dans sa chambre, elle en fut un peu émue et tremblante, et, lui ayant demandé ce qu'elle avait, elle me répondit en souriant (qu'on se souvienne qu'elle n'avait que six ans) : « J'ai cru *qu'il venait me prendre*, maman, et, après tout, je me serais bien résignée à mourir comme cela, dans mon petit lit. C'était une grande grâce de Dieu en comparaison de la vilaine mort dont il nous a préservés l'année dernière à Livourne. »

« Elle parlait déjà alors de la mort en souriant !

« Remise de cette longue maladie (qui, hélas ! laissa dans sa santé le germe fatal des souffrances dont elle fut atteinte plus tard), elle reprit force, gaieté, santé et toutes les joies de son âge. Avec sa gouvernante, miss Louise Delany, qu'elle aimait d'une tendresse infinie, elle apprit en peu de mois à parler anglais avec facilité et bientôt avec une rare perfection, et elle commença à faire des progrès dans toutes les petites études proportionnées à l'âge qu'elle avait.

« Pendant l'été de 1838 que je passai en entier à Rocca-Piemonte¹, je lui donnais ses leçons et je m'amusais parfois à exercer son imagination en lui donnant de petits sujets de composition, tels que *la bonne conscience, l'amour filial*, etc., etc., et je la priais de m'écrire ce qu'elle en pensait.

« Ces compositions que je montrai alors à quelques amis me causèrent de vives jouissances et souvent une grande surprise. Je regrette bien maintenant de ne pas avoir conservé ces pages qui furent au nombre de mes dernières joies maternelles ; car,

¹ Propriété du duc de Ravaschieri près de S. Clemente, non loin de la Cava.

hélas ! me voici déjà parvenue à la fin de ces jours bienheureux de sécurité, et au commencement de son long martyre et du mien, c'est-à-dire aux derniers mois de l'année 1858 et aux premiers de l'année suivante. Dès lors quelques symptômes de faiblesse s'étaient produits dans la santé de ma Lina, mais sans cependant me causer, non plus qu'aux médecins consultés sur-le-champ, la moindre inquiétude ; lorsque tout d'un coup elle fut atteinte, comme par la foudre, d'une douleur vive, aiguë, effroyable, dont un cri violent et douloureux indiqua le premier accès le matin du 19 mars 1859. Douleur cruelle, inexorable, mystérieuse, jamais expliquée, jamais guérie et qui, suspendue parfois, mais reparaisant toujours, a fini, malheureuse que je suis ! par lui coûter la vie !...

« Mon Dieu ! donnez-moi la force de continuer maintenant.

« Pendant les trois mois qui suivirent ce jour, ma pauvre enfant ne put jamais demeurer étendue un seul instant, elle se tenait courbée, sa tête touchant presque ses petits pieds, souffrant par moments les plus affreux paroxysmes et jetant alors

des cris de douleur déchirants et navrants, mais sans les accompagner d'aucune plainte ni d'aucun murmure. Elle fut pendant ce temps un ange de patience et de résignation !

« Au commencement de juillet, une crise favorable sembla avoir lieu ; elle se redressa, put s'étendre dans son lit, et, à dater de ce jour, fut tellement mieux que toutes mes espérances se ranimèrent et allèrent même, à cette époque, jusqu'à la croire complètement guérie. Ce fut le jour de la Madone du Mont-Carmel, envers laquelle elle avait toujours eu une tendre dévotion, qu'elle put sortir pour la première fois de son lit, s'habiller, venir avec nous dîner dans la salle à manger et recevoir tous les amis qui l'entourèrent ce jour-là avec une joie inexprimable, la croyant rendue à la vie; et le même jour elle reprit sa place au piano, y joua ses airs favoris avec sa petite amie Marie, et se livra à toute la joie d'avoir retrouvé les plaisirs de son âge et la société de celle qui lui était plus chère qu'une sœur.

« Mais ce progrès ne se maintint pas longtemps, la douleur reparut avec la fièvre; et ma pauvre petite, qui s'était livrée avec tant de bonheur à l'es-

poir d'être guérie, fut forcée de se remettre au lit. Ce jour-là elle me dit avec tristesse : « Ah ! maman, il n'y a pas de bonheur pour moi ! » (*Mamma mia! la felicità non è per me!*) » paroles qui retentirent bien douloureusement dans le cœur de sa pauvre mère !

« Son confesseur, l'excellent P. Borghi, qui l'aimait tendrement, lui avait promis que le 15 août elle recevrait, pour la première fois, son Dieu dans la sainte communion. Oh ! avec quelle effusion elle désirait cette grâce !... Mais l'absence de sa marraine¹, dont elle attendait et désirait vivement le retour, fit remettre ce jour jusqu'à l'époque de son arrivée, et sa première communion fut fixée pour le 15 septembre. Pendant qu'elle s'y préparait, son père lui proposa un jour de la conduire à Naples (du Scudillo, nous nous trouvions à Capo di Monte) pour y voir la procession de Piè di Grotta. Elle était mieux, et levée dans ces jours-là, et le médecin lui permettait cette course à Naples, où elle devait se trouver avec

¹ J'avais été sa marraine à sa confirmation, non pas à son baptême ; mais, en Italie, on attache plus d'importance à cette fonction, dans ce cas, que dans l'autre. (P. C.)

toutes ses cousines et ses amies, réunies pour la recevoir et pour jouir avec elle de la fête. Mais ma Lina voulut faire à Dieu le sacrifice de ce plaisir, « afin, dit-elle, de me rendre un peu plus « digne de recevoir mon cher Jésus » ; ce furent ses propres paroles, et pendant toute la journée que je passai seule avec elle, je n'aperçus pas sur son visage une ombre de tristesse ou de regret. Tout entière à la pensée du jour qu'elle attendait avec tant de désir, elle pria, lut et travailla toute la journée aux vêtements de douze pauvres petites filles qui devaient l'accompagner à la table sainte.

« Le 15 septembre vint enfin, et ma Lina, toute vêtue de blanc, pâle et pure comme un lys, fut portée par moi comme en triomphe à la pieuse petite chapelle de Scudillo, que j'avais préparée et ornée moi-même de fleurs et de tentures. Elle était pénétrée de foi, d'amour et d'espérance ; et quoique jusque dans cette heure de grâce l'atteinte de la douleur se fût plus d'une fois fait sentir, elle sut, dans cette heureuse matinée, la maîtriser presque entièrement ; elle supporta sans peine le jeûne, l'émotion, la fatigue, et sembla tout oublier dans la ferveur qui remplissait son âme.

« Revenue à la maison, cependant, une vive attaque la saisit presque subitement ; mais, l'accès surmonté, elle revint joyeuse et souriante aider ses amies à servir le repas des pauvres enfants dont son seul plaisir, en ce jour, était de s'occuper ; et le bon Père Borghi qui présidait à la fête, pour laquelle il l'avait si bien préparée, l'aidait aussi à se faire la petite servante des pauvres et les servait avec elle.

« Elle passa ainsi doucement la fin de cette journée au milieu de ses amis, et moi j'en conservai le plus doux souvenir et pendant longtemps les meilleures espérances. Ces espérances semblèrent toutes se confirmer pendant la durée du mois d'octobre suivant, qu'elle passa en entier à Castagneto (à Cava), confiée aux soins de nos chers amis. Là, elle fut pendant quelques semaines entièrement délivrée de ses atroces douleurs, et nous eûmes l'inexprimable joie de la voir marcher, courir et faire de longues promenades, non-seulement à pied, mais à âne. Oh ! avec quel transport elle jouissait de ce retour de bien-être ! Avec quelle joie elle gravissait les sentiers les plus escarpés, et admirait du haut de nos belles montagnes la

vue magnifique qu'on en découvre de toutes parts ! Sa jeune âme était si accessible à ce genre de jouissance que la poésie de la nature (comprise si tard souvent) semblait être pour elle une langue naturelle.

« Elle nous semblait alors en voie de complète guérison, et dans les premiers jours de novembre je la reconduisis avec moi à Naples. Mais à peine y fut-elle revenue que les douleurs, la fièvre et la faiblesse reparurent ! Alors, et malgré la saison avancée, je la reconduisis dans le même lieu et auprès des mêmes amis que nous venions de quitter, espérant voir se renouveler les bons effets de son premier séjour à Castagneto, et, de fait, il en fut ainsi pendant plusieurs semaines encore dont le souvenir restera ineffaçablement cher à eux aussi bien qu'à moi.

« Au nombre de ces semaines, oublieront-ils jamais celle qui précéda la fête de Noël, pendant laquelle elle illumina chaque soir avec tant de soin le *presepio*¹, qu'ils avaient fait venir, pour lui donner son plaisir de chaque année, qui jamais ne

¹ On sait qu'on nomme ainsi ces représentations plus ou moins grandes de la Crèche et des diverses scènes de l'enfance de

fut plus grand pour elle que celle-ci?... Oublieront-ils jamais la prière que nous faisons tous ensemble le soir à Jésus enfant, après que deux des *pifferaj*, qui parcourent nos montagnes à cette époque, avaient joué leur air de cornemuse devant sa petite crèche et chanté leur cantique?... Oublieront-ils surtout jamais la chère et douce voix de ma Lina chantant ce refrain qui était celui du cantique des paysans de Castagneto :

O dolce vita mia!
 Bel figlio di Maria,
 Sei tu mio caro Dio
 Sei tutto il mio Tesor!

« Oh mon Dieu ! c'est avec les anges qu'elle le chantera cette année !

.....

« Pour la veille de Noël, nous avons eu pour elle l'idée d'arranger un *arbre* tel que Marie Camporeale (qui avait passé l'hiver précédent en Allemagne) les avait dépeints à Lina, et, après avoir

Notre Sauveur, qui à l'époque de Noël sont exposées dans les églises d'Italie et que la plupart des enfants disposent dans les maisons. (P. C.)

orné cet arbre de fleurs, de fruits et de lumières, nous avons disposé à l'entour des vêtements pour douze petites filles du village que nous voulions lui donner le plaisir de distribuer, après y avoir travaillé elle-même pendant la semaine précédente avec le zèle et l'activité, je puis dire, *la tendresse* qu'elle portait toujours à ce qui regardait les pauvres. Elle était d'une grande adresse et cousait très-bien pour son âge, de sorte que plusieurs de ces robes pour les enfants les plus jeunes furent entièrement faites de ses petites mains !

« La vie que nous menions pendant ce séjour lui plaisait plus que tout autre. Nous avons établi pour la journée une sorte de règlement dont nous ne nous départions jamais, et c'était un bonheur pour Lina que de s'y conformer, et un grand chagrin lorsqu'il fallait l'enfreindre. Tant qu'elle le put, elle fit exactement chaque chose à son heure, lisant, écrivant, jouant du piano ainsi tour à tour et parfois copiant des vers qu'elle nous priait de lui choisir. Il me semble encore la voir assise à sa table (toujours en si bon ordre) placée près de celle de l'amie qui veillait sur elle presque avec autant de tendresse que moi et écrivant les pages de ce

petit journal que nous relisons aujourd'hui ensemble avec de si brûlantes larmes ! »

.....

.....

Jusqu'à présent j'ai traduit ce récit douloureux littéralement et sans en rien omettre. Si je ne transcris pas maintenant ici en entier (comme l'a fait la mère de Lina) le petit journal dont elle vient de parler, c'est qu'il se compose du récit quotidien de journées trop simples et trop uniformes pour pouvoir intéresser ceux auxquels ces pages ne rappellent aucun souvenir personnel. Quant au reste, tous peuvent, si je ne me trompe, étudier, avec respect et profit, le degré de patience et de courage qu'une ardente foi religieuse peut développer dès l'âge le plus tendre dans l'âme d'une enfant.

Ce petit journal l'atteste lui-même : car, dans ces mêmes pages où se trouvent une foule de circonstances indifférentes qui rappellent l'âge de

celle qui les inscrit, on lit à plusieurs reprises des lignes telles que les suivantes :

« Samedi 14 janvier ¹.

« Oh ! quelle joie pour moi d'avoir passé la nuit sans souffrir ! Plus tard, il faisait froid et il pleuvait beaucoup, j'ai pensé aux pauvres petites filles qui, pendant que j'étais là tranquillement à écrire près de maman, étaient dehors exposées au froid et à la pluie !... Mon Dieu !... que vous êtes bon pour nous ! Comment peut-on vous aimer si peu !... »

« Après tout cela j'ai eu une attaque de douleur très-forte, quoique pas très-longue. »

Pour ceux qui savent ce que c'étaient que les souffrances dont elle parle, il y a, dans la simplicité avec laquelle elle en fait mention dans ce

¹ Ce petit journal est tout entier en italien, et en italien le meilleur, ce qui pourra surprendre ceux qui, en entendant Lina parler habituellement français et anglais (l'une et l'autre langue sans le moindre accent), étaient disposés à croire qu'elle parlait moins bien la sienne ; mais il n'en était point ainsi, elle aimait la charmante langue de son pays et *s'étudiait* à la bien parler. Ce fut celle qui fut le plus souvent sur ses livres à la fin de sa vie et les dernières paroles qu'elle prononça furent en italien. (P. C.)

petit journal, un courage que sa pauvre mère a bien le droit de nommer héroïque.

Peut-on s'imaginer, en effet, qu'il s'agissait de spasmes si affreux que, pendant qu'ils duraient, ils lui arrachaient des cris dont le souvenir glace encore ceux qui les ont entendus !... de spasmes dont la violence forçait parfois à se jeter et à se rouler par terre cette courageuse enfant qui, plus qu'une autre, savait maîtriser la douleur et la supporter longtemps sans se plaindre !

Oh ! que de fois sommes-nous restés là, devant elle, éperdus et pétrifiés ; ne pouvant faire autre chose que la regarder souffrir ! sachant par expérience que dans de tels moments rien ne la soulageait, et n'osant pas la prendre dans nos bras ou même toucher ses mains parce que le moindre contact augmentait ses souffrances !...

Hélas ! lorsque, après une courte trêve, je vis ces douleurs recommencer à sa dernière rechute, je me souviens d'avoir plus d'une fois pensé et d'avoir dit à sa mère elle-même : « Toutes les joies de la terre ne suffiraient plus maintenant pour la dédommager de ce qu'elle endure, il n'y a plus pour cela que celles du ciel !... »

Au milieu de ce long martyre, on a vu que la pensée de ceux qui souffraient davantage ou étaient plus pauvres qu'elle revenait à sa mémoire, avec cet héroïque oubli d'elle-même qu'elle avait manifesté dès l'âge de cinq ans, pendant la tempête, au milieu de laquelle elle se réjouissait de penser que sa petite amie était sur terre et à l'abri du danger. Ce même sentiment se retrouve dans le passage suivant :

« J'ai eu une bonne nuit, après mon petit souper hier au soir. Ce matin nous sommes sorties. Nous avons été au jardin de Cardito, qui domine toute la route de Pozzuoli. Je suis restée là longtemps. En revenant, je me suis amusée toute seule. Le soir, maman (qui fait tout pour me faire plaisir) m'a fait une lecture qui m'a beaucoup divertie, et, après avoir mangé mon petit morceau de pain, je me suis endormie en remerciant Dieu qui m'a donné un bon lit et tout ce que je désire, tandis qu'il y a tant de pauvres petites filles qui dorment dans la rue, et qui sont encore heureuses de trouver, le soir, un trou où elles peuvent se reposer de leur triste journée ! »

¹ « ... e chè son contente la sera, di trovare un buco per adagiarsi stanche del tristo giorno! »

Ces lignes (les dernières inscrites dans le petit livre où elle consignait ses souvenirs de chaque jour) sont datées de Pozzuoli, où sa mère la conduisit, après son séjour près de nous, lorsque l'air vif des montagnes de la Cava, qui d'abord avait semblé lui faire du bien, cessa d'avoir pour elle un effet salutaire.

Le jour de cet adieu à un lieu où elle avait passé des jours, qui nous avaient laissé à tous un ineffaçable souvenir, elle écrivit dans son journal ces lignes si touchantes pour ceux à qui elles s'adressent :

« Aujourd'hui s'est achevé mon séjour à Castagneto avec les chers amis, qui ont été bons comme des anges pour moi. Seigneur! bénissez-les, et faites qu'un jour je puisse leur rendre en tendresse tout ce qu'ils ont fait pour moi. Mais moi, je ne puis que les aimer! Vous, mon Dieu! vous pouvez les rendre heureux! »

Elle partit! et Dieu sait quels vœux la suivirent!.. A Pozzuoli, comme il arrive souvent aux malades, elle sembla d'abord ressentir de bons effets de ce nouveau changement d'air. Mais, en poursuivant le récit maternel que j'ai suspendu un mo-

ment (et que je reprends maintenant pour ne plus l'interrompre), on verra que ce décevant espoir ne fut pas de longue durée :

« A Pozzuoli, où nous menions une vie encore plus solitaire qu'à Castagneto, elle me répéta ce qu'elle m'avait dit là tant de fois : « Oh ! que j'aime cette vie ! c'est comme cela que je voudrais vivre toujours, loin de la ville, dans une belle campagne, et puis avoir une école pour de pauvres petites filles et être moi-même leur maîtresse. »

« Dans cette habitation très-tranquille, mais assez misérable, de Pozzuoli, ma Lina se trouva entourée de très-pauvres gens, et ce fut à eux qu'elle donna les derniers trois écus qu'elle possédait, c'est-à-dire son petit avoir tout entier. Une de ces familles qui habitait à notre porte était d'assez bonne condition, mais réduite à la misère par la perte de l'emploi du père dont le salaire les faisait vivre tous. Dès que Lina en entendit parler, elle

courut à sa petite écritoire et voulut absolument me donner la meilleure part de ce qu'elle contenait pour en augmenter la somme que j'avais recueillie pour ces malheureux, et le reste elle le donna à une pauvre vieille femme malade qui n'avait pas de quoi acheter les médicaments dont elle avait besoin. On peut donc dire de ma Lina ce qu'il n'est pas facile de dire de tous, qu'elle a donné aux pauvres *tout ce qu'elle possédait*, et jamais de sa vie l'idée ne lui vint de faire un autre emploi de l'argent qu'on lui donnait de temps en temps. Tu auras donc été bénie par les pauvres, ma bien-aimée ! comme tu l'as été par tes parents, par tes amis, et, ce qui est encore une bien plus douce pensée, par le Dieu juste et bon qui juge et récompense !.....

« Le 19 mars était l'anniversaire du jour où avaient commencé ses souffrances. Elle n'avait plus alors le moindre vestige de la toux qui nous avait fait quitter Castagneto, et, de plus, les autres douleurs avaient tellement diminué qu'elle me semblait en être à peu près entièrement quitte, et Dieu sait quelle joie, quelle reconnaissance j'en ressentais ! Après tant d'angoisses, je voyais son visage reprendre une teinte rosée, ses joues s'arrondir et

toute sa chère petite personne recouvrer un air d'activité et de santé!... Je la regardai donc encore une fois comme guérie!... Mais elle avait un très-triste pressentiment et elle me dit le jour qui précédait celui-là : « Je voudrais aller me confesser demain, car je me sens très-triste et comme si j'allais recommencer à souffrir! » Pour la distraire et pour l'égayer je la conduisis à Naples pour deux jours, pendant lesquels elle oublia sa tristesse en voyant la joie de tous ceux qui la retrouvaient ainsi en apparence rendue à la santé.

« Au bout de deux jours, je la ramenai à Pozzuoli..... Oh! mon Dieu! la main me tremble et la force me manque maintenant pour rappeler mes cruels souvenirs.

« Dans la nuit du 24 mars, elle fut tout d'un coup prise d'une forte fièvre, et bientôt se manifestèrent les signes trop certains d'une suppuration intérieure.

« A dater de ce jour, la chute de toutes mes espérances fut rapide.

« Ma Lina avait voulu se préparer à recevoir la communion pour la fête de l'Annonciation ; et la veille de ce jour (ce même 24 mars), quoique assail-

lie de cette violente fièvre, elle n'avait pas d'autre pensée que celle du pieux et doux devoir qu'elle espérait accomplir le lendemain, et, quoique pendant la nuit cette fièvre brûlante desséchât ses lèvres et lui donnât une soif ardente, jamais rien ne put la faire consentir à avaler une goutte d'eau ; au lieu de cela, elle se contentait, pour rafraîchir sa bouche, de l'appuyer sur une tablette de marbre placée près de son lit. Jamais elle ne voulut renoncer à sa communion, et elle résista à toutes mes instances avec une douce énergie, me suppliant tendrement de ne pas la priver d'une si grande consolation. « Tu verras, maman, disait-elle, que demain comme tous les jours de fête de la Madone je serai mieux et que je pourrai aller à l'église. » — De fait, vers le matin, la fièvre se calma, et, soutenue par une force presque entièrement morale, elle se leva, s'habilla et me supplia en pleurant de la conduire jusqu'à l'église de San-Francesco, où elle vint en effet avec moi recevoir dans la sainte communion le Dieu pour lequel elle aussi, pauvre enfant, étendue sur sa croix, avait souffert pendant la nuit qui venait de s'écouler le tourment de la soif.

« Après ce jour elle eut encore un fugitif retour de force, et ce fut vers l'époque de la semaine sainte que par l'ordre du médecin elle alla passer à Naples, me laissant malade à Pozzuoli. Pour ces cinq jours encore elle fut confiée à nos fidèles amis, et avec eux, le jeudi-saint, elle put aller à pied à une assez grande distance et assister sans fatigue à la procession qui a lieu à Naples ce jour-là. Mais dès le lendemain l'accablement revint; et le lundi de Pâques, lorsque je la rejoignis, je la trouvais faible, changée, en proie à la fièvre et aux douleurs. Je la remmenai avec moi ce jour-là à notre maison de Naples (à Sainte-Catherine); mais l'escalier qu'elle avait encore monté facilement et presque joyeusement peu de jours auparavant, il fallut la porter pour le descendre. En arrivant à la maison elle se mit aussitôt au lit, et depuis lors je puis dire qu'elle ne l'a plus quitté et que jamais après ce jour elle n'a cessé de souffrir que pour de courts intervalles!

« La seule et unique distraction de ma pauvre enfant était de lire de petites historiettes religieuses et morales dont nous avons une collection qui faisait ses délices. Pendant la première quinzaine

de mai, cependant, je m'aperçus qu'elle n'avait plus jamais entre les mains que son *Imitation* ou quelque autre livre de dévotion. Un jour enfin elle me dit : « Pour aujourd'hui, maman, tu me feras bien plaisir si tu veux me donner un des petits livres que j'aime tant. » — « Et pourquoi aujourd'hui plutôt qu'à l'ordinaire ? » lui dis-je. Elle me répondit : « Parce qu'aujourd'hui finissent mes quinze jours de privation pendant lesquels je m'étais imposée de ne rien lire d'amusant. »

« Ainsi ma chère enfant, au milieu de ses souffrances, avait encore voulu faire au Seigneur l'offrande de l'unique plaisir qui lui restait afin de se rendre pendant ce mois plus agréable à Marie !

« Ce fut peu de semaines après que j'eus un soir avec elle une conversation que, dans l'effusion de la consolation que j'en avais ressentie, je rapportai le lendemain à celle qui partageait avec moi ces jours d'angoisses ; je lui dis alors (et elle me comprit bien) que j'avais éprouvé une joie égale à celle que m'eût causée sa guérison en reconnaissant quelles étaient les dispositions de son âme. Pauline écrivit sur-le-champ ce que je lui avais dit, et voici ce passage tel qu'elle me permet de le copier dans son journal :

« 5 juin 1860.

« Thérèse vient de venir me donner de meilleures nouvelles de la nuit : notre pauvre enfant a mieux dormi, elle a moins souffert, elle a été plus calme ; mais ce n'est pas là ce qui cause la joie que je ressens en ce moment, les actions de grâce que je rends à Dieu, voici pourquoi je le bénis.

« Cette chère enfant était hier au soir en silence dans son lit écoutant son père qui, plus découragé que de coutume de cette longue maladie, se livrait devant elle à un accès violent de désespoir ; à la fin, Lina lui dit doucement : « Papa, pourquoi, pourquoi dis-tu tout cela ?... Qu'est-ce que cela fait de souffrir ! et de souffrir même longtemps ? Le bon Dieu nous a fait de si *belles promesses* ! » Elle ajouta encore plusieurs paroles en ce sens, et, après qu'il fut sorti de la chambre, elle continua à parler d'une façon qui ne lui est pas habituelle et (comme elle ne l'avait jamais fait à sa mère) de tout ce qui se passait

dans sa chère petite âme, pendant ses longues heures de souffrances. Elle lui a dit: Maman, je suis méchante quelquefois le jour, je souffre et je fais souffrir ce *pauvre Jésus-Christ* qui a tant souffert pour nous ! Mais ce n'est pas comme cela la nuit. La nuit je suis sage. Quand je ne dors pas, je pense toujours à Lui, et cela me serait égal de souffrir comme je le fais s'il veut même un an ou deux. La nuit je suis contente et je pense au ciel. Comment te le figures-tu, maman ? » Je ne sais ce que Thérèse lui a répondu. L'enfant a repris : « Moi, ce qui me représente le plus le ciel, c'est une bien belle vue. Ce ne sont pas ces autres belles choses que je vois, ces choses, tu sais, *comme on peut en voir sur les boulevards*¹. Mais quand je le regarde, un bien beau pays, je pense que le ciel est comme cela. » Elle a parlé ainsi pendant plus d'une heure à sa mère, la comblant

¹ Elle avait été à Paris, avec sa mère. Mais, chose singulière pour un enfant, elle n'oubliait jamais le beau ciel de son pays. Un jour, après s'être promenée sur les boulevards, on lui demanda « si cela l'avait amusée de regarder les boutiques ? » Elle répondit : « Oui, je les ai trouvées bien belles, *mais pas tant que quand c'est le pays qui est beau.* » Elle semble s'être souvenue de cette impression dans ses derniers jours. (P. C.)

d'une joie presque aussi grande que l'eût été celle de sa guérison¹. »

« Il était de fait qu'elle passait souvent les heures de ses longues insomnies dans une tranquillité et une paix qui eussent ressemblé au sommeil si on n'y avait pas regardé de près.

« Elle avait eu peu auparavant le regret de ne pouvoir assister à la première communion de sa chère jeune amie Marie, et la douleur ensuite de se séparer d'elle. Le départ de Marie fut suivi pour ma pauvre enfant d'une séparation qui lui fut plus sensible encore. Louise Delany, sa gouvernante, qu'elle aimait plus qu'on ne peut le dire, tomba gravement malade à cette époque et fut obligée de retourner dans son pays. Elle avait soigné Lina avec autant d'intelligence que de dévouement, et

¹ Lorsqu'elle disait dans cet entretien si touchant qu'elle était « méchante le jour », elle voulait parler d'une certaine impatience (symptôme ordinaire des longues maladies de langueur) qu'elle ressentait parfois contre l'une ou l'autre des personnes qui la soignaient. Elle en avait été réprimandée et avait fait de grands efforts pour se vaincre. Lorsque, plus malade, elle quitta Naples, elle voulut réparer encore davantage ce léger tort en demandant pardon à tous ceux qu'elle craignait d'avoir affligés et en particulier (en l'embrassant tendrement) à une pauvre servante envers laquelle surtout elle se le reprochait. (P: C:)

Lina préférait ses soins à ceux de toute autre, et avait pour elle une reconnaissance et une tendresse sans bornes. Aussi son départ fut-il une lourde épreuve ajoutée à toutes les autres. Dieu, qui accablait son corps de souffrances, sembla vouloir aussi que son jeune cœur souffrît les peines qui pouvaient lui être le plus sensibles et qui sont rarement à ce point éprouvées à son âge ! Cependant, pour ne pas m'affliger et surtout pour ne pas faire accuser sa gouvernante de lui avoir causé un chagrin qu'elle n'aurait pu lui épargner qu'aux dépens de sa propre santé, elle se contraignit presque tout à fait pendant le jour, mais plus d'une fois pendant les nuits qui suivirent ces deux tristes départs, on l'entendit gémir tout bas et sangloter ¹.

¹ Une circonstance que je n'ai su que plus tard, par miss Louise Delany elle-même, et que la mère de Lina ignorait en écrivant ce qui précède, c'est qu'au moment de son départ Lina lui avait fait l'étrange et touchante prière *de se mettre en deuil si elle apprenait sa mort*, disant qu'elle demanderait aussi à sa mère de lui permettre d'en faire autant si c'était elle qui mourait, ce qui était possible, puisque elle aussi était malade et la quittait à cause de cela. « *I would ask mamma to let me put on black for you as if you were my sister, would you not do the same for me?* » Ce furent ses paroles en anglais. La pauvre gouvernante ne manqua pas à cette promesse et porta le deuil profond de l'enfant qui l'avait tant aimée. (P. C.)

« L'effet de cette tristesse fut du reste d'augmenter s'il se pouvait sa tendresse pour moi, tendresse qui ajoutait encore au déchirement de mon cœur.

« Jour et nuit elle me demandait et me voulait près d'elle, et jamais, je le crois, on ne vit d'amour plus grand d'une enfant pour sa mère. Souvent, pour me remercier de ces longues lectures qui étaient son unique distraction, elle me couvrait de baisers, me prenait les mains et les tenait serrées entre les siennes en me disant les paroles les plus douces et les plus tendres, dont le souvenir est aujourd'hui ma vie tout entière.

« De jour en jour son état s'aggravait. Sa croissante maigreur, son dépérissement, indiquaient un état de marasme contre lequel luttèrent en vain chaque nouveau remède et chaque nouveau médecin qui nous semblaient, hélas ! au contraire ajouter à ses maux au lieu de les soulager. Néanmoins sa force vitale était si grande, elle en donnait parfois des signes si inattendus, que je conservais toujours les plus grandes espérances, et ce fut là une grande grâce de Dieu. Car, si une goutte de l'amère douleur qui remplit mon cœur aujourd'hui y fût entrée alors, oh ! mes amis, je

vous assure que je n'aurais eu aucune force ni pour la soigner ni pour l'encourager, et cette force-là m'était alors souverainement nécessaire.

« Vers le milieu d'août on nous conseilla sérieusement de quitter Naples (que tout le monde fuyait à cette époque) ¹ et de conduire Lina à Florence pour tenter, comme dernier espoir, le traitement hydropathique. A peine entendit-elle parler de ce voyage qu'elle en témoigna une vive satisfaction, et notre détermination en fut hâtée. Voici à ce sujet ce que je trouve écrit dans un petit livre qu'elle portait dans son sac de voyage :

« Le voyage n'est pas encore décidé, mais je l'espère, car maman m'a dit de ne pas pleurer et d'espérer, et ce soir papa et maman ont fait des préparatifs de départ pour mercredi. Oh ! comme je me suis endormie reconnaissante à Dieu et contente ! Voilà déjà un bien que m'a fait le voyage ! »

« En effet, le mercredi suivant, quoiqu'elle fût ce jour-là fort souffrante et même plus que de coutume, elle eut la force de se lever (ce qu'elle n'a-

¹ A cause de la Révolution et de l'entrée imminente de Garibaldi à Naples.

vait pas fait depuis près de deux mois), elle s'habilla, se plaça sur mes genoux, et je la portai ainsi dans mes bras à bord du bateau sur lequel nous nous embarquâmes le mercredi soir 14 août, et, après avoir touché le lendemain à Civita-Vecchia, nous arrivâmes heureusement le surlendemain à Livourne.

« Ce voyage s'était effectué avec une telle facilité et un tel bonheur que j'en conçus de nouvelles espérances. Elles durèrent pendant les deux jours que nous passâmes à Livourne, où son état sembla s'améliorer, et après lesquels elle put supporter, sans trop de fatigue, le voyage de Livourne à Florence par le chemin de fer.

« Le docteur Bufalini, que nous consultâmes, nous déclara aussitôt que l'état de notre pauvre enfant ne permettait de la soumettre à aucun traitement pour le moment ; mais, d'accord avec le docteur Falloni, il s'efforça comme dernière chance de salut de soutenir ses forces et lui ordonna à cet effet un régime et divers remèdes fortifiants. A nous, pauvres parents, ils laissaient encore un rayon d'espoir, mais ils dirent à d'autres sur-le-champ qu'ils n'en conservaient plus.

1

« Et de fait, hélas ! peu de jours se passèrent et tous les tristes symptômes reparurent. L'extrême faiblesse, les longs évanouissements (qui avaient commencé à Naples), recommencèrent : les seules douleurs semblaient suspendues, et moi, qui vivais d'espoir et d'illusion, je m'attachais avec ardeur à ce qui me semblait l'indice d'un progrès important. Son lit lui était devenu insupportable, disait-elle ; aussi, je la tenais dans mes bras pendant de longues heures du jour et de la nuit. Quand parfois elle mangeait un peu, c'était uniquement pour me faire plaisir ; à peine ouvrait-elle les yeux après quelques rares moments de sommeil, qu'elle me disait : « Que je te voie ! Maman, que je te voie ! » (*Ch' io ti vegga! Mamma mia!*) Elle reçut alors avec la plus affectueuse gratitude les soins de sa chère tante Lucrezia¹, que j'eus le bonheur d'avoir près de moi comme une sœur et un ange consolateur ; elle me dit une fois en parlant d'elle : « Ma tante est bonne *dans le genre de M^{me} Craven.* »

« Lorsque la fatigue me forçait à prendre un peu de repos la nuit, la femme de chambre de ma belle-

¹ Princesse Spada, sœur du duc Ravaschieri. (P. C.)

sœur prenait ma place auprès de son lit, et, lorsque ma pauvre enfant ne dormait pas, elle édifiait cette excellente femme par la douceur et la piété de ses paroles. Ce fut une de ces nuits-là qu'elle lui dit : « Je comprends bien qu'il est presque impossible que je puisse guérir. Regardez, Mariuccia, mes pauvres petits bras, à quoi ils sont réduits. Je ne le dis pas à papa et à maman pour ne pas les affliger, mais j'ai bien peu d'espérance! Puis, accoutumée comme je l'étais à étudier, à me promener, à m'amuser avec mes amies, voyez quelle vie je mène! et depuis bien longtemps! Enfin c'est égal! je dis toujours au Seigneur qu'il fasse de moi tout ce qu'il trouvera bon! (*Basta! dico sempre al Signore che faccia di me quel che sarà per il meglio.*) »

« A moi, au lieu de cela, elle disait des paroles d'espérance, et elle sembla se réjouir beaucoup un jour où je lui dis que j'allais écrire à sa chère Louise Delany de venir nous rejoindre à Florence pour y passer l'hiver avec nous.

« Quand elle n'était pas dans mes bras, elle voulait que je fusse le plus près d'elle possible, et, avant de fermer les yeux, elle aimait à me voir

étendue sur un matelas posé sur une de ces larges marches qui se trouvent au-dessous des fenêtres dans les vastes chambres de Florence. Son petit lit était tout près de cette place. « Là, là, disait-elle, près de cette fenêtre, tu as de l'air, et moi je te vois dès que j'ouvre les yeux. »

« Je retenais avec effort mes larmes chaque fois que je regardais ce doux visage qui d'heure en heure s'altérait davantage. Ses yeux seuls conservaient leur expression, leur vivacité, leur couleur ; mais un cercle noir les entourait et s'agrandissait chaque jour, et ses joues se creusaient d'une manière qui me terrifiait sans que cependant, même alors, l'espoir se fût encore complètement éteint dans mon cœur !

« Elle était dans cet état lorsque, le samedi 25 août, vers les trois heures, elle tomba tout d'un coup dans un évanouissement si profond que son père s'en épouvanta. Il fit appeler en toute hâte le docteur Falloni, et, avec lui, vint aussi l'excellent chanoine comte de Palagi qui tous les jours depuis notre arrivée venait prier avec ma Lina et lui donner sa bénédiction après l'avoir consolée de pieuses et fortifiantes paroles. L'un et l'autre, après

l'avoir regardée, lui avoir touché le front et le poulx, se turent et ce silence fut pour moi une sentence de mort. J'appelai à haute voix : « Lina ! Lina ! » Elle ne me répondit pas, ses mains étaient humides et froides, ses yeux fermés. « Oh ! Dieu ! Dieu ! elle se meurt, » m'écriai-je comme une folle. Son père sanglotait, le médecin se taisait toujours, le chanoine priait, j'embrassais ses lèvres froides avec désespoir, dans la pensée de les réchauffer et de la rappeler à la vie. Je m'aperçus bientôt en effet qu'elle reprenait connaissance, le chanoine lui donna l'absolution, et moi, transportée alors pour son âme chérie d'un amour inexprimable et encouragée par le saint prêtre qui m'assistait, je me mis à lui dire des paroles que Dieu lui-même mit sur mes lèvres ; je lui montrai le ciel ouvert pour elle, les anges et les saints lui tendant les bras, puis je fis au Seigneur le sacrifice de sa jeune vie.... Je la lui offris, avec ses souffrances et ma douleur !

« On lui administra alors le dernier sacrement des mourants, et ce fut après cela qu'à une légère pression de sa petite main que je tenais serrée dans la mienne, je sentis qu'elle se ranimait et

presque sur-le-champ elle indiqua, par un mouvement de ses lèvres, qu'elle voulait baiser le crucifix ; puis elle ouvrit les yeux et, me regardant fixement, elle me dit : « Prends-moi dans tes bras. » Le médecin voulut s'opposer à ce mouvement, il craignait qu'il ne hâtât sa fin, qu'il croyait imminente ; mais je le suppliai de céder à son désir et de laisser ma pauvre enfant mourir sur le cœur de sa mère, et, sans hésiter davantage, je la pris dans mes bras et la couchai sur mes genoux ; à force de baisers je cherchai à lui rendre un peu de chaleur et de vie.

« Peu à peu, en effet, elle sembla se remettre et regarda autour d'elle. Alors je lui dis : « Ma Lina, le Seigneur veut te faire la grâce de se donner à toi dans la communion, le désires tu ?.. Oh ! remercie-le, et dis : Mon bon Jésus, je vous aime et je vous désire. » Elle leva alors les yeux au ciel, et de la tête elle me fit signe qu'elle comprenait mes paroles et qu'elle y consentait ; et pendant qu'on disposait la chambre où allait venir le Saint-Sacrement, et que je la tenais entre mes bras avec un sentiment de vénération qui s'ajoutait à tous les autres, mon cher ange croisa ses deux mains

sur sa poitrine, et répéta mentalement les prières que le chanoine disait à côté d'elle, en levant de temps en temps avec ferveur les yeux au ciel.

« Le consolateur suprême, la force des mourants, la joie de tous, le Saint-Sacrement vint enfin ; et lorsque le prêtre qui l'apportait entra avec le saint ciboire, ma Lina fit un effort pour se lever, comme si elle eût voulu aller à sa rencontre, et tous les assistants virent alors son cher visage s'éclairer d'une joie céleste. Après avoir reçu la sainte communion, elle ferma les yeux, resta dans un profond recueillement et demeura ainsi, tandis que le curé lui donnait la bénédiction avant de se retirer ; mais, lorsqu'il fut au moment de sortir avec le saint ciboire, alors elle détacha sa main droite de sa poitrine, où elle l'avait gardée croisée jusque-là, la porta à ses lèvres et envoya un baiser au doux Sauveur qui était venu ainsi la visiter dans son enfance !

« Le médecin, qui avait cru qu'elle n'avait plus que quelques moments à vivre, la regardait avec surprise, et il nous sembla à tous qu'elle nous était rendue d'une façon miraculeuse. Notre surprise et notre joie augmentèrent encore lorsque peu après

elle demanda à manger, et que nous la vîmes prendre des aliments, que depuis plusieurs jours elle n'avait plus touchés, et non plus étendue, mais assise sur mes genoux et s'entretenant avec le médecin, le curé des Saints-Apôtres et le chanoine, qui tous trois se regardaient avec émotion. Elle proposa au docteur de partager son dîner et voulut ensuite lui donner, ainsi qu'au chanoine, une petite image sainte en souvenir de ce jour !

« Pour moi, il me semblait tenir entre mes bras mon enfant ressuscitée ! Oh ! Dieu ! et je pensais à Lazare et au fils de la veuve de Naïm !

. ,

« La nuit suivante fut tranquille et le lendemain elle put prendre encore un peu de nourriture, mais les douleurs, qui lui avaient laissé quelques jours de trêve, recommencèrent le mardi, et depuis ce moment-là notre pauvre enfant martyre n'eut plus la faculté de se nourrir, ni celle de se reposer par un seul instant de sommeil. Et tous les jours, vers trois heures, elle retombait dans cette même défaillance, qui la première fois nous avait semblé mortelle, sans cependant perdre aussi absolument le sentiment et la connaissance.

« Le mercredi, 29 août, elle me pria d'aller lui acheter encore un de ces petits volumes de la bibliothèque chrétienne qu'elle aimait tant. J'eus le bonheur d'en trouver un, que je lui rapportai, et je commençai sur-le-champ à lui en faire la lecture. C'était l'histoire d'un enfant, qui avait beaucoup chagriné ses parents, et il s'y trouvait la phrase suivante : « *Hélas ! chaque douleur qu'un enfant occasionne à son père ou à sa mère, est une année qu'il retranche de la vie de l'un ou de l'autre.* »

« A ces paroles, Lina, déjà si faible qu'elle pouvait à peine lever la tête, fit un effort pour se soulever sur le coude et, ne le pouvant pas, elle m'attira tout près d'elle et me dit : « Oh ! maman ! maman ! dis, est-ce que je t'ai jamais fait de la peine comme cela, ou à papa ? j'ai si peur, si peur !... » Et elle était toute tremblante en me disant cela. Oh ! par combien de bénédictions je lui répondis ! Et quelle expression joyeuse prit le visage de mon pauvre ange, en m'entendant lui dire qu'elle avait été la joie, les délices, la bénédiction de son père et de sa mère !

« Lina ! Lina ! tu as été et tu seras toujours l'u-

nique vie de ma vie ! » Elle m'interrompit en souriant : « L'autre jour, dit-elle, vous avez bien cru tous que j'allais mourir, n'est-ce pas ? » Elle ajouta : « Je suis un peu mieux aujourd'hui, mais pourtant ma douleur est bien forte. »

« Le même soir, me regardant avec ses yeux toujours si tendres, elle me dit : « J'aimerais bien que tu mettes une robe blanche demain. » J'avais fait l'année précédente, à l'époque, hélas ! où je la croyais guérie, le vœu de ne porter pendant un an que des vêtements de laine noire. L'année écoulée, Lina avait eu de la joie à me revoir vêtue de couleurs claires, je lui promis de faire ce qu'elle désirait ; mais, le lendemain, je ne trouvai pas de robe blanche prête, et je fus forcée d'en mettre une autre ; elle s'en affligea et plus d'une fois elle me répéta : « J'aurais tant voulu te voir en blanc aujourd'hui ! »

« Ce jour-là était jeudi, le 30 août, le premier de sa longue agonie !!!....

« Ma pauvre enfant s'était déjà plainte plusieurs fois d'un mal de gorge, que nous attribuions à un peu de refroidissement. A six heures, ce même jour, pendant que je lui demandais instamment de

prendre un peu de nourriture, elle se leva tout d'un coup, sur son séant, et me fit signe qu'elle ne pouvait ni avaler ni parler. Sa pâleur, l'effroi qui se peignait dans son regard, les efforts qu'elle faisait pour reprendre haleine, indiquaient la plus douloureuse suffocation. Oh ! mon Dieu !... Je courus, en tremblant comme une feuille, à la rencontre du médecin qui entra, et lui demandai ce qu'il augurait de ce nouveau et effrayant symptôme. Poussant alors un profond soupir, il me dit : « Hélas ! ce n'est pas un refroidissement, mais le symptôme du dernier degré de faiblesse !... »

« Quand ma bien-aimée eut recouvré la parole, elle dit sur-le-champ : « Ne me traitez pas en enfant ; je suis très-mal, n'est-ce pas ? » Puis, levant les yeux au ciel, elle dit : « Mon Dieu ! j'accepte tout, mais ne me faites pas mourir comme cela ! »

« Cette pénible suffocation fut son plus douloureux tourment. Elle me dit à voix basse : « J'ai peur de mourir cette nuit, appelle le médecin. » Celui-ci s'étant approché, elle lui dit : « Docteur, croyez-vous que je souffrirai beaucoup cette nuit ? » Et pour le remercier de quelques paroles encourageantes qu'il lui répondit, elle lui prit la main, la

serra et, du fond de l'abîme de souffrances où Dieu l'avait plongée, elle le regarda en souriant!...

« Nous étions tous agenouillés autour de son lit, pleurant et implorant la miséricorde de Dieu ; le bon abbé Palagi lui donna l'absolution *in articulo mortis*, et approcha le crucifix de ses lèvres décolorées ; elle le baisa avec transport et le fit placer à côté d'elle, afin de pouvoir toujours y porter les regards.

« Abîmée de douleur, je prenais les mains refroidies et je cherchais à les réchauffer en les embrassant, et, chaque fois que je les approchais de mes lèvres, je sentais ses petits doigts serrer doucement les miens, et me répondre ainsi.

« A huit heures, elle me dit : « Prends-moi, maman, je veux mourir dans tes bras. » Je la pris sur mes genoux, posée sur ses oreillers ; et comme je vis qu'elle voulait s'éloigner de son lit, je la portai vers une table, où nous avions placé, comme sur un autel, une relique de la vraie Croix, entre deux lumières. Mon enfant chérie, en l'apercevant, fit signe qu'elle voulait s'en approcher davantage, et envoya des baisers au bois sacré ; je la plaçai alors en face de la sainte relique, et ce doux regard

et ce baiser envoyé à la Croix de son Sauveur semblèrent lui obtenir un peu de calme. Remise un peu et respirant plus librement, elle demanda à l'abbé Palagi de lui raconter *quelque belle histoire de saint*. L'histoire qu'il lui raconta fut celle de saint Vincent-de-Paul, et, en l'écoutant, le visage de Lina s'anima et prit une expression angélique. Lorsque le bon prêtre s'arrêtait, elle le pressait en souriant de continuer, et elle demeura ainsi jusque près de minuit ; alors je la remis dans son lit, et elle tomba dans une espèce de léthargie qui n'était point réellement du sommeil. Je lui demandais de temps en temps si elle souffrait, et alors, sans me répondre, elle me faisait signe que « *oui, beaucoup* », en élevant légèrement ses sourcils. Puis, une ou deux fois, elle mit ma main sur son cœur, dont les battements étaient horriblement rapides, en me disant : « J'ai peur, j'ai peur ! » Cette suffocation lui avait causé une grande terreur, et, pour se distraire de ce nouveau tourment, elle demanda à Amalia et à moi, vers l'aube de vendredi (31), de lui raconter encore *des vies de saints*. Et elle nous écouta ainsi pendant plusieurs heures de suite, avec tant de clarté d'esprit, et une atten-

tion si soutenue et si intelligente, que le médecin en était confondu et répéta plusieurs fois : « Il y a vraiment du miraculeux chez cette enfant. »

« Ses cruelles douleurs cependant ne lui laissèrent point de trêve pendant toute la durée de ce jour, et peu à peu son front se couvrit d'une sueur glacée, et tous ses membres se refroidirent. Depuis le matin jusqu'au soir de ce jour-là, ma chère enfant ne cessa pas de prier, et l'absolution lui fut donnée à plusieurs reprises. Cette continue prière ne l'avait pas lassée cependant, car à onze heures du soir elle me demanda encore de réciter avec elle le chapelet de l'Immaculée Conception. Elle regarda autour d'elle, et, ne voyant pas son père qui s'était éloigné un instant, elle me demanda de l'appeler ; et à peine se fut-il approché, qu'avec une tendresse infinie elle lui demanda sa bénédiction et l'embrassa plusieurs fois, puis, levant avec peine sa pauvre petite main, elle lui fit sur le front le signe de la croix et lui dit : « *Je prierai toujours pour toi, et pour maman.* » A moi, qui étais aussi près d'elle, elle sourit seulement en me regardant sans rien dire, et je compris bien ce que me disaient ce silence et ce sourire. Elle m'avait

témoigné tant de tendresse dans ces jours-là qu'il lui semblait juste de donner ces derniers baisers à son père, et elle ne me demandait pas de bénédiction en ce moment-là, parce que je la bénissais tous les jours et toujours !

« Depuis ce moment, sa respiration devint de plus en plus entrecoupée. Elle nous regardait souvent et nous faisait signe qu'elle souffrait beaucoup. Elle essaya de prendre son calmant et en but quelques gouttes. A trois heures et demie, elle me demanda à être portée dans un autre lit, et son père, qui avait le bras gauche sous son oreiller, eut la consolation de la tenir ainsi embrassée pendant cette dernière heure de vie. Elle s'aperçut qu'il était dans une attitude fatigante, et le lui témoigna en posant sa petite main sur sa main droite. Elle demeura ainsi une heure encore en proie à cette mortelle angoisse, luttant entre la vie et la mort..... Oh ! le cœur me manque ! — Il faut pourtant que j'achève ; et que je vous dise enfin que vers quatre heures du matin, le 1^{er} septembre, au moment où sonnait le second coup de *l'Angelus*, c'est-à-dire aux paroles : *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum* ; elle se

souleva sur ses oreillers, leva les yeux au ciel, baisa avec ardeur le crucifix que lui présenta en pleurant l'abbé Palagi, et disant à haute voix : *Madonna ! Luce ! Io muojo !* son âme bienheureuse se sépara de son corps pour aller à Dieu !

« Oh ! mon Dieu !! ne serait-il pas permis à la mère qui a subi un tel tourment de dire, elle aussi, avec la mère douloureuse de Jésus transpercé pour nous : « O vous tous qui passez par le chemin, re-
« gardez et voyez s'il y a une douleur égale à ma
« douleur ! »

Que pourrais-je ajouter à un tel récit?... Le 1^{er} septembre 1860, lorsque Lina acheva son long martyre, j'étais loin d'elle. Je l'avais embrassée pour la dernière fois le 14 août, à Naples, sur le bateau à vapeur où on l'avait transportée; déjà mourante, pour la conduire à Livourne et de là à Florence. Je ne rejoignis sa mère, dans cette dernière ville, qu'un mois après la mort de son enfant, et ce fut alors seulement que j'appris tous

les détails de ses derniers instants, en inondant de mes larmes les pages que l'on vient de lire.

Ai-je tort aujourd'hui de faire connaître cette enfant à un public étranger (auquel cependant l'histoire ne permet pas d'ignorer le nom qu'elle porta)? Je ne le pense pas ; car, si tous ne peuvent étudier la vie des grands personnages qui illustrèrent le nom de Fiesque, tous peuvent, il me semble, respirer avec émotion et respect le parfum que répandit cette fleur d'innocence, de piété et de courage qui (à l'heure où la mort la faucha) en était l'unique et dernière héritière ¹.

¹ Le fils d'un grand-oncle de Lina, né plusieurs années après la mort de celle-ci, est aujourd'hui l'héritier du nom et des titres de la famille.



VI

LA CHARITÉ A NAPLES ¹

Dans le courant de l'année 1876, il parut à Naples un livre qui fit sensation par le sujet qu'il traitait et plus encore par la main dont il émanait. Cette main, c'était la même qui, seize années auparavant, avait tracé au couvent des Dorothées le déchirant récit que l'on vient de lire.

Ce nouveau livre, ou plutôt ce premier ouvrage de l'auteur, avait pour sujet « l'Histoire de la Charité napolitaine ». Livre sérieux, parfois aride, fruit de longues études et de laborieuses recherches, et qui ne semble pas au premier abord avoir aucun rapport

¹ *Storia della Carità Napoletana*, per Teresa Filangieri Ravaschieri Fieschi.

direct avec les pages tombées de la même plume aux premiers jours d'une inconsolable douleur.

Il suffit toutefois d'y regarder de près un instant pour saisir le lien intime et touchant qui unit ces deux écrits si différents en apparence, et pour comprendre qu'une même pensée les inspire. L'auteur est même ici tellement identifié à son œuvre qu'il est impossible de parler de l'une sans commencer par parler de l'autre.

Thérèse Filangieri, duchesse Ravaschieri Fieschi, dont le nom se retrouve souvent dans ce volume, appartient, on le sait, par sa naissance et par son mariage à deux des plus illustres familles d'Italie. Quoique cet avantage soit le moindre de tous ceux qui la distinguent, il faut s'en souvenir toutefois, lorsqu'il s'agit d'un ouvrage qui est non-seulement le fruit d'études sérieuses et persévérantes, mais celui d'une expérience acquise au prix d'efforts personnels inusités et héroïques. Si on ajoute ensuite à cette haute naissance tous les dons qui assurent à une femme les grands succès du monde et pourraient l'induire à les rechercher, l'on estimera davantage encore le double travail auquel ce livre est dû.

Avant de l'écrire en effet, la duchesse Ravaschieri s'était dévouée : elle s'était dévouée à des œuvres que la tendresse et la pitié inspirent à beaucoup de femmes, mais qu'il fallait une persévérance rare, aussi bien qu'un courage viril, pour poursuivre, développer et conduire enfin, comme elle a su le faire, à travers tous les obstacles, au terme qu'elle a réussi à atteindre.

Les Françaises, qui sont par nature très-énergiques, se figurent volontiers que les Italiennes ne leur ressemblent pas sur ce point, et il faut convenir qu'en se les représentant plutôt vives qu'actives, plutôt intelligentes que pratiques, plutôt passionnées que persévérantes, on ne se tromperait pas toujours à leur égard. En voici une cependant qui, bien que le type le plus achevé des femmes de son pays, semble avoir emprunté à des nationalités plus rudes une vigueur exceptionnelle. On sent qu'un caractère noble, doux, généreux par nature, a été trempé par quelque circonstance extraordinaire et comme revêtu d'une enveloppe nouvelle. On se demande quelle a pu être cette circonstance? et à ceux qui l'ignorent, la courte et touchante dédicace de ce livre sert de réponse :

« *A la mémoire de ma Lina qui me disait un jour, en me voyant pleurer de son martyre : « Maman, il y a tant de pauvres qui souffrent ! »* »

Les pages précédentes ont fait connaître l'enfant dont la mort fit jaillir ce large fleuve de dévouement et de charité ; mes lecteurs savent donc déjà combien était digne d'un pareil hommage l'angélique mémoire qui l'inspira.

Je ne dirai rien ici de tous les moyens par lesquels ce cœur maternel chercha dès le premier moment le sublime soulagement qu'appelait sa douleur. Ce serait de ma part contrister une amie et presque la trahir. Je dirai seulement que, lorsqu'en 1873 les journaux retentirent jusqu'en France du bruit de son nom ; lorsque l'on put y lire avec quel courage elle venait de se jeter dans les quartiers de Naples ravagés par le choléra, y portant, avec le plus dédaigneux mépris de sa propre vie, des secours, ainsi que des consolations, et parvenant à force d'adjurations et d'efforts à se faire écouter et obéir d'une population plus attachée encore à ses habitudes qu'épouvantée de

la contagion dont l'obstination à les maintenir hâta le progrès ; lorsque, dis-je, ces récits me parvinrent, j'eus lieu d'en être moins surprise que d'autres, ayant vu quelques années auparavant Thérèse Ravaschieri braver de même la contagion dans son domaine de Rocca-Piemonte et en arrêter pour ainsi dire les progrès par la promptitude des remèdes qu'elle fit appliquer et des précautions qu'elle ordonna, aussi bien que par le courage inspiré par son exemple aux habitants affolés, et aux médecins eux-mêmes que son attitude énergique maintint à leur poste.

La dernière invasion du choléra en 1873 fut, pour elle, le commencement d'une phase nouvelle. A dater de ce moment, son ambition charitable s'agrandit et bientôt elle embrassa une très-large sphère d'action.

Elle avait pu juger par elle-même de ce que l'état des demeures des pauvres, ainsi que leur nourriture malsaine, ajoutaient de chances funestes au danger inévitable des contagions. Elle résolut donc de faire prévaloir tout un plan de mesures préventives moins difficile encore à organiser qu'à faire accepter ensuite de ceux au

bien-être desquels elles devaient concourir. Depuis plusieurs années déjà la duchesse Ravaschieri s'était faite la protectrice zélée de la plupart des œuvres de charité, renaissantes alors de toutes parts, sous l'impulsion d'un mouvement qui réveillait chacun d'une torpeur séculaire. Institut de jeunes filles aveugles dont elle était présidente, asiles, écoles primaires, écoles dominicales où sa présence stimulait le zèle des uns, soutenait le courage des autres, réjouissait la vue de tous, on eût pu croire que déjà, par toutes ces œuvres, son temps était plus que rempli. Elle en embrassa toutefois avec ardeur une toute nouvelle, et, parmi d'autres mesures d'utilité générale auxquelles elle donna l'impulsion, elle s'occupa surtout d'établir dans les différents quartiers de Naples des fourneaux économiques. Les obstacles qu'elle eut à vaincre furent nombreux, et ceux qui connaissent le peuple napolitain ne s'étonneront pas d'apprendre que, lorsqu'il fallut maintenir l'ordre et l'exactitude, établir une règle inflexible et la faire observer, les difficultés furent immenses, et qu'il se produisit des incidents de toute nature, dont plusieurs furent graves et

dont l'un fut tragique : Un individu employé dans l'une des nouvelles cuisines, coupable d'une infidélité dont il avait été justement puni, résolut de se venger, selon la méthode traditionnelle usitée dans ces régions méridionales. Un coup de poignard destiné à la duchesse Ravaschieri alla frapper mortellement auprès d'elle un fidèle serviteur qui l'aidait dans ses travaux et qui avait obéi à ses ordres en expulsant l'assassin déjà coupable de vol. Celui-ci fut saisi et incarcéré, et l'on entendit s'écrier : « Quel dommage de
« l'avoir manquée, elle, et d'avoir tué celui qui
« n'avait fait que lui obéir ! » Cet horrible attentat en eût intimidé bien d'autres. Mais, quoique douloureusement saisie, la duchesse demeura intrépide au poste qu'elle s'était choisi, et, sans s'en laisser détourner un seul jour, elle poursuivit son œuvre en ajoutant bientôt d'autres encore à celle qu'elle avait entreprise d'abord.

Au nombre de ces œuvres, parmi les plus importantes, il faut placer ce livre qui présente un intérêt à la fois historique et religieux ; car l'histoire de la charité napolitaine, c'est l'histoire de Naples et celle de sa foi, dans tous les siècles.

L'auteur a entrepris de rassembler sous une forme accessible à tous et dans un style pur, noble et simple, tous les renseignements enfouis dans les in-folio des historiens, dans les archives des bibliothèques, et dans celles des vieilles institutions dont elle raconte l'histoire, et elle a eu l'heureuse idée de personnifier pour ainsi dire la charité de Naples dans les glorieux monuments que cette charité fit naître.

Je ne veux pas suivre ici le développement de cet ouvrage d'un intérêt peut-être trop local. Mais à titre de fragments historiques je raconterai ici, d'après les pages de ce volume, l'histoire des trois grandes fondations auxquelles il est consacré. On y retrouve, si je ne me trompe, cette lumière dont le charme poétique et religieux se répand en Italie sur toutes choses, même sur celles qui, au premier abord, sembleraient devoir être les moins attrayantes et les plus arides.

I

SANT' ELIGIO MAGGIORE.

Le début de l'histoire de *Sant' Eligio Maggiore*, nous ramène au 26 octobre 1269, jour où s'accomplit l'un de ces faits sanglants qui, parmi tant d'autres faits semblables dont l'histoire abonde, s'empare d'une façon tenace de l'imagination des peuples, et leur laisse un souvenir impérissable aussi bien qu'un attendrissement que le temps ne parvient pas à diminuer.

Le jeune Conradin, vaincu à Tagliacozzo, est debout en face de l'échafaud, élevé à Naples devant l'église du Carmine, et tendu de drap rouge en l'honneur de sa dignité royale. Il y attend, avec son cousin Frédéric duc d'Autriche, et ses autres compagnons, l'exécution de la sentence portée contre lui. Cette sentence est ainsi motivée :

Il avait troublé la paix de l'Église,

Il avait pris faussement le titre de roi,

Il avait tenté d'occuper le royaume,
Il avait provoqué la mort du roi.

Tels étaient les chefs d'accusation énumérés dans la sentence qui venait d'être prononcée.

Après l'avoir entendue, Conradin se tourna vers celui qui l'avait lue (Robert de Bari) : « Mi-
« sérable serviteur, lui dit-il, ton roi fait con-
« damner un fils de roi. Ne sait-il pas qu'un égal
« ne peut ordonner la mort de son égal ? » Puis,
élevant la voix, il déclara « qu'il n'avait point eu
« l'intention d'offenser l'Église, qu'il avait voulu
« recouvrer les États qui lui appartenaient par
« héritage, et qu'il espérait que ceux de la race de
« sa mère, les ducs de Bavière, ne laisseraient pas
« sa mort impunie. » Puis, ôtant son gant et son
anneau, il les jeta au milieu de la foule comme un
signe d'investiture. Après cet acte il monta à
l'échafaud, ainsi que son cousin. Tous deux, ab-
sous par le Pape, avaient communié le matin et
assisté aux prières des agonisants dans une cha-
pelle voisine drapée de noir. Arrivé au lieu de leur
supplice, le duc d'Autriche passa le premier, et,
après avoir invoqué deux fois à haute voix le nom
de la sainte Vierge, il reçut le coup fatal. Conradin

releva cette tête sanglante, dont les lèvres murmuraient encore le nom de Marie, et, après l'avoir baisée tendrement, il s'agenouilla et pria quelques instants. Puis il s'inclina à son tour, et sa belle et blonde tête tomba sous la hache du bourreau. Les autres compagnons de Conradin furent immolés après lui, tandis que, placé sur le haut d'un bastion, le roi Charles d'Anjou assistait de loin à leur supplice¹.

La tradition plus ou moins véridique ajoute que les chevaliers français, témoins de cette exécution barbare, en furent indignés; que l'un d'eux, Robert de Béthune, se jeta sur Robert de Bari, qui avait lu la sentence, et le blessa de son épée, tandis qu'un homme inconnu sorti de la foule poignardait le bourreau qui avait exécuté Conradin. Quoi qu'il en soit, la dépouille des suppliciés fut laissée sur le sol, puis on les enterra secrètement dans une fosse creusée au bord de la mer. Ce fut là que le dernier des Hohenstauffen reposa jusqu'au jour où la mère de Conradin, la

¹ Suivant d'autres historiens, ce fut Conradin qui fut exécuté le premier. Mais le récit cité par l'auteur est celui de Summonte.

pieuse Marguerite¹ (de Bavière) obtint, non pas la faveur de lui élever un monument, mais celle de déposer ses restes mutilés dans une chapelle de l'église du Carmine, à la décoration de laquelle elle consacra la somme considérable qu'elle avait réunie dans l'espoir de pouvoir l'employer à la rançon de son malheureux fils.

« Fut-ce, » dit l'auteur du livre que nous parcourons, « pour apaiser ses remords, et pour accomplir une œuvre de piété expiatoire ? fut-ce pour opposer un vaste et mémorable monument de charité au monument élevé par la douleur et l'amour de la reine Marguerite, nous l'ignorons ; l'histoire ne nous transmet point les pensées des rois, elle enregistre seulement leurs actes. » Ce qui est certain, c'est que, sur ce terrain même, baigné du sang de Conradin et de ses Gibelins, Charles d'Anjou voulut élever et consacrer aux pauvres un édifice qui fut ensuite l'hôpital de S. Eligio², et qu'après avoir muni cette pieuse fondation d'amples privilèges, il la donna à une confrérie composée de membres dont les uns

¹ Nommée aussi *Élisabeth* et souvent désignée sous ce nom.

² Saint-Éloi.

appartenaient à la France, les autres à son nouveau royaume.

Quels qu'eussent été les motifs de cet acte, les effets en furent si bienfaisants que le jour où il s'accomplit ne doit jamais s'effacer de la mémoire reconnaissante des Napolitains. Le rescrit royal de Charles d'Anjou porte la date du 20 juillet 1270. Mais, bien que le soulagement des pauvres fût le but proposé, la pieuse confrérie semble avoir été, d'abord, un peu incertaine sur la manière dont on disposerait des sommes que la magnificence royale mettait entre leurs mains. La gloire de l'initiative qui fixa la destinée de S. Elogio appartient à trois gentilhommes français. Après avoir déclaré que les souffrances des pauvres malades étaient les plus urgentes de toutes, ils décidèrent que l'édifice qui allait être élevé serait consacré à leur soulagement. Ces gentilhommes se nommaient Jean d'Autun, Guillaume Bourguignon et Jean de Lyon, familiers du roi Charles et appelés par le peuple « *les cuisiniers de Saint-Éloi* »¹ probablement parce qu'ils étaient chargés de sur-

¹ Ce fut en leur honneur sans doute que le même patron fut donné à l'hospice.

veiller les cuisines royales. Au début de l'histoire de ce premier et illustre monument de la charité napolitaine, nous trouvons donc avec un certain orgueil le nom d'un frère de saint Louis, et, parmi ses premiers et plus ardents promoteurs, presque autant de gentilhommes français que de seigneurs napolitains.

Pendant toute la durée de la domination angevine, la prospérité de S. Eligio alla toujours en croissant, et des rescrits royaux, émanant de la plupart des princes de cette maison, vinrent constamment confirmer les additions nombreuses et admirables que firent peu à peu à la fondation primitive la charité des particuliers ou la générosité des corporations. Parmi celles-ci la corporation des orfèvres, sous le patronage de saint Éloi, occupa le premier rang et donna une telle impulsion aux autres, que celle des charpentiers, celle des marchands de volaille, celle dite *des marchands lucquois* et celle des bouchers s'unirent à elle pour toutes ces fondations nouvelles, et se mirent comme elle sous l'invocation du saint patron de l'hôpital et de l'église. Parmi les rescrits royaux qui sanctionnèrent les résultats de leurs pieux efforts, on

en trouve, dans une période qui s'étend depuis la fin du treizième siècle jusqu'au milieu du quinzième siècle (1296 à 1418), cinq de Charles II d'Anjou, un du roi Robert, six de la reine Jeanne I^{re}, un de Charles de Durazzo, sept du roi Ladislas, et trois de la reine Jeanne II^e.

Pendant la domination des rois aragonnais S. Eligio se maintint sans déchoir. Mais il n'en fut plus de même sous le triste régime des vice-rois. Puis le dix-huitième siècle amena son déclin, et enfin, le début du nôtre, sa décadence totale.

Puisse la renaissance, dont nous parle le nouvel historien de la charité napolitaine, être véritablement un retour à la vie primitive de cette institution vénérable et glorieuse, et, pour qu'il en soit ainsi, puissent tous ceux qui y président et qui la secondent ne jamais oublier, en imitant avec un zèle nouveau la charité de leurs ancêtres, que leur foi vigoureuse en fut la source, et leur humble piété la vie!

II

LA SANTA CASA DELL' ANNUNZIATA.

La fondation de la *Santa Casa dell' Annunziata* nous conduit, comme celle de S. Eligio, à une date un peu moins reculée, mais non moins intéressante, de l'histoire d'Italie; et elle est de même environnée de circonstances frappantes, dans lesquelles la poésie, la religion, le patriotisme et la charité se rencontrent et se confondent.

Au commencement du quatorzième siècle, sous le règne du roi Robert de Naples, deux frères, Jacques et Nicollò, jeunes et nobles seigneurs napolitains, de la maison des Capece Sccondito, guerroyaient loin du beau ciel de Naples. Ils faisaient partie de cinq cents cavaliers commandés par le comte de Gravina et Philippe de Tarente, père et neveu du roi, envoyés en Toscane pour secourir les Guelfes de Florence (favorables aux Français

et au roi Robert), et pour combattre les Gibelins ayant à leur tête Ugucione della Faggiuola, l'un de leurs plus fameux capitaines. A l'assaut de Montecatini (dans le Val-de-Nievole), en 1315, les Guelfes furent vaincus. Les deux princes napolitains y périrent avec deux mille cavaliers, et quinze cents hommes furent faits prisonniers, parmi lesquels les deux jeunes frères Capéce Scodito.

On les jeta au fond d'un donjon du château de Montecatini et on les y laissa languir plus d'une année. Pendant cette captivité, la patrie absente et les souvenirs encore si récents de leur enfance étaient, on le pense bien, sans cesse présents à la mémoire des prisonniers. Souvenirs pieux et tendres, parmi lesquels revenait souvent celui d'une image de la Madone de l'Annunziata placée hors des murs de Naples et spécialement vénérée des enfants napolitains de cette époque. Cette image se trouvait cependant dans un lieu réputé dangereux et nommé pour ce motif *male passo*, où elle semblait plutôt destinée à protéger les voyageurs, et à troubler les malfaiteurs qui auraient voulu inquiéter leur route, qu'à être le sanctuaire préféré des petits

enfants. Il n'en est pas moins vrai que l'image bénie était souvent présente à la pensée des deux frères captifs, et un jour où, plus découragés qu'à l'ordinaire, ils se demandaient si on les oublierait à jamais, et si leur vie tout entière devait s'écouler dans ce triste donjon, l'idée leur vint de s'adresser avec une ferveur redoublée à la sainte Vierge et de lui faire le vœu solennel de bâtir une église et un refuge pour les pauvres, si elle daignait obtenir pour eux la grâce d'être remis en liberté.

La pieuse tradition rapporte qu'à peine ce vœu fut-il articulé, que la sainte Vierge elle-même apparut aux deux frères, en faisant le geste de les bénir, et l'histoire affirme qu'ils furent en effet délivrés avant la fin de cette même année. En effet, Ugucione della Faggiuola fut renversé du pouvoir, en 1316, et la paix entre le roi Robert et les Pisans suivit bientôt. On rendit les prisonniers de part et d'autre, et les deux frères sortirent ainsi du donjon de Montecatini.

A peine revenus dans leur patrie, ils se mirent en devoir d'accomplir leur vœu, et, avec une confiance dans la bénédiction de la Vierge que l'évènement ne démentit pas, ils osèrent traiter pour

l'acquisition du terrain même où se trouvait la sainte image de l'Annunziata afin d'élever pieusement, sur ce lieu si tristement célèbre jusqu'alors, un refuge à la charité et à la piété, et de faire oublier jusqu'au nom de *male passo*, en le transformant en un lieu de bénédiction. Le terrain en question appartenait à un ami des Scondito, Giacomo Gallota, comme eux d'une très-noble famille. Il fut heureux de seconder leur désir et de s'associer à leur bonne action, et il leur donna sur-le-champ l'emplacement qu'ils désiraient. On l'entoura de murailles et ce fut au milieu de leur enceinte que s'éleva rapidement, mais dans de modestes proportions, l'église de l'Annunziata.

Lorsque la construction en fut achevée, et tandis que (comme pour S. Eligio) on était encore incertain sur le but spécial que devait avoir la fondation charitable qui allait être ajoutée à la petite église, on en confia l'administration à une confrérie de laïques nommée des « Battenti » ou « Ripentiti » qui comptait parmi ses membres les personnages les plus illustres. Charles Durazzo, Louis de Tarente (époux de Jeanne I^{re}), avaient voulu lui appartenir. Tirello Caracciolo, duc de

Melfi, Gualtiero Caracciolo et beaucoup de nobles barons et feudataires du royaume en faisaient partie. — A cette époque, l'hospice de Sant' Eligio, qui seul subsistait à Naples, ne suffisait plus aux besoins des pauvres malades. La pieuse et illustre confrérie résolut donc, d'abord, que ce serait encore là le but auquel serait consacré l'édifice nouveau.

Sur ces entrefaites, les confrères se trouvèrent appelés, une nuit, à effectuer l'austère pénitence à laquelle sans doute leur association devait son nom. Selon les uns, en effet, le Vendredi-Saint, selon les autres tous les vendredis de l'année, les membres de cette association avaient coutume de parcourir les rues de Naples, la nuit, en se donnant de rudes coups de discipline, accompagnés de prières qu'ils récitaient à haute voix. La nuit dont nous parlons, tandis qu'ils accomplissaient cette pénitence nocturne, ils rencontrèrent tout à coup, sous leurs pas, au milieu du chemin, une petite fille au maillot, presque expirante. Un écriteau, placé sur sa poitrine, portait ces mots : « *Abandonnée par pauvreté.* » Les pieux confrères la recueillirent tendrement, et ils regardèrent cette

rencontre comme un indice de la volonté de Dieu. Cette pauvre enfant, abandonnée, trouvée et recueillie, fut la première qui fût reçue dans la sainte maison de l'Annunziata, destinée à devenir ensuite le refuge permanent et généreux d'un si grand nombre de ces infortunées petites créatures.

Mais l'humble fondation des frères Capece Scodito était destinée, après leur mort, à prendre de plus vastes proportions. Le lieu où ils avaient réalisé leur vœu se trouvait voisin du monastère de Sainte-Marie-Madeleine, élevé vingt ans auparavant par la bonne reine Sanche d'Aragon, femme du roi Robert, pour servir de refuge aux femmes repenties et les maintenir dans la voie du bien. Ce monastère était avec le temps devenu trop étroit, et la pieuse reine, voulant l'agrandir davantage, demanda à la confrérie de l'Annunziata de lui céder sa petite église, ainsi que les constructions adjacentes, s'engageant à leur donner, en échange, un sol plus vaste sur lequel elle élèverait à ses frais une autre église et un autre hospice. Les confrères se réunirent pour délibérer sur cette proposition et résolurent unanimement de

déposer « *entre les mains de la courtoisie royale* » la propriété des deux édifices et d'accepter l'échange avantageux qui leur était proposé. La reine tint magnifiquement sa promesse ; elle consacra à cette nouvelle construction, à laquelle on donna le nom d'*Ave gratia plena*, à peu près la totalité de 8,000 onces d'or que le roi Robert lui avait données en 1336, pour les appliquer à ses œuvres de charité. Celle-ci, la plus vaste de toutes, une fois accomplie, la sainte reine, avide de solitude, de consolation et de paix, alla se renfermer dans le pieux édifice qu'elle avait construit, et, après avoir distribué aux pauvres jusqu'à sa dernière obole, elle se voua elle-même à la pauvreté, en embrassant la règle austère de Saint-François ; elle mourut ensuite paisiblement quelques mois après.

Cette pieuse princesse ajouta ainsi, par la magnificence de sa charité, un vif et pur éclat à celui que les lettres et les arts répandirent avec tant de profusion sur le temps et sur le règne du roi Robert d'Anjou.

Cent ans après la mort de la reine Sanche, Jeanne II (en 1420) agrandit encore une œuvre dont les proportions s'étaient déjà considérable-

ment accrues, et à laquelle la libéralité des souverains ajoutait sans cesse des donations nouvelles. Parmi celles-ci, il faut remarquer le don de la ville de Lesina, transformée en fief de la sainte maison par la reine Marguerite de Durazzo, à la suite d'un vœu qu'elle avait fait pendant une maladie.

Ces exemples, venant de si haut, furent suivis dans tout le royaume. Les princes, les pontifes, les riches bourgeois, rivalisèrent les uns avec les autres dans leur zèle pour toutes les bonnes œuvres dont *la Santa Casa dell' Annunziata* était le théâtre. Il faudrait nommer tous les seigneurs du royaume, si l'on voulait énumérer les bienfaiteurs qui ajoutèrent leurs donations à celles des souverains, et, comme de raison, les hauts dignitaires ecclésiastiques ne se laissaient pas dépasser par les laïques. Parmi eux, nous compterons le cardinal Louis d'Aragon qui fit cession entre les mains du pape (Léon X) d'une partie de ses fiefs, lesquels furent, en 1516, adjugés ensuite par le Souverain-Pontife à la Sainte Maison.

Au commencement du dix-septième siècle, ces richesses accumulées rapportaient la somme (im-

mense pour cette époque) de 200,000 écus. Mais, comme la richesse n'enfante pas toujours la générosité et le désintéressement, et qu'il est même fréquent qu'il en soit tout autrement, on aime à trouver, consignés dans ces pages, plusieurs faits honorables, recueillis dans les annales de l'Annunziata, tels que celui que nous allons citer et qui s'y trouve rapporté avec l'injonction de ne jamais révéler les noms de ceux qui y figurent :

Vers la fin de 1500, un prince d'une très-illustre famille napolitaine mourut, en laissant, par testament, à ses enfants, la totalité d'une immense fortune, à une seule condition : celle de ne jamais revoir leur mère, contre laquelle le testateur nourrissait un ressentiment profond. Dans le cas où cette clause du testament ne serait pas observée, il était positivement stipulé que la *Sainte Maison* entrerait de plein droit en possession de l'héritage tout entier. Placés dans cette alternative, les enfants refusèrent l'héritage paternel, ne pouvant se résoudre à le payer d'un prix si humiliant pour leur mère. Mais, remplis de confiance en celle qui porte par excellence ce nom sacré, ils s'adressèrent, en invoquant la bienheureuse Vierge

Marie, à ceux qui gouvernaient alors la *Santa Casa* et ils leur demandèrent, à *eux-mêmes*, d'être à la fois leurs juges et leurs arbitres. Ceux à qui ils donnaient cette preuve d'estime et de confiance s'en montrèrent dignes en renonçant aux droits que leur donnait le testament en question, et en laissant les enfants en libre possession de tous les biens de leur père.

Ces mêmes archives contiennent une foule d'autres faits inédits et de documents curieux tels par exemple que l'acte d'un gentilhomme napolitain nommé Rinaldo Cioffi, lequel s'engage par-devant notaire à payer à la « Sainte Maison » la somme de 1000 ducats, chaque fois qu'en public ou en particulier il se sera laissé aller à jouer, soit avec des cartes, soit avec des dés. Un autre individu s'engage, pour le même sujet, de la même façon. Seulement celui-là (du nom de Tommaso Gargano) trouve sa faiblesse suffisamment rachetée par la somme de 100 ducats. Au surplus, si la Sainte Maison était l'objet d'une munificence générale, ce qu'elle accomplissait en retour semble avoir dépassé même ce qu'on était accoutumé à attendre, à cette époque, de la générosité des

princes et des particuliers. Ce fut vers la fin de l'an 1500 que l'ambassadeur du roi de Pologne près des cours de Rome et de Florence, l'illustre Stanislas Rescius (Resch) répondait dans les termes suivants à l'évêque Bzernicki qui lui avait demandé des renseignements sur les institutions charitables de Naples :

... « Tu me dis avoir entendu beaucoup parler des œuvres de miséricorde qui s'exercent à Naples envers les pauvres. Elles sont, dit-on, très-nombreuses lors même qu'on ne parlerait que de la *Santa Casa dell' Annunziata*. Mais je puis te dire que tu en ignores un grand nombre auxquelles je n'aurais pu croire moi-même si je n'avais pas vu les choses, que je te narrerai, de ces mêmes yeux qui guident en ce moment cette main qui t'écrit. »

On a peine en effet à énumérer toutes les institutions charitables qui vinrent, peu à peu, se grouper autour de la fondation des Capece Sccondito : hôpital (où les blessés et les malades étaient admis et soignés séparément), refuge de jeunes filles, hospice de convalescents, retraite pour les femmes pieuses qui cherchaient la solitude, ou

pour celles qui sous le nom d'Oblates voulaient y joindre l'austérité d'une règle religieuse, tout cela s'ajouta avec le cours du temps à l'asile des Enfants-Trouvés qui datait de la première fondation et qui ne cessa jamais de subsister avec les autres.

Mais, après cette belle aurore et ce merveilleux épanouissement, l'époque fatale de la décadence vint aussi pour la *Santa Casa*, et cette époque fut, comme pour tant d'autres vénérables institutions du passé, le commencement de ce dix-huitième siècle qui devait tenir avant sa fin un si orgueilleux langage, et déclarer, au milieu du délire sanglant et impie de ses dernières années, qu'il était l'inventeur de tous les progrès du monde!

Les richesses immenses accumulées par la libéralité des générations précédentes étant dissipées ou mal administrées, de grands embarras survinrent auxquels les administrateurs de la *Santa Casa* cherchèrent à remédier par des moyens peu conformes à l'esprit noble et généreux des premiers fondateurs. Puis, après les expédients dangereux, vinrent les économies mesquines, et

plus rigoureusement appliquées aux besoins réels des pauvres, qu'aux abus qui s'étaient peu à peu introduits dans la gestion de leur patrimoine.

Parmi toutes ces économies, on inventa celle de supprimer la somme allouée à chacune des nourrices auxquelles on confiait les enfants trouvés, et qui les emmenaient ensuite chez elles (ordinairement dans les villages environnant Naples) jusqu'à l'époque où ils ne réclamaient plus leurs soins. On les informa donc toutes à la fois que leur salaire était supprimé et que, si elles ne voulaient pas garder ces orphelins gratuitement, elles étaient libres de les rapporter sur-le-champ à la « *Santa Casa* » où on les reprendrait.

A l'honneur de ces femmes, il ne s'en trouva pas une seule qui consentît à accepter cette dernière proposition. Toutes d'un commun accord déclarèrent qu'elles conserveraient sans aucune rémunération les pauvres enfants qui leur avaient été confiés, et qu'elles ne les arracheraient point de leur sein pour les rendre à une mort à peu près certaine. « Nous sommes pauvres, il est vrai, » dirent ces bonnes paysannes chrétiennes, « mais

nous n'abandonnerons pas nos petites *créatures*¹ ; la Vierge sainte nous aidera ! »

Ce trait ne surprendra pas ceux qui connaissent l'humanité du peuple napolitain envers ces pauvres enfants, dont l'abandon, il est vrai, atteste beaucoup plus souvent, à Naples, la misère que la dépravation des parents qui les ont abandonnés.

Nous ajouterons ici, à cet égard, quelques détails qui nous semblent peu connus, et n'être point dénués d'un certain intérêt. Nous commençons par rappeler que naguère (et aujourd'hui encore sans doute), à l'instant où ces malheureux petits êtres étaient baptisés, on leur passait au cou une médaille de plomb sur laquelle était gravée l'image de la sainte Vierge. Par cette décoration on les déclarait : « *filis légitimes de la Sainte Maison de l'Annunziata* », ou bien, comme disait et comme dit encore le peuple napolitain, « *Enfants de la Madone* ». Or, il se rencontre dans tous les villages un fort grand nombre de ces pauvres enfants, les femmes du peuple, surtout dans les campagnes, étant persuadées que si la mort

¹ Ce mot, en italien, signifie : un enfant au maillot ou en très-bas âge.

eur enlève leur propre enfant avant qu'il soit sevré, il est nécessaire pour elles, dans l'intérêt de leur propre santé, de se procurer à l'instant un autre nourrisson. Il en résulte que, dès qu'elles perdent un enfant, elles s'empressent d'aller en chercher un autre à « l'Annunziata ». Ceci ne serait que bizarre si l'accueil fait à ces enfants, que protège le nom béni de la Vierge, ne rendait cette coutume aussi touchante que caractéristique. Par ce titre d'*Enfant de la Madone*, en effet, celui qui en est investi devient presque un être sacré dans la famille où on l'adopte, et où il est bientôt confondu avec les autres enfants au point que les mères elles-mêmes semblent parfois ne plus les distinguer des leurs. Il m'est arrivé souvent à moi-même de découvrir fort tard qu'un ou deux des enfants entre lesquels la sollicitude des parents semblait se partager également ne leur appartenaient que de cette manière. On peut même aller jusqu'à dire que ceux-là parfois semblent les préférés, tant les bons paysans de ces contrées se feraient scrupule de manquer de soins envers ceux qui sont ainsi marqués du nom de Marie, et qu'ils regardent comme leur ayant été confiés par cette

mère auguste et compatissante, toujours si chère au cœur et à l'âme du peuple napolitain. Il faut avoir non pas traversé ce beau pays en touriste, mais avoir vécu pendant quelques années de suite dans l'un de ces hameaux enchâssés dans leurs montagnes dont l'aspect est si gracieux pour l'œil qui les contemple de loin, et d'où, lorsque l'on y pénètre, la vue est si enchanteresse ; il faut, dis-je, avoir séjourné au milieu de ce peuple pour comprendre ce que le culte vivant et vrai de la sainte Vierge produit pratiquement de pureté et de piété, apporte de consolations, et répand de poésie dans leur vie quotidienne. Le trait que je viens de rappeler n'en est qu'un indice entre mille. Ne l'ayant jamais trouvé mentionné par aucun des écrivains qui nous communiquent leurs *impressions de voyage*, j'espère qu'on me pardonnera cette petite digression. Au surplus, je ne veux point dénigrer ici ceux qui passent à travers ce pays sans y observer des coutumes que le temps seul peut faire connaître et comprendre. J'aurais, quant à moi, ignoré sans doute toujours celle dont je parle, si, après deux ans de séjour dans un de ces hameaux, je n'avais remarqué avec surprise

que l'on retrouvait toujours intactes les plus nombreuses familles : « Il ne meurt donc jamais un « seul petit enfant dans ce village? dis-je un jour. « — Il en meurt chaque année plusieurs, me « répondit-on, mais on va alors hien vite en de- « mander une autre à la Madone. — Et comment « élève-t-on ces enfants? demandai-je. — On me « répondit : « Nous travaillons pour eux quand « ils sont petits, et ils travaillent pour nous quand « ils sont grands. »

Voilà, il faut en convenir, une solution fort simple, et peut-être en trouverait-on beaucoup du même genre, qui résoudraient non moins bien de plus difficiles problèmes ; mais il faudrait pour cela que rien ne vint troubler les régions où de telles solutions se préparent. Il faudrait, en ce qui concerne l'Italie, que rien ne portât atteinte à la foi de son peuple. Oh ! ne nous laissons pas de le répéter : Si l'Italie nouvelle doit vivre, c'est à cette condition seule qu'elle vivra !

III

SANTA MARIA DEL POPOLO.

C'est encore la sainte Vierge Marie que nous trouvons à l'origine de cette troisième fondation ; la Vierge, invoquée cette fois par une femme dont le nom, presque ignoré en France, mériterait d'y être connu et vénéré.

Tout ce que l'on sait de la naissance de Maria-Lorenza Lonc, c'est qu'elle appartenait à une famille espagnole, sur laquelle rien de fort précis n'a jamais été recueilli. Les premiers historiens qui s'occupèrent d'elle disent seulement que, dans la fleur de sa jeunesse et dans l'éclat d'une beauté rare, elle devint l'épouse d'un riche gentilhomme catalan, nommé Guillaume Lonc. Venu à Naples avec Ferdinand le Catholique en 1506, il fut appelé par celui-ci à exercer l'office important de « Président du sacré Conseil de la Chancellerie royale » auprès du comte de Ripacorsa, vice-roi de Naples.

Tout ce que l'on sait ensuite de cette union, c'est que la mort vint la rompre en moins d'une année, laissant la jeune et belle veuve de Guillaume Lonc en possession d'une immense fortune, aussi bien que d'une indépendance absolue.

Ces deux avantages toutefois ne méritent, l'un ou l'autre, ce nom qu'en raison de l'usage que l'on sait en faire ; et peut-être, comme pour bien d'autres, n'eussent-ils été pour Maria Lonc que des pièges, si la Providence, qui lui préparait une destinée plus haute que celle à laquelle la beauté et la richesse permettent d'aspirer ici-bas, ne lui eût envoyé, dès le début, une cruelle et singulière épreuve, qui devait être pour elle le prélude de la sainteté.

Une jeune fille de sa maison, sévèrement réprimandée pour l'immoralité de sa conduite, en conçut contre sa maîtresse une haine qu'elle sut assouvir mieux encore qu'en lui donnant la mort. Un poison subtil, habilement administré, amena une attaque de paralysie après laquelle Maria Lonc demeura entièrement privée de l'usage de tous ses membres. Telle est du moins la cause assignée par les historiens de sa vie à la maladie

soudaine qui réduisit tout d'un coup cette femme, brillante de force et de beauté, à un état qui semblait être celui de la décrépitude.

Tous les remèdes humains furent tentés et épuisés sans succès. Maria Lorenza ne perdit pas cependant toute espérance, mais elle ne songea plus désormais qu'aux moyens de guérison que lui suggérait la foi. Elle n'avait cessé d'invoquer celle qui, parmi les noms que lui donnent ses enfants, porte celui de *Salus infirmorum*. Elle fit vœu d'entreprendre en son honneur le pèlerinage de Notre-Dame de Lorette. C'était à ce sanctuaire qu'elle devait le nom de Lorenza, ajouté dès son enfance à celui de Maria, et une dévotion particulière l'y attirait. Elle promit à la Mère de Dieu que, si elle recouvrait la santé, elle donnerait sa vie tout entière aux affligés et se consacrerait spécialement au soin des malades.

Elle arriva à Lorette le vendredi de la semaine de la Pentecôte. On la porta dans l'église, on la déposa devant l'autel. La messe commença. Elle l'entendait avec une ferveur inaccoutumée, lorsqu'au moment où le prêtre, disant l'Évangile du jour, prononça ces mots : « *Ait paralytico : Tibi dico,*

« *surge*, » Maria Lorenza sentit, comme celui auquel le Sauveur adressa un jour cette parole toute-puisante, qu'une grâce soudaine et miraculeuse s'opérait en elle. Ses membres perclus recouvraient la force, le mouvement et la vie ; elle était en un mot instantanément et radicalement guérie. Son élan de reconnaissance fut accompagné du renouvellement de la promesse qu'elle avait faite à Dieu, et, lorsqu'elle quitta l'église au milieu des acclamations des assistants, son visage rayonnait d'un éclat qui n'était pas seulement celui de la santé recouvrée, mais aussi de la joie d'avoir aperçu dans une lumière surnaturelle à quel dessein de Dieu elle devait consacrer les forces qu'il lui avait rendues. A peine revenue dans sa demeure à Naples, elle se dépouilla de tout l'appareil du rang et de la fortune, elle renonça absolument à tous les plaisirs du monde et enfin au monde lui-même, et se donna sans partage au soin des malades et des pauvres.

A quelque distance du Château-Neuf, au lieu même où Charles III d'Anjou avait institué jadis l'ordre dit des Chevaliers *della Nave*¹, sous la

¹ Du navire.

protection de Saint-Nicolas de Bari, s'élevait un hospice pour les pauvres marins, enrichi par la reine Jeanne II de nombreuses dotations. Ce fut dans cet hospice que Maria Lorenza se consacra d'abord au pieux office qu'elle avait choisi. Mais ce dévouement personnel ne lui sembla pas encore suffisant : elle rêva d'en faire davantage, et bientôt, sans que rien pût l'en détourner, elle vendit la totalité de ses biens et employa les sommes qu'elle recueillit ainsi à la construction d'un bâtiment assez vaste pour recevoir les malades de tout âge, de tout pays, de tout sexe. Ce fut sur le penchant d'une des belles collines au pied desquelles Naples est assise, que s'éleva cet édifice nouveau, qui reçut le nom de *Santa Maria del Popolo degli Incurabili*, parce que c'était auprès des malades incurables que Maria Lorenza avait fait son premier noviciat d'hospitalière, et que c'était à ceux-là surtout qu'elle destinait l'hôpital dont elle dotait la ville, et dont Léon X approuva et bénit la fondation par une bulle du 11 mars 1519.

Trois ans après, une magnifique cérémonie inaugura le spacieux local où Maria Lorenza eut la joie de faire transporter les pauvres malades auxquels

elle avait si longtemps donné ses soins dans l'étroit hospice de Saint-Nicolas de Bari. A côté de l'humble fondatrice, marchait dans la procession de ce jour, parmi d'autres personnages notables, fra Girolamo da Monopoli, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, homme d'une sainteté éminente qui avait aidé et secondé avec zèle la pieuse entreprise. Cette inauguration s'accomplit avec un éclat sans exemple jusque-là, et l'institution de *Santa Maria del Popolo* fut placée sous le patronage des plus hauts personnages. L'empereur s'en déclara le protecteur. Le premier de ceux qui en furent gouverneurs, ce fut, à sa propre demande, don Raymond de Cardona, comte d'Albento, vice-roi de Naples, et il eut pour coadjuteurs : Matteo Acquaviva d'Aragona, duc d'Atri ; Jean-François Carraffa, duc d'Ariano ; enfin l'illustre Ferdinand d'Avalos, marquis de Pescara.

Après avoir donné tout ce qu'elle possédait, il fallut que Maria Lorenza, pour poursuivre son œuvre, implorât l'aide des autres, et la liste de ceux qui, alors, répondirent à son appel est frappante, car elle comprend la noblesse napolitaine tout entière. Mais parmi eux il se trouva un per-

sonnage qui manifesta sa libéralité d'une façon particulière.

Un jour que Maria Lorenza se tenait humblement, selon sa coutume, à la porte de son hospice, tendant pour les pauvres la main à ceux qui venaient les visiter, l'un de ces visiteurs, touché à cette vue, remit à la noble mendicante, non pas quelques pièces d'argent, mais un papier sur lequel il avait inscrit la promesse d'un don de 12,000 ducats. Maria Lorenza demeura muette de surprise, et pensa d'abord que ce gentilhomme se moquait d'elle. Elle allait même courir après lui, pour lui rendre son écrit lorsque le serviteur qui suivait son maître, l'invita à ne rien craindre et à porter cette traite à la Banque, où la somme lui serait payée immédiatement. Le personnage de la sincérité duquel son serviteur répondait ainsi, c'était, dit la chronique, le très-noble Ravaschieri, prince de Satriano ¹.

¹ Par une singulière coïncidence, le titre de prince de Satriano, qui appartenait alors aux Ravaschieri-Fieschi, passa depuis dans la maison des Filangieri. Le général Filangieri, prince de Satriano, qui acquit une brillante réputation militaire dans les armées du premier empire, et fut à tous égards un homme remarquable et éminent, était le père de la duchesse de Ravaschieri-

Il est assurément digne de remarque qu'un siècle aussi fertile en scandales, que le fut celui où vivait Maria Lorenza, ait offert cependant, en même temps, le spectacle d'une charité grandiose parmi les hommes, et parmi les femmes celui d'un élan extraordinaire de dévouement; car ce fut alors que, pour la première fois, les dames napolitaines donnèrent le noble exemple que celle qui vient de nous raconter leur histoire n'est pas aujourd'hui la seule à imiter.

Stimulées sans doute par l'impulsion généreuse de Maria Lorenza, d'autres femmes s'unirent peu à peu à elle, et il se fit bientôt autour de Santa Maria del Popolo un mouvement, où l'on sent (qu'il me soit permis de le dire) quelque chose de plus doux, de plus tendre et de plus actif, que tout ce que le zèle et la charité peuvent produire lorsque les hommes se chargent seuls d'en répandre les bienfaits. Pour la première fois, en 1523, on

Fieschi, auteur du livre auquel j'emprunte les faits que je raconte ici.

On sait que les Ravaschieri-Fieschi, comtes de Lavagna, étaient Génois, mais, comme beaucoup d'autres Génois, de naissance non moins noble, quelques membres de cette famille vinrent s'établir à Naples au seizième siècle, pour y fonder une banque.

vit de nobles dames, autorisées par une bulle de Clément VII, parcourir les rues en quête pour Santa Maria del Popolo, ce qui n'avait été permis jusqu'alors pour aucune autre institution charitable. Mais, parmi les patriciennes qui se firent ainsi les coadjutrices de Maria Lorenza, il s'en trouva deux dont nous devons parler ici plus longuement, car elles méritèrent l'honneur d'identifier leurs noms avec celui de la sainte fondatrice, et, plus que toutes les autres, ces deux femmes subirent, en s'approchant d'elle, la sainte contagion d'un exemple sublime.

L'une d'elles, Maria Caraffa, était la sœur de Jean-Pierre Caraffa, qui devint plus tard le pape Paul IV. L'autre, Maria Ayerba d'Aragon, était veuve d'André de Capoue, duc de Termoli. Ces deux femmes, la première de race très-noble, la seconde de race royale, quittèrent spontanément les habitudes délicates et somptueuses de leur vie pour se jeter au fond de l'abîme de misères où la maladie plonge les indigents, et, nuit et jour, on les vit au chevet des malades, les soignant de leurs mains comme les plus humbles servantes, leur apportant toutes les consolations de la piété et du

dévouement et suivant, en un mot, exactement les traces de celle qui les avait précédées et qui les entraînait maintenant à sa suite. Maria Caraffa, très-jeune encore, non mariée et d'une beauté qui reflétait l'angélique bonté de son âme, apportait en holocauste à la charité tous les désirs et toutes les espérances de son âge, tandis que Marie d'Aragon, qui avait perdu cruellement dans la même année son époux¹ et son fils, soulageait sa douleur en donnant aux pauvres les trésors qui ne pouvaient plus lui procurer d'autres joies sur la terre. Toutes les deux, ainsi étroitement unies à Maria Lorenza, furent nommées par le peuple : les trois Maries. On les regarda comme les anges tutélaires de Santa Maria del Popolo, et elles devinrent pour les habitants de la ville l'objet d'une sorte de culte.

En 1528 et 1529, lorsque la peste dévasta Naples et fit périr 65,000 de ses habitants, les trois Maries

¹ André de Capoue, duc de Termoli, avait fait toutes les guerres des Aragonnais, secondé vaillamment Gonsalve, le grand capitaine, et plus tard combattu pour l'empereur Maximilien. Il venait d'être nommé capitaine-général des troupes de Jules II, lorsqu'il fut atteint de la peste, et mourut à Civita-Castellana, en 1512.

demeurèrent fidèles à leur poste, et ne s'éloignèrent pas un instant du lit de leurs pauvres malades. Chose remarquable, et qu'il faut bien attribuer en partie à la localité salubre où Maria Lorenza avait bâti son hôpital, pas un seul de ceux qui s'y trouvaient ne fut atteint du fléau. Le peuple regarda cette préservation comme miraculeuse et l'attribua à la sainteté des trois anges qui veillaient sur ce lieu. Et qui pourrait se hasarder à dire en effet qu'entre ces deux raisons, l'une naturelle et l'autre surnaturelle, la dernière ne fut pas la vraie, ou que ce ne fut du moins celle-ci qui donna à l'autre une si merveilleuse efficacité ?

Mais la peste était à cette époque le moindre des maux qui affligeaient l'Italie et l'Europe tout entière. Le grand déchirement de la chrétienté s'accomplissait. La plaie, béante et saignante encore aujourd'hui, venait de s'ouvrir ; les enfants d'une même mère se partageaient en deux camps, dont l'un devait bientôt se subdiviser en mille autres, et des générations de chrétiens allaient naître auxquelles on apprendrait à haïr l'Église, qui avait apporté à leurs pères le bienfait du baptême et celui de la foi chrétienne. Époque lamentable

entre toutes celles de l'histoire, à laquelle l'esprit ne peut s'arrêter sans une amère désolation, non pas seulement à cause des flots de sang qui allaient couler de part et d'autre, sur les champs de bataille, ni même à cause des bûchers, des échafauds et des gibets qui allaient s'élever de tous côtés, mais parce qu'une effroyable séparation devait opposer l'une à l'autre, et rendre à l'avenir, comme ennemies, les forces elles-mêmes du bien !

Jusque-là, en effet (selon la loi qui ne changera pas tant que durera le monde), le bien et le mal s'étaient combattus. Mais, à dater de ce moment funeste, il parut dans la chrétienté des hommes, et même des hommes vertueux et convaincus, qui se déchainèrent *contre* le dévouement, *contre* l'austérité, *contre* la fidélité, *contre* la pureté, l'obéissance et le zèle, *contre* tout ce qui naquit en un mot, avec le temps, du sein fécond de l'Église, pour s'opposer à cette corruption même que les réformateurs prétendaient combattre. Certes, cette corruption était extrême, et, au commencement du xvi^e siècle, elle semblait, il est vrai, avoir envahi toutes les classes de la société. Mais, avant le déclin du même siècle, que de vrais réformateurs

avaient surgi dans l'Église elle-même ! Combien d'autres leur succédèrent dans le siècle suivant ! Quel torrent d'austérité, de chasteté, de charité, vint purifier le monde ! Ce furent, si j'ose le dire, comme des écluses de sainteté qui s'ouvrirent à la voix et aux exemples d'Ignace de Loyola, de Charles Borromée, de Gaëtan de Thiennes, de Philippe de Néri, de Camille de Lellis, de Vincent de Paul, de François de Sales, et de tant d'autres, tous marqués de ces signes qui, chez tous les peuples et dans tous les temps, ont inspiré aux cœurs droits l'admiration et le respect. Et cependant, grâce aux cruels destructeurs de l'unité catholique, une foule de ces cœurs, de ces cœurs nobles et purs, qui devaient battre à l'unisson des nôtres, se raidirent, se fermèrent ; et, sous l'influence ennemie et glaciale qui les environnait, ce fut la haine et non l'amour qu'ils vouèrent à ces grands bienfaiteurs de l'humanité ou à leurs disciples ; ce fut, non pas à les bénir, mais à les persécuter, que se consacra leur pensée et que s'épuisa leur force !.. C'est là, oh ! oui, c'est là le crime de *lèse-charité* qui chargera la mémoire des réformateurs protestants jusqu'à la fin des siècles, non moins que

celui de *lèse-vérité* dont l'incrédulité totale du XVIII^e siècle fut la conséquence désastreuse et dernière !

Mais, parmi les noms de tous ces hommes que Dieu suscita pour la réforme véritable des maux de l'Italie et de l'Église, il en est un auquel nous devons nous arrêter un instant, car l'histoire nous permet de l'associer à celui des trois Maries. Nous voulons parler de saint Gaëtan de Thiennes (ou Tiene), le fondateur de l'Ordre des Théatins.

Issu d'une famille illustre de Vicence (dont deux branches s'établirent plus tard, l'une en Dauphiné, et l'autre en Lorraine), Gaëtan de Thiennes, né en 1480, semble avoir possédé dès son enfance le double caractère dont Dieu marque ceux qu'il fait naître dans des temps désordonnés et troublés pour y ramener l'ordre et la lumière : une angélique pureté et un zèle brûlant. Il se consacra à la réforme des vices qui déshonoraient alors le clergé d'Italie et à la défense ardente de la foi catholique, et, après quelques années d'apostolat à Venise, Vicence et Rome, nous pouvons juger de l'opinion de ses contemporains par l'expression suivante qui se trouve sous la

plume de l'un d'eux : « *A l'autel, Gaëtan est un ange ; dans la chaire, il est un apôtre.* »

Saint Gaëtan eut, pour coadjuteur et promoteur principal de l'ordre qu'il voulait dévouer au but qu'il poursuivait lui-même, le frère de Maria Caraffa, Jean-Pierre, alors archevêque de Théate (aujourd'hui Chiéti) et qui, avant de ceindre la tiare, sous le nom de Paul IV, fut (en 1524) le premier général de l'ordre qui dut son nom à la ville dont il était archevêque. Ce fut à lui qu'un certain nombre de Napolitains, à la tête desquels se trouvait l'illustre D. Giovanni Antonio Caracciolo, comte d'Oppido, vinrent demander, pour la réforme des mœurs et le maintien de la foi, quelques-uns des religieux de l'ordre dont il était le chef.

En réponse à cet appel, saint Gaëtan fut envoyé à Naples avec quelques-uns de ses frères ; et les œuvres de zèle et de charité qu'il y accomplit l'y rendirent bientôt l'objet de la vénération universelle. Celle du comte d'Oppido, qui l'avait accueilli sous son toit, alla au point de lui offrir la plus grande partie de ses biens afin qu'il pût augmenter sa communauté. Mais Gaëtan avait pour principe de ne rien accepter et de chercher à pratiquer à la

lettre le dénûment des apôtres. Toutefois, les instances du comte d'Oppido devenant très-pressantes, et les autres chefs d'ordre manifestant un certain déplaisir de cet excès de pauvreté qui leur semblait être pour eux un reproche, Gaëtan se décida à quitter l'hospitallière demeure de son trop généreux hôte et à chercher un plus humble refuge. Ce refuge, il le trouva aux environs de Santa Maria del Popolo, où il exerça avec zèle son ardent apostolat. Les trois Maries, pénétrées d'avance de vénération pour le saint prédicateur dont la renommée était déjà répandue en tous lieux, estimèrent que sa présence auprès d'elles était une grâce et un nouveau moyen de salut pour elles-mêmes, aussi bien qu'un bienfait inénarrable pour les malades et les mourants auxquels il apportait, avec une infatigable charité, des consolations et des secours. Elles voulurent alors lui préparer, ainsi qu'à ses compagnons, un abri plus permanent dans une habitation qui se trouvait à quelque distance de l'hôpital. Ce fut là, en effet, que s'éleva la première Église des Théatins, appelée *Santa Maria della Stalletta*.

Mais, ainsi qu'il arrive souvent aux âmes saintes,

un besoin insatiable de perfection agitait également les trois amies, quoiqu'il se manifestât diversement chez chacune d'elles. Maria Lorenza Long était depuis longtemps possédée d'un ardent désir de visiter la Terre-Sainte, et elle y eût cédé si la sage parole de Gaëtan ne l'eût arrêtée. Cependant, en lui imposant ce sacrifice, il l'exhorta à tendre à une vertu plus haute encore que celle à laquelle elle était parvenue jusqu'alors.

Maria Lorenza se soumit et renonça à son pèlerinage, mais elle ne put renoncer au désir de s'unir plus étroitement à Dieu. En 1558, les Théatins, transférés au monastère plus vaste de Saint-Paul, laissant vacant celui qu'ils avaient d'abord occupé, Maria Lorenza réunit autour d'elle quelques religieuses de la règle de Sainte-Claire et douze novices, et se retira dans ce premier monastère, où elle fonda un ordre nouveau, dont le nom de *Trentatre* lui vint sans doute du nombre de celles qui s'y enfermèrent avec elle. Ce fut là que Maria Lorenza passa dans la paix et la contemplation les dernières années d'une vie si active. La duchesse de Termoli se chargea alors du soin de l'hôpital, gardant toutefois encore près

d'elle la troisième et la plus jeune des trois Maries.

Mais il était dit que la pieuse duchesse resterait seule, et que ces trois saintes amies dont l'union avait été si grande et si féconde en œuvres utiles et pieuses devaient se sanctifier encore davantage par le sacrifice de leur société mutuelle. Maria Caraffa, l'ange consolateur des pauvres, allait être enlevée à son tour à celle qu'on est tenté de regarder comme la plus parfaite des trois, en la voyant demeurer ainsi la dernière et la plus éprouvée. Dans le courant de la même année (1559), où Maria Lorenza les avait quittées, toute la ville de Naples s'émut à une autre et plus surprenante nouvelle. Maria Caraffa, qui passait aux yeux de tous pour être vouée aux pauvres et à Dieu seul, avait cédé à la volonté de ses parents ; ses fiançailles avec Camillo Pandone, fils aîné du comte de Venafro avaient été solennellement célébrées, et le jour de ses nocés était fixé. Ce jour vint en effet sans qu'elle eût semblé chercher à s'y soustraire. Elle demanda seulement, le matin, qu'on la conduisit au monastère de Saint-Sébastien, afin d'y prendre congé des religieuses au milieu desquelles s'était écoulée son enfance. On y consentit;

mais, dès qu'elle fut à l'entrée du cloître, elle s'arracha des bras de sa mère, et, se précipitant dans l'intérieur du couvent, elle déclara qu'aucune force humaine ne l'en ferait plus sortir.

Avait-elle prémédité d'avance ce moyen d'échapper au sort qu'elle redoutait? ou bien sa soumission était-elle sincère et avait-elle seulement senti au dernier moment qu'il lui était impossible de la maintenir? Nous l'ignorons. Ce qui est certain, c'est que celui qui ce jour-là devait la conduire à l'autel, aussi bien que les parents qui l'avaient contrainte à l'y suivre, durent se résigner à sa volonté, et la laisser se livrer à l'unique amour qui pût remplir son cœur! Quelques années plus tard la sœur Maria Caraffa, devenue par sa sainteté l'objet de la vénération générale, fonda à Naples le monastère de la Sapience.

La duchesse de Termoli, restée seule à la tête de l'hôpital, y redoubla de zèle et ajouta aux œuvres de miséricorde déjà réalisées, d'autres œuvres spécialement adaptées aux misères de son temps. Inspirée et guidée par saint Gaëtan qui la trouvait digne de partager son apostolat, elle se mit à poursuivre de sa charité les femmes

tombées au dernier degré de l'abaissement, et ne craignit pas de s'abaisser elle-même, pour les chercher, les appeler, et les arracher enfin au torrent fangeux qui les entraînait. Bientôt elle réussit à en ramener jusqu'à *trois cents*, et elle les réunit dans un asile de paix, de travail et de prières où elle leur avait préparé un bienfaisant refuge. En même temps, l'église de Santa Maria del Popolo¹ retentissait de l'éloquente voix de Gaëtan et ne pouvait plus contenir les foules qui venaient l'entendre. Du haut de sa chaire, il foudroyait les scandales, prêchait la pénitence aux laïques, aux prêtres, aux femmes, au peuple. Dans un siècle où l'énergie du bien égalait celle du mal, on vit s'opérer des conversions aussi éclatantes que les désordres qui les avaient précédées, et il se produisit dans l'atmosphère comme un renouvellement d'air pur et vital !

Mais, tandis que Marie d'Aragon poursuivait ainsi sans fléchir son héroïque carrière, le terme de celle de Maria Lorenza approchait, et les deux

¹ Cette église, ayant été achevée le jour de la fête des saints Philippe et Jacques, porta à dater de cette époque le nom des deux apôtres.

fidèles amies se revirent pour se dire un dernier adieu. Ce fut une scène émouvante. Maria Lorenza, en embrassant la chère compagne de sa vie, en lui disant qu'elle voulait qu'on les fit reposer toutes les deux dans la même sépulture, ajouta en souriant « qu'elles seraient bien vite réunies ». Puis, soutenue par celle qui lui avait été chère plus que toute autre ici-bas, et assistée par les pieuses filles qui sanglotaient autour d'elle, cette âme bienheureuse et sereine retourna tranquillement à Dieu.

Dès que la nouvelle de la mort de Maria Lorenza se répandit dans la ville, la douleur éclata de toutes parts, et chacun voulut la voir une dernière fois. Ses compagnes durent porter son corps en dehors de la clôture, et là le peuple entier vint lui rendre un public et touchant hommage. Les femmes apportaient leurs enfants, et leur faisaient toucher cette sainte dépouille. Tous se prosternaient en pleurant, et baisaient ses pieds qui exhalaient, disait-on, un parfum de violettes. On apportait des fleurs, on allumait des cierges, on se disputait la moindre parcelle de ses pauvres vêtements. Quelques-uns enfin, pour honorer plus

dignement encore celle qui avait tant aimé les pauvres, firent en ce jour aux pauvres, pour l'amour d'elle, l'abandon de tous leurs biens !

Mais Marie d'Aragon sentit bien vite que la dernière parole de son amie allait s'accomplir, et qu'elle n'aurait pas longtemps la douleur de lui survivre. Aussi le courage lui manqua-t-il pour continuer jusqu'au bout sa vie active et agitée. Jusque-là, sous l'impulsion de l'âme héroïque qui venait de s'envoler, elle avait poursuivi seule les travaux de leur vie commune. Maintenant elle crut pouvoir s'arrêter et se reposer avant de mourir. Elle implora donc et elle obtint du Pape la faveur de se retirer à son tour dans le monastère des *Trentatre*, et d'y passer dans le recueillement et la prière le peu de jours qu'elle avait encore à demeurer ici-bas.

Ces jours furent courts en effet, car, avant la fin de la même année, elle avait rejoint dans l'éternelle béatitude des cieux celle qui, par le sacrifice, lui avait appris à en connaître sur terre l'avant-goût mystérieux. Les Napolitains lui firent de nobles funérailles, et, pour elle aussi, le deuil fut universel. Les chevaliers, les nobles dames, les

patriciens, les religieux, le peuple en foule l'accompagnèrent jusqu'à l'humble sépulture, où, selon le désir de son amie on allait réunir les deux dépouilles. Dans l'exaltation de leur piété, plusieurs affirmèrent même qu'au moment où l'on plaçait Marie d'Aragon à côté de l'autre Marie, on vit le bras de celle-ci s'étendre comme pour embrasser l'amie fidèle qui venait reposer près d'elle. Touchante image, en tout cas, de l'amitié pure et sainte qui les avait unies dans les rudes travaux de cette charité dont elles avaient enfin atteint le terme infini et divin!

Tel est le rapide résumé de la partie historique de ce volume. Nous laissons à ceux qui le liront le soin d'en étudier le côté pratique et de recueillir les renseignements nombreux et intéressants qu'il contient sur le présent et l'avenir des institutions dont nous avons rappelé le passé. Pour ne pas être entraînée au-delà de nos limites, nous ne dirons rien non plus des descriptions artistiques qu'il renferme. Ces descriptions, très-détaillées, sont cependant d'autant plus remarquables et utiles que, bien que l'histoire des monuments de Naples soit racontée

par beaucoup d'écrivains italiens, elle est comparativement ignorée des étrangers, et même des voyageurs qui, se suivant l'un l'autre sur une route battue, consacrent au nord de l'Italie et surtout à Florence et à Rome, toute la provision d'intérêt dont ils se sont munis, en partant, pour les monuments et les œuvres d'art. Arrivés à Naples (sauf un souvenir donné à l'antiquité en faisant une visite à Pompeïa ou une promenade aux Studi), ils semblent, en général, ne plus éprouver que cette sorte de curiosité facilement et amplement satisfaite par l'incomparable beauté de la nature qui les environne.

On trouvera donc très-instructifs les détails dont ce livre abonde sur les monuments (importants au point de vue de l'art et de l'histoire) qui se trouvent dans les églises de Naples, et parmi lesquels nous ne parlerons ici que de ceux qu'éleva à la mémoire d'André de Capoue, duc de Termoli, et à celle de Ferdinand son fils, la veuve et la mère inconsolable qui devint après leur mort la compagne de Maria Lorenza Lonc.

Ce fut dans l'église construite par cette dernière que son amie voulut placer ceux qu'elle pleu-

rait, et, malgré la destruction subséquente de cette église et sa reconstruction au dix-huitième siècle, ils subsistent encore et ils se voient aujourd'hui aux deux côtés de l'autel, dans la chapelle des Montalto. Ces nobles monuments sont l'œuvre d'un artiste du quinzième siècle, et d'un style si pur qu'on a pu les attribuer à la main de Jean de Nola. Les inscriptions qui y sont gravées rappellent toutefois moins la gloire de ceux à qui ils sont consacrés, que la douleur de celle qui leur survécut. Sur la tombe de Ferdinand, sa mère a inscrit les paroles suivantes :

*« Tu es mort, et malgré moi je vis, mais pour
« gémir et ne plus voir dans la lumière que téné-
« bres. »*

Dieu et l'amie qu'il lui donna firent jaillir de ces ténèbres une autre lumière, plus éclatante et plus pure encore que celle de ses affections ravies !

« Mais, » dit l'auteur de ce livre, « si cette ins-
« cription nous parle de la douleur de Marie
« Ayerba d'Aragon, aucun monument ne nous
« rappelle la divine transformation qui fit, succé-
« der dans son âme l'amour des pauvres à la ten-
« dresse maternelle... »

Ce monument, c'est une autre mère, une mère dont le cœur fut blessé et guéri comme le sien, qui s'est chargé de l'élever à sa mémoire, et il n'était certes personne qui fût plus digne de nous faire connaître l'héroïque duchesse de Termoli et ses deux nobles compagnes, que celle qui, aujourd'hui, fait courageusement revivre au milieu du peuple napolitain, avec le souvenir de leurs noms illustres, celui de leurs nobles et généreux exemples.

VI

DANS LES MONTAGNES DE LA CAVA

(PAGES DE JOURNAL)

I

Cava dei Tirreni¹, octobre 1858.

.....
« Il y a quelques jours les ** et les *** vinrent me proposer d'aller faire avec eux une longue promenade dans les montagnes. Bien que le temps fût admirable, j'y consentis d'abord à contre-cœur, car j'étais plutôt disposée ce jour là à en jouir seule, qu'en nombreuse compagnie, mais je fus

¹ La petite ville de la Cava (nommée aujourd'hui *dei Tirreni* pour la distinguer de celles du même nom qui existent ailleurs en Italie) se trouve au pied des montagnes dans la vallée qui sépare le golfe de Naples de celui de Salerne. Elle est environnée de villages situés à mi-côte dans les sites ravissants que l'on rencontre à chaque pas sur ces hauteurs, et dont les plus beaux sont ceux qui dominant le golfe de Salerne, où la mer (que l'on perd de vue dans la vallée) vient s'ajouter au

bientôt ravie de les avoir suivis, et cette promenade me laisse un souvenir qui, même dans ce pays enchanteur, la distingue de toutes les autres.

La beauté de la nature ne peut, je le crois, aller au-delà de ce qui s'est déployé sous mes yeux, lorsque, parvenue au sommet de San Liberatore, j'ai plongé sur tout ce qui m'entourait : d'un côté, la riche et riante vallée de la Cava, encadrée par les montagnes, dont le contour grandiose et gracieux se dessinait nettement sur le ciel pur, ainsi que les églises, les châteaux et les ruines dont elles sont parsemées et couronnées ; de l'autre côté, la mer, et, au delà, la plaine de Pæstum éclairée par les dernières lueurs du plus beau de tous les beaux jours de cet été. Sur la rive du golfe de Salerne où nous étions, la route d'Amalfi se déroulait au loin, à droite, dans toute la beauté des montagnes qui la bordent, des ravins dont elle est coupée, et des villages sans nombre

reste et compléter le paysage. Telle était la situation du petit village où ces pages furent écrites. Nous y occupions alors temporairement une habitation fort rustique, que nous partagions avec la famille du « *galant'uomo* » qui en était propriétaire et qui nous en louait une partie. Plus tard, nous fîmes dans ce même lieu l'acquisition d'une demeure, plus spacieuse et mieux située, où nous passâmes, pendant plusieurs années, tous nos étés.

qui s'aperçoivent au milieu des rochers, où ils semblent suspendus. Le soleil avait disparu de ce côté et était déjà caché à nos yeux par cette même ligne de montagnes qui se détachait en bleu sombre sur le ciel ardent, tandis qu'à gauche la lumière du couchant éclairait encore vivement la mer, les plaines du Cilento, et la chaîne lointaine des Apennins, dont la ligne vaporeuse s'étend jusqu'à l'extrémité de l'horizon.

Accoutumés à la beauté de ces sites, la plupart de ceux qui nous accompagnaient s'étaient bientôt dispersés, les uns pour redescendre, les autres pour gravir plus haut; les enfants couraient et jouaient autour de nous en riant.....

Je suis restée à cette place la dernière.

Assise là, toute seule, si haut, si loin, en face d'un tel spectacle, regardant le jour finir et la lune se lever, j'ai éprouvé un moment d'émotion et de joie dont je garderai le souvenir, avec celui de cette vue admirable.

Il suffisait, en effet, de demeurer immobile à cette place, les yeux fixés devant soi, pour sentir se réveiller dans l'âme l'adoration fervente qui est l'effet naturel d'une telle contemplation, adoration

qui devient bien autrement intense lorsqu'on se souvient que la nature dans toute sa magnificence n'est que *l'escabeau du trône de Dieu*.

Que sera donc

La sua Cittade e l'alto seggio ?...

Et quelle ascension fait faire à l'âme et à l'imagination cette éblouissante beauté, « que le Créateur, » dit Bossuet, « a jetée sur la terre comme si peu de chose, qu'il en laisse jouir indifféremment les méchants comme les bons » ! Quels seront donc, mon Dieu ! les spectacles réservés aux derniers?...

O! felice colui che ivi elegge!...

Oh ! oui, en vérité, heureux et mille fois heureux ceux qui seront appelés à les contempler!...

Ces pensées ont complètement secoué la disposition un peu maussade dans laquelle je me trouvais au début de la promenade ; elles ne m'ont pas toutefois inspiré le désir de causer, et j'ai été contente de pouvoir me taire. Mais, en redescendant ainsi lentement de cette hauteur, par cette fraîche soirée, à travers des touffes d'herbes embaumées, d'abord sous un ciel brillant encore des derniers

reflets du jour, puis étincelant de toute la splendeur de la nuit, je me sentais joyeuse et paisible, séparée du monde entier, séparée surtout de moi-même et de tous les mille petits *riens* qui constituent les soucis habituels de la vie journalière...

En traversant au retour la *masseria*¹ pour rentrer, j'ai aperçu dans l'ombre mon petit voisin Vincenzino assis par terre avec quelques amis de son âge et se livrant tous ensemble à une véritable débauche de noix. Ils en avaient tant mangé que Vincenzino était barbouillé jusqu'à en être méconnaissable et que ses mains étaient aussi noires que son visage. Il n'en vint pas moins vers moi, les bras tendus. Mais je crus l'heure propice pour lui faire une allocution utile. Je m'assis donc sur une pierre, je le pris sur mes genoux, et je lui adressai celle qui suit :

« Vincenzino mio ! je voudrais bien t'embrasser, mais ne puis-je sur ta figure trouver une petite place qui soit propre ? cette joue ? cette autre ? ton menton ? ton front ?... il n'y a pas moyen, je vais te donner un petit baiser sur le bout du nez, et je

¹ On nomme ainsi les vergers qui entourent les habitations telles que celle que nous habitons cette année-là.

ne t'embrasserai tout de bon que quand ta figure sera tout à fait propre. »

Depuis ce jour, dès qu'il entend ma voix, il se précipite dans la chambre de ses sœurs et demande impétueusement à être débarbouillé, « *per dar un bacio alla signora mia* ». Et elles y consentent pour satisfaire ma fantaisie ; de cette façon-là son visage et ses mains sont maintenant lavés tous les jours, et peut-être ai-je ainsi jeté dans cet esprit juvénile le germe d'une idée nouvelle, qui portera, un jour ou l'autre, des fruits inconnus jusqu'à ce jour dans cet excellent intérieur.

Vincenzino a quatre ans. Il est le dernier né d'une famille de vingt enfants dont huit seulement vivent encore et habitent avec leur père et leur mère une partie de cette maison, dont nous occupons le reste. Cette famille appartient à ce qu'on nomme dans ce pays la classe des *galant'uomini*. Ce sont de petits propriétaires dont le revenu provient du maïs et de la vigne qu'ils cultivent dans les enclos nommés *masserie*, au milieu desquels se trouvent leurs maisonnettes décorées (souvent à bon marché) du nom de *casino* ou de *villa*. En apparence, rien ne distingue les

galant'uomini des paysans qui les entourent. Leurs demeures ne sont pas mieux tenues, leurs habitudes et leur langage sont les mêmes, et, dans l'ordinaire de la vie, on n'aperçoit (surtout chez les femmes) aucune différence entre elles et les plus pauvres habitantes du hameau. Beaucoup de ces familles toutefois possèdent une ancienneté véritable, appartiennent même de loin à la noblesse, et quelques-unes portent encore l'écusson de leurs armes gravé au sommet de leur rustique demeure.

Cette supériorité de position, si peu apparente aux yeux des étrangers, n'est jamais absente de la mémoire de ceux qui la possèdent ; elle les rend souvent durs et orgueilleux vis-à-vis de ceux qu'ils regardent comme leurs inférieurs, et cet orgueil se retrouve chez la plupart d'entre eux, à côté d'habitudes grossières et même presque sauvages. Le dimanche ou les jours des grandes fêtes, leurs femmes et leurs filles se transforment, et paraissent à l'église dans des toilettes où l'on trouve des reminiscences de toutes les modes de Paris ; elles vont ensuite visiter les personnes de haut rang qu'elles connaissent aux environs et qui les reçoivent à peu près sur un pied d'égalité. Le lende-

main toutefois, non-seulement elles déposent toutes ces parures qu'elles semblent ne revêtir que pour montrer qu'elles les possèdent, mais elles passent de cet excès momentané d'élégance à un excès absolument contraire, et les jeunes filles en particulier semblent afficher une négligence complète du moindre soin habituel de leur chevelure ou de leurs vêtements. Me montrant étonnée un jour de ce contraste, on m'expliqua que, si elles étaient toujours bien peignées et bien vêtues, elles trouveraient difficilement à se marier, les jeunes gens et, en général, les hommes dans ces parages faisant peu de distinction entre la propreté et la coquetterie et tenant avant tout à ce que leurs femmes soient exemptes de vanité et d'une conduite irréprochable. Tout en protestant fortement contre le rapport qui semble exister dans leurs esprits entre la malpropreté et la moralité et en regardant comme vraie la théorie opposée, je dois attester cependant, après une expérience de dix années, que, malgré l'absence de bon ordre et de netteté qui règne dans ce petit village, les femmes et les jeunes filles (soit qu'elles appartiennent aux familles des paysans ou à celles des *galant'uomini*)

y sont d'une simplicité, d'une piété, d'une régularité peu communes. Leur vie se passe tout entière dans l'accomplissement des devoirs les plus rudes et dans une obéissance absolue au chef de la famille, qui (surtout dans la plus élevée de ces deux classes) est souvent loin d'exercer son autorité avec douceur ou ménagement. Quant aux pauvres paysannes, j'ai plus d'une fois recueilli de leur bouche des paroles qui m'ont donné de frappantes et salutaires leçons. Ce fut l'une d'elles, que j'avais quittée dans un état incurable et que je retrouvais guérie, qui fit cette réponse à la question que je lui adressais : « Vous demandez ce que j'ai pris pour me guérir, signora?... J'ai pris mon bâton et j'ai été à San Pietro (un lieu voisin où se trouvait un sanctuaire vénéré), *e il Signore mi ha fatto la grazia* (le Seigneur m'a exaucé). Ah ! voyez-vous, signora ! » poursuivit cette pauvre vieille femme avec une expression dont je me souviendrai toujours, « les médecins sont pour les riches, mais pour nous, nous avons les saints ! » Une autre fois, voyant travailler avec ardeur à son métier une jeune femme qui semblait sur le point d'accoucher, je lui demandai pourquoi

elle se fatiguait ainsi ¹, elle me répondit « qu'il fallait absolument qu'elle achevât sa pièce de toile afin de toucher l'argent dont elle aurait besoin au moment de ses couches ». Elle ajouta qu'elle avait bien prié la Madone de lui obtenir pour cela le temps nécessaire.

Quelques jours plus tard je retournai chez elle, son enfant était né et sa pièce n'était pas achevée.

« Pauvre Gaetanella ! lui dis-je. Vous n'avez donc pas pu finir votre pièce de toile ?... »

« — Non, signora ; j'avais pourtant bien prié la Madone, mais il paraît que Jésus-Christ ne l'a pas voulu, et il sait mieux qu'elle ce qui est bon pour nous. »

Réponse qui, soit dit en passant, réfute une fois de plus l'absurde calomnie, renouvelée à satiété, contre les catholiques (surtout contre ceux du Midi), lorsqu'on les accuse d'oublier dans leur dévotion envers la sainte Vierge la source unique d'où découle la puissance de son intercession !...

¹ Les femmes de ce village tissent des pièces de toile avec le fil que leur confient les marchands de la ville, et, lorsqu'elles apportent une pièce achevée, elles reçoivent pour leur travail une somme ordinairement fort modique.

Cette piété touchante existe ici au même degré dans les familles de *galant'uomini*, mais elle y est mêlée de quelques traits déplaisants qui sont la suite de la supériorité qu'ils s'attribuent, laquelle n'existe ni dans leurs sentiments ni dans leurs habitudes, et dont le seul résultat est de les rendre plus orgueilleux, plus avides et plus durs que leurs pauvres voisins.

Dans ces familles, les parents destinent ordinairement leurs fils à devenir, l'un avocat, l'autre médecin, le troisième prêtre ; puis un ou deux restent à la maison pour s'occuper des travaux champêtres. Je dois dire qu'en général ce sont les derniers qui me semblent accomplir le mieux leur mission ; mais, les autres carrières jetant plus d'éclat sur les familles, chacun tient à y voir entrer ses enfants sans considérer le moins du monde combien (surtout en ce qui concerne la vocation la plus haute de toutes) il serait désirable qu'elles fussent adoptées moins légèrement. Quant aux filles, on cherche à chacune d'elles un époux aux environs ; on s'informe, on traite, on s'entend, et enfin, quand tout est décidé, on se voit, et, après s'être vus, on s'épouse sans retard.

Ces coutumes sont fidèlement observées dans la

famille dont nous partageons la demeure, et qui se compose de quatre garçons dont l'aîné a vingt ans et étudie pour devenir avocat ; le second, qui en a quatorze, a déjà revêtu la soutane ; il y en a ensuite un de huit ans dont la carrière est encore indéterminée, ainsi que celle de mon petit ami Vincenzino qui n'en a pas cinq ; quatre sœurs (dont aucune n'est mariée) complètent le nombre de ceux qui grandissent aujourd'hui sous le toit paternel.

Les deux filles aînées sont les deux personnes de la famille que je connais le mieux et que je vois le plus souvent. Par un hasard qui est loin d'être rare et qui cependant semble singulier dans une localité où j'ai dit qu'il règne une grande piété, ces deux sœurs, l'une âgée de dix-huit ans, l'autre de seize, n'avaient pas encore été confirmées. Elles le furent au commencement de cet été et me demandèrent d'être leur marraine, car, selon une coutume qui n'est pas la nôtre, non-seulement cette fonction existe pour la Confirmation, mais, je l'ai déjà dit, on attache dans ce pays plus d'importance au choix de celle qui la remplit, qu'à celui de la marraine qui tient un enfant sur les fonts du baptême.

Plus que jamais depuis ce jour elles aiment à s'attacher à mes pas, et je suis très-contente de mon côté d'être constamment accompagnée par l'une ou l'autre dans mes promenades. Elles me montrent dans la montagne tous les chemins praticables, en profitant elles-mêmes, avec empressement, d'une occasion de se promener, car, pour marquer d'une façon sensible la barrière (invisible d'ailleurs) qui les sépare des paysannes, il leur est interdit de quitter, sans être accompagnées, l'enceinte de leur masserie. Je joue donc, vis-à-vis d'elles, le rôle de chaperon dans ces excursions où elles me servent de guides et pendant lesquelles leur conversation m'amuse et m'instruit de toutes les habitudes du lieu, et de quelques-uns des faits qui s'y passent.

L'aînée de ces deux sœurs me confia un jour qu'elle avait dû se marier, mais que, la mort de son fiancé ayant empêché ce mariage de s'accomplir, elle avait songé un moment à se faire religieuse.

— « Vous l'aimiez donc beaucoup ? » lui dis-je en apprenant cette catastrophe et la résolution qui l'avait suivie.

Non ! elle ne l'aimait pas du tout. Ce fiancé était

vieux, mais il était riche et elle avait compté faire beaucoup de bien aux pauvres lorsqu'elle serait sa femme.

Plus tard j'appris qu'il y avait un nouveau prétendant sur le tapis ; mais, le jour où elle m'en parla pour la première fois, il était fort malade.

— « Ah ! mon Dieu ! Teresina, mais vous portez donc malheur à tous ceux qui aspirent à votre main ?

« — Oh ! signora, » s'écria-t-elle en levant avec terreur les yeux au ciel, « de grâce, ne me dites pas une chose semblable !... En tout cas, c'est décidé ; si celui-ci meurt, je ne me marierai jamais, et je me ferai *monaca di casa*¹, parce que cela chagrinerait moins mon père que si j'entrais au couvent. »

Heureusement ce prétendant s'est rétabli, et maintenant on en est à ce qu'elle nomme les préliminaires ; c'est-à-dire que ce jeune homme rôde à cheval aux environs du village, dans le but de la regarder de loin, mais si discrètement *qu'elle ne*

¹ Ce sont des jeunes filles ou des veuves qui mènent à peu près la vie des religieuses dont elles portent l'habit sans quitter l'intérieur de leurs familles.

l'a pas encore vu. Se figurant que, dans mes promenades plus lointaines, j'avais pu le rencontrer, elle m'a demandé l'autre jour si je pouvais lui dire « quelle figure il avait » ; je n'avais pas jusqu'alors remarqué ce cavalier, mais, avertie qu'il passait sur le chemin peu fréquenté de Castagneto vers l'heure de « l'Ave Maria », j'ai pu facilement le reconnaître et rendre à Teresina assez bon compte de la figure de ce prétendant équestre... Depuis lors, elle a appris indirectement qu'il avait exprimé son regret de lui voir porter autour du cou un certain ruban de velours noir, brodé en perles d'or, qui n'est pas en effet fort joli. Cette preuve d'intérêt, qui en est aussi une de goût, l'a beaucoup touchée. Elle s'est empressée de se conformer à l'avis qui lui avait été ainsi transmis de loin et de quitter ce vain ornement ; mais depuis lors les choses n'en ont pas marché plus vite, les promenades ont au contraire diminué, et je crains bien que cette campagne matrimoniale ne se borne à la reconnaissance lointaine par laquelle elle a commencé et semble devoir finir.

La sœur cadette de Teresina, Serafina, est moins sentimentale et beaucoup plus gaie, plus active, plus

résolue qu'elle. Elle est aussi moins préoccupée de l'avenir, sans toutefois le perdre absolument de vue. Elle a vu, en effet, de *très-loin* aussi (car on ne se réunit jamais dans ces villages, si ce n'est à l'église ou aux fêtes du pays, qui sont aussi des fêtes religieuses, auxquelles tout le monde assiste), elle a donc vu de loin un jeune garçon qui *sera* un très-bon parti. Il n'a, il est vrai, que quatorze ans, mais elle calcule que dans six ans il en aura vingt et elle alors seulement vingt-deux. Il ne serait donc pas impossible qu'alors il pût penser à elle. Mais tout cela, il faut le reconnaître, est encore fort vague, et on ne peut, en attendant, reprocher à ces jeunes filles de mêler avec excès la poésie à leurs rêves d'avenir. Toutes les deux, du reste, sont jolies ; leurs yeux sont beaux, leurs traits sont fins, elles ont de beaux cheveux noirs et épais, et, avec cela, elles sont exemptes de vanité, bonnes, simples, honnêtes et pieuses. Tout cela vaut mieux que la poésie, au village et même ailleurs¹.

¹ Ces deux sœurs se marièrent fort bien plus tard, l'une, Teresina, à un médecin, dont le domicile se trouvait dans les montagnes qui séparent Castellamare d'Amalfi, l'autre à un petit propriétaire du Cilento.

12 octobre. — Ayant appris un jour que Donna Fortunata (la mère de toute cette jeune famille) était malade, j'allai la voir ; je la trouvai étendue sur deux chaises, fort contrariée et troublée d'un accident qui lui est survenu. Elle s'était blessé le pied et maintenant il en était résulté une plaie qui l'obligeait à demeurer immobile, tandis que le jeune avocat, son fils aîné, et le jeune séminariste, son fils cadet, étaient à la maison en vacances et « qu'elle « avait tant de choses à faire ! et qu'il était impos- « sible qu'on se passât d'elle ! et que personne ne « pouvait la remplacer ou l'aider ! ». Tout en se lamentant ainsi, elle enlevait le bandage qu'on avait placé sur son pied malade afin de me le faire voir, selon une habitude chère aux Napolitaines qui semblent éprouver un grand soulagement à exciter de toutes les manières, lorsqu'elles sont malades, la compassion de leurs amis¹. D. Fortunata m'en

¹ Ceci est vrai dans toutes les classes, à ce point qu'à Naples lorsqu'une personne tombe malade, tous ses amis et toutes ses connaissances indistinctement pénètrent jusque dans sa chambre pour lui témoigner l'intérêt que son état leur inspire. Je fus ainsi souvent bien étonnée de me trouver admise chez des personnes qui étaient dans leur lit et qui peut-être ne m'eussent pas reçue étant bien portantes. Un jour que je m'étonnais devant une dame napolitaine de cet usage bizarre et, selon mes

inspira beaucoup, mais toutefois je ne pus m'empêcher de lui représenter qu'elle avait tort de découvrir cette plaie sans nécessité et qu'elle aggraverait ainsi le mal au lieu de le guérir. Elle se mit alors en devoir de replacer le bandage, et, comme elle s'y prenait mal, je l'aidai de mon mieux ; cette petite opération terminée, je demandai un peu d'eau pour me laver les mains. Cette demande amena un incident comique qui manifesta plus que jamais l'utilité de la petite allocution que j'avais adressée quelques jours auparavant à Vincenzino.

On trouva vite un bassin et les quatre sœurs se disputèrent le plaisir de le remplir d'eau et de me l'apporter ; mais, lorsque je demandai du savon, la chose devint moins simple.

Il n'y avait dans la maison, pour l'usage de toute la famille, qu'un seul morceau de savon, et ce morceau avait disparu...

vues, si nuisible aux malades, elle me répondit : « que ce serait « pourtant bien triste d'être seule dans sa chambre quand on « était malade, qu'il était toujours agréable de voir des gens « s'occuper de vous et vous plaindre ! » C'est la forme la plus étrange de toutes celles sous lesquelles se retrouve en tout l'extrême *sociabilité* qui caractérise les Napolitains et les rend si aimables.

« Il y a certainement un morceau de savon dans la maison, où est-il ? » dit D. Fortunata avec autorité. « Il faut qu'il se retrouve. Quel est celui de vous qui s'en est servi aujourd'hui ? »

— « Ce n'est pas moi, » dit l'un.

— « Je n'y ai pas touché depuis deux jours, » dit l'autre.

— « S'en est-on servi pour Vincenzino ? » demanda encore sa mère.

— « Non, *pas aujourd'hui.* »

Le savon n'avait, en un mot, été employé par aucune des personnes présentes, et sa disparition demeurait inexplicquée, lorsque le jeune séminariste survint et déclara sur-le-champ qu'il était le coupable. Il s'était emparé de cet objet qu'il regardait comme la possession collective de la famille, et il fut ainsi reconnu que c'était lui, et lui seul, qui s'en était servi ce jour-là!..

Cette explication rétablit la paix et le silence, et j'allais me retirer, lorsque la pauvre D. Fortunata, distraite un instant de sa souffrance, recommença à se lamenter plus que jamais, répétant que tout lui eût semblé préférable à cet accident dans un pareil moment.

« Ah ! dit-elle enfin, si ce n'était pas mon pied qui était malade, au lieu de me servir de tous ces remèdes qui ne me font aucun bien, je m'en irais en haut de la montagne prier San Vincenzo et je serais guérie. »

Je lui demandai une explication, car j'ignorais quel était le sanctuaire dont elle parlait, et j'ignorais aussi de quelle dévotion particulière le grand thaumaturge dominicain saint Vincent Ferrier (car c'est de lui dont il est ici question) était l'objet dans ce pays¹.

Ma demande eut le salutaire effet de distraire encore, et cette fois complètement, D. Fortunata, de sa contrariété et de sa souffrance et elle amena, un récit qui m'intéressa et me toucha si profondément, que je l'écrivis en rentrant pour n'en pas oublier une parole.

Après m'avoir d'abord bien expliqué dans quelle

¹ Saint Vincent Ferrier naquit à Valence en 1357. Son passage à travers ces montagnes y a laissé des traces si profondes, que la tendre dévotion conservée à sa mémoire ne s'y est jamais affaiblie. Cette dévotion se partage, dans toute cette contrée, entre ce grand dominicain espagnol et saint François de Paule (né en Calabre un demi-siècle plus tard), également cher à la piété populaire et dont le souvenir se retrouve partout dans cette partie de l'Italie.

partie de la montagne est située la charmante église où se trouve l'image vénérée de saint Vincent Ferrier, elle me dit :

« Vous saurez, cara Signora, que lorsque Pepino (son fils aîné) avait dix-huit ans, et pendant qu'il passait ici ses vacances comme à l'ordinaire, il tomba malade, très-malade, si malade enfin, que le médecin ne savait plus que faire, et il vint me dire un jour qu'il fallait lui faire quitter Castagneto, parce que l'air d'ici lui faisait mal, qu'il ne voyait plus d'autre remède à employer pour arrêter la fièvre qui ne le quittait pas, la toux et tous les autres mauvais symptômes qui augmentaient tous les jours. » Je lui répondis : « Comment ! quitter Castagneto ! mais il ne le peut pas. Je ne peux pas me séparer de lui, malade comme il l'est, et moi, comment pourrais-je m'en aller et quitter les autres ? C'est impossible. Le bon Dieu sait que c'est impossible ; il vous fera trouver un autre remède. » Mais le médecin répéta qu'il n'en connaissait pas d'autre et qu'il était certain qu'en restant où il était, il ne guérirait jamais, et qu'assurément, si elle s'obstinait à garder son fils dans ces montagnes, elle le perdrait.

« Alors, poursuivit D. Fortunata avec animation, je pris mon parti, et dès le lendemain de grand matin je me mis en route et j'arrivai au bas de la montagne peu après le point du jour ; là, sauf votre respect¹ (formule dont elle se sert souvent, et, comme ici, sans l'ombre de nécessité), sauf votre respect, j'ôtai mes bas et mes souliers pour monter pieds nus, et j'arrivai ainsi jusqu'à l'église. J'allumai un cierge, je fis dire une messe, et je me mis à prier Dieu, mais à prier, à prier de manière à me faire entendre. Je disais : « Oh ! San Vincenzo mio ! je vous en prie, demandez à Dieu de guérir Pep-pino, je vous en prie !... Il faut absolument que vous m'obteniez cette grâce !.. » Et je regardais sa belle image et je répétais : « Je ne me lèverai pas de cette place que vous ne m'ayez exaucée !... »

Après cette fervente prière, elle reprit le chemin de sa demeure. En arrivant chez elle, elle courut auprès du lit de son fils pour savoir comment il se trouvait ce jour-là. « Mieux, dit-il ; la fièvre n'est pas revenue aujourd'hui à l'heure ordinaire. » — « Signora mia ! La fièvre ne revint

¹ *Parlando con rispetto.*

pas ce jour-là, ni le lendemain, ni plus jamais !... Peppino s'est entièrement guéri sans quitter la montagne et il n'a jamais été malade depuis !... »

Aussi le dernier enfant de D. Fortunata, né deux mois après ce pèlerinage, reçut-il au baptême le nom de Vincenzo, et de plus elle me pria d'observer attentivement le visage de mon petit favori, et elle m'assura que j'y verrais une grande ressemblance avec celui du grand Saint qu'elle avait été invoquer avec tant de confiance, et dont elle m'exhorta à aller moi-même le plus tôt possible vénérer l'image.

Je le lui promis sans peine, en priant Dieu d'y porter un cœur aussi simple, aussi fervent que le sien, et d'y faire une prière aussi digne que la sienne d'être entendue !

II

Quelques jours après, en effet, je mis ce projet à exécution, et, accompagnée de Teresina, de Serafina, de leur frère aîné qui devait servir la messe et d'un jeune prêtre, leur *fratello cugino* (cousin

germain), qui devait la dire, je me dirigeai vers la hauteur où, non loin du village de Dragonea, dans un site admirable qui domine la montagne et la plaine, se trouve située la jolie église de San Vincenzo.

Le temps était ravissant, la route pittoresque et charmante, et la vue que l'on découvre en arrivant, si belle qu'on y viendrait par simple curiosité, si de toutes parts dans ce pays enchanteur on n'en découvrait de semblables de quelque côté que l'on tourne ses pas. Mais, dans cette lumière du matin, tout me semblait plus beau qu'à l'ordinaire et comme revêtu d'une parure nouvelle. Après avoir regardé avec extase le spectacle qu'on découvre de la terrasse sur laquelle s'ouvre le portail de l'église, j'entrai et m'agenouillai devant l'image de ce grand serviteur de Dieu auquel il fut accordé de faire tant de miracles pendant sa vie. Pouvais-je penser que sa charité et l'efficacité de son intercession fussent diminuées, aujourd'hui qu'il est couronné dans le ciel, puisque, lorsqu'il était encore combattant sur la terre, Dieu permettait déjà que cette charité fut si grande et cette intercession si puissante ?

Les pauvres gens de ces montagnes regardent ce Saint comme un protecteur spécial, et, quant à moi je crois sans peine et sans aucun étonnement aux grâces miraculeuses qu'ils obtiennent sans cesse par son intercession ; j'aime à en entendre citer les témoignages et à recueillir des faits tels que le suivant, qui sont attestés par cette foi naïve et filiale.

Une pauvre habitante de l'un de ces villages avait l'habitude de porter, à jour donné, une pièce de toile à un marchand qui la lui payait ordinairement un ducat ; elle ne manquait jamais ensuite d'employer une petite partie de cette faible somme à faire brûler la lampe allumée dans l'église de San Vincenzo devant l'image de l'ami qu'elle s'était choisi au ciel.

Un jour où elle arrivait comme de coutume avec son travail, le marchand la renvoya, en lui disant que pour cette fois il n'avait pas besoin de sa toile, ce qui causa à la pauvre femme une consternation d'autant plus grande que le ducat qu'elle comptait recevoir lui était indispensable ce jour-là pour payer une dette pressante. Son chagrin ne l'empêcha pas de monter comme de coutume au sanc-

tuaire de San Vincenzo, et là, à genoux au pied de son image et s'adressant à lui comme s'il eût été devant elle sur terre, elle lui dit :

« Mon bon San Vincenzo, vous voyez que ce n'est pas ma faute si je ne viens pas vous porter aujourd'hui mon offrande. Mais maintenant qu'est-ce que je vais faire?... Vous savez bien que je ne puis pas payer les dix carlins¹ que je dois ; je vous prie, je vous supplie de m'aider, car sans cela je suis perdue. »

Après cette prière elle s'en revint un peu consolée, fort triste encore cependant ; et apercevant de loin, au retour, son créancier debout devant la porte de sa boutique, elle s'arrêta pour prendre un détour afin d'éviter ce jour-là de le rencontrer, mais le marchand l'aperçut de loin et il l'appela. Elle approcha en tremblant, et quelle fut sa surprise, lorsqu'il lui dit : « J'ai quelque chose pour vous ici. Tenez, voici les deux ducats qui vous sont dus, j'en garde un que vous me devez, et voici l'autre. »

Elle le regarda stupéfaite et lui demanda ce qu'il

¹ Dix carlins font un ducat.

voulait dire ; mais lorsqu'il lui eut expliqué qu'une heure auparavant, « *un bel galant'uomo* lui avait remis deux ducats pour elle », comme elle savait que cette somme ne lui était due par personne, elle s'écria avec une joie beaucoup plus grande que sa surprise que c'était *San Vincenzo lui-même qui était venu la secourir !* Elle retourna alors en courant au lieu où se trouve sa chère image, afin d'y faire une de ces prières et une de ces aumônes qui obtiennent les grâces promises à ceux qui savent demander, et à ceux qui savent donner !

Ceci est un des récits qui, entre mille autres du même genre, sont ici dans toutes les bouches.

Foi fervente ! foi vivante, foi poétique et consolante, qui, plus encore que son riant soleil, répand une chaude lumière sur ce pays enchanté, puisse Dieu vous la conserver toujours, et périssent tous les *faux* progrès qui pourraient vous la ravir !

Cette image de saint Vincent Ferrier, si belle aux yeux des pauvres habitants de ces montagnes, ne sembla pas telle aux miens, moins simples et plus difficiles à satisfaire. C'est une statue en bois, peinte et colorée sans aucun art, et qui, pas plus que la châsse où elle se trouve, n'est dans un

genre qui soit le moins du monde conforme à mon goût. Toutefois, me souvenant de tant de prières apportées en ce lieu et de tant de grâces implorées et obtenues, je n'ai pas eu de peine à prier moi-même avec ferveur ce grand serviteur de Dieu dont l'imparfaite image maintient dans ces contrées le souvenir si vivant et si cher.

Cette impression mélangée de critique et d'édification m'a fait faire une réflexion qui ne m'était pas nouvelle, mais que j'ai besoin de rappeler chaque fois que mon goût est ainsi contristé par la vue d'une statue ou d'une image sainte. Sans doute la perfection artistique serait fort désirable dans ces représentations destinées au but sublime de stimuler la piété des chrétiens. Mais, de fait, l'important c'est que ce but soit atteint ; or, je ne puis douter que, pour le plus grand nombre, il ne le soit ici autant et plus qu'ailleurs, malgré l'imperfection qui me frappe. Il faut bien ensuite se dire que, relativement à l'idéal que l'on poursuit en retraçant les traits glorifiés de la Vierge et des saints, il n'y a, après tout, qu'une différence de degré tout à fait *imperceptible* entre la statue grossièrement sculptée devant laquelle s'agenouille un pauvre

paysan de ces montagnes, et la Vierge de Francia ou de Raphaël qui, à mes yeux, est une merveille de l'art. Nous n'avons pas la prétention, je l'imagine, de supposer que cette dernière image soit effectivement ressemblante, ni surtout que cette soi-disant ressemblance ait un rapport quelconque avec la compassion céleste de ceux auxquels nous adressons nos prières. Le seul point important est donc que l'image réveille la ferveur et fixe l'attention. Si cet effet est produit, tout est dit ; et si je ne prie pas mieux devant un chef-d'œuvre que ceux que je vois prier devant une laide image, leur image vaut mieux que mon chef-d'œuvre.

Je ne veux cependant pas dire assurément qu'il ne serait pas satisfaisant de voir revenir, avec un peu plus de civilisation réelle (c'est-à-dire avant tout *chrétienne*), un certain goût dans l'art religieux dont on s'écarte souvent par trop, dans cette partie de l'Italie. Oui, je l'avoue, j'aimerais à voir le jour où ce peuple, naturellement doué pour voir et comprendre le *beau*, serait un peu instruit à en faire le discernement. Les yeux si ravis en Italie par l'aspect de la nature et par celui de tout ce que le

génie de l'homme y a répandu avec tant de profusion, ne seraient plus contristés alors par des disparates qui frappent et blessent plus que partout dans cette belle patrie de l'art sous toutes ses formes. J'en dis autant de la musique religieuse dont l'office est le même que celui des images saintes et qui, lorsqu'elle s'écarte trop des lois que doivent observer les arts au service de la religion, est encore plus infidèle à sa mission que les autres.

Tout cela dit, il faut bien se garder cependant d'attacher trop d'importance à la forme d'une statue ou d'une image religieuse, car ce serait, en quelque sorte, nous éloigner de la pensée catholique et nous rapprocher de la pensée païenne pour laquelle la beauté de la statue était celle du Dieu lui-même. Pour nous, au contraire, l'image n'est *rien* et le culte que nous lui rendons s'adresse *tout entier* à la créature sainte et immatérielle dont la représentation matérielle, quelle qu'elle soit, est sous nos yeux. On pourrait même dire en vérité que l'indifférence de la plupart des catholiques à cet égard et la laideur de quelques-unes des images les plus vénérées attestent avec évidence que ce

n'est pas à ce que regardent leurs yeux, mais à ce que voient leurs âmes, que s'adressent leurs hommages et leurs vœux, et c'est là ce qui est absolument vrai au temps présent comme au temps passé, aujourd'hui comme toujours.

III

20 octobre 1858.

Ce qui me plaît dans ces montagnes et dans tous ces charmants villages, c'est une sensation de solitude que l'on n'éprouve jamais à Castellamare, à Sorrento, et encore moins à Pausilippe où, malgré la splendeur incomparable de la vue, on se sent encore dans la ville de Naples. A coup sûr, tout cela est enchanteur, mais les yeux de tous les touristes de l'univers s'y sont reposés, les plumes de tous les écrivains bons ou mauvais se sont exercées à les décrire, et les artistes et les amateurs du monde entier à les retracer. On a presque peine à y ressentir une impression originale, tant se presse dans la mémoire, à l'aspect de ces lieux trop célè-

bres et trop célébrés, les vers qu'on a lus ou les tableaux qu'on a regardés ; non cependant que je veuille nier l'espèce de plaisir que l'on éprouve *aussi* à voir pour la première fois les endroits familiers à l'imagination, et la satisfaction qu'il y a à contempler enfin la *réalité* après le *rêve* (j'estime même cette jouissance comme l'ombre de celles qui nous attendent en paradis). Mais il n'en est pas moins vrai qu'il y a quelque chose d'agréable à être surpris par une vive admiration dans des localités dont jamais on n'avait entendu prononcer le nom et que l'on découvre dans le cours de ses promenades journalières : San-Cesario, Pietra-Santa, Dragonea, Benincasa, Raiti. Autant de lieux charmants que le plus grand nombre des voyageurs ne se donnent jamais la peine de visiter, parce que la Cava ne figure dans leur programme que comme l'un des endroits qu'il faut traverser pour se rendre à Amalfi ou à Pæstum. Ou bien, s'ils y passent quelques heures, ils prennent seulement la peine d'aller voir la célèbre abbaye de la Sainte-Trinité, succursale du Mont-Cassin, dont l'intérêt historique est fort grand assurément, et la situation pittoresque ; mais triste et sévère,

et ne donnant aucune idée de la riante magnificence qui environne de toutes parts l'austère retraite où saint Alferio vint finir ses jours, et où le pape Urbain II consacra, il y a plus de huit siècles, l'abbaye qui subsiste encore ¹.

Mais, lorsque l'on séjourne dans ces montagnes, on ne peut se lasser d'explorer tous ces lieux où la nature est si belle et où partout les hommes ont laissé la trace de leur croyance en Dieu. La pauvreté sans doute règne dans ces villages, mais la laideur et la tristesse n'y existent pas. Les « loggie » qui décorent jusqu'aux plus humbles de ces demeures, la vigne grimpanche qui les embellit, la physionomie gracieuse de ceux qui les habitent, la beauté des enfants qui les peuplent, le brillant soleil qui les éclaire, tout cela réjouit le cœur et les yeux, et la misère elle-même n'y est pas désolante, parce qu'elle est facile à soulager, et que la moindre aumône illumine des plus joyeux sourires les visages expressifs de ceux qui la reçoivent

¹ L'église située sur la hauteur de Pietra Santa contient la pierre sur laquelle s'assit ce pontife lorsqu'il vint en ce lieu en 1060. Cette pierre sort du sol au milieu de l'église qui a été construite à l'entour, sans qu'elle ait été touchée.

et fait jaillir de leurs lèvres un flot de remerciements et de bénédictions.

Mais il n'est pas de village, quelque petit qu'il soit, qui ne possède une église ordinairement située dans l'endroit d'où la vue est la plus belle, et le plus souvent riche intérieurement de marbres et même de tableaux. Plusieurs d'entre elles sont des sanctuaires et contiennent des autels auxquels la piété du peuple vient de loin apporter des offrandes et des prières. Nous venons de parler de celle de San Vincenzo à Dragonea consacrée à la mémoire de saint Vincent Ferrier. Plus loin, et au revers de la montagne du côté où l'on descend vers la mer dans la direction de Vietri, on arrive au couvent et à la charmante petite église de Benincasa, où se vénère non moins pieusement le grand saint calabrais François de Paule ¹, qui évangélisa ces montagnes et reçut l'hospitalité dans ce couvent ; il y laissa même, dit-on, une empreinte miraculeuse de son visage sur le linge que les moines lui apportèrent pour essuyer son front lorsque, épuisé de faim et de fatigue, il vint frapper à leur porte.

¹ Né en Calabre en 1416, mort en 1507.

Cette légende est-elle authentique? Les autres reliques que l'on conserve avec un tendre respect dans plusieurs de ces sanctuaires le sont-elles davantage?... Je ne puis l'affirmer, ce sont des points sur lesquels assurément le doute est permis. Mais, je l'ai déjà dit, cette question de *fait* n'a pour moi aucune importance, et ce n'est pas à des érudits et à des antiquaires que je m'adresserais pour la résoudre. Ce que je sais, et ce qui m'importe uniquement, c'est que la vénération qu'inspirent les reliques est la suite de l'amour toujours vivant que les catholiques éprouvent pour les saints; amour qui leur rend cher tout ce que ces amis de Dieu ont touché, et vénérable la moindre parcelle des corps qui ont servi d'enveloppe à leurs âmes bienheureuses. Ce sentiment de vénération et de tendresse s'accroît naturellement en proportion de la sainteté de ceux qui l'inspirent, et atteint son comble pour tout ce qui peut avoir touché l'humanité divine du Christ ou l'humanité sans tache de la Vierge sainte.

Pénétrée comme je le suis de la justice et de la raison profonde de cette piété, je puis pourtant, en présence de ces objets sanctifiés, me deman-

der si ce qu'on me désigne est réellement ce que j'entends vénérer? ou bien si on se trompe? ou enfin si on me trompe? Vérité, erreur ou supercherie, les trois choses sont possibles; toutefois, selon ma conviction et malgré ce que les sceptiques superficiels et incrédules peuvent en penser, ce dernier cas est rare, et il est d'ailleurs sévèrement puni par l'Église.

C'est donc seulement entre la vérité et une erreur involontaire qu'il pourrait régner dans mon esprit une incertitude matérielle et raisonnable; mais, au bout du compte, je suis ou je crois être en présence d'un objet qui, à mes yeux, est vénérable et cher parce qu'il a appartenu à un être que je crois au ciel vivant et sanctifié. Voilà le fait, et, dans ce cas, voilà l'important; le reste l'est moins; je vais expliquer pourquoi: nous croyons, (c'est notre foi catholique) qu'il y a des miracles véritables, aussi bien que des reliques authentiques. Or, je ne crois pas, quant à moi, que nous soyons fort coupables aux yeux de Dieu, lors même que, trop pressés de lui rendre gloire, nous attribuons parfois à un acte exceptionnel de sa puissance des faits dont la cause peut être na-

turelle ; et encore moins lorsque, prompts à suivre l'antique exemple des chrétiens et à vénérer comme eux les reliques des saints, il nous arrive quelquefois de nous tromper sur l'identité de celles que nous croyons posséder. Ce que *Dieu sait que nous vénérons*, c'est l'objet que nous croyons avoir sous les yeux, c'est cet objet, *en quelque lieu qu'il se trouve*, que nous voulons honorer. C'est par exemple, assurément, le vêtement porté sur terre par le Sauveur, que tant de pieux pèlerins vont vénérer à Trèves et baiser avec tendresse, comme ils l'auraient fait, prosternés dans la poussière, s'ils s'étaient trouvés sur ses pas en ce monde. Nous croyons, en ce cas particulier, la tradition autorisée ; mais, fût-elle douteuse, l'intention de ces pèlerins ne l'est pas, et la signification de cet acte de respect demeure la même. Pour me servir d'une comparaison familière : si nous voyions ici-bas quelqu'un porter à ses lèvres une fleur, un ruban que nous aurions porté, ou un objet quelconque qu'il croirait nous appartenir, lors même qu'en cela il se tromperait, sachant ce qu'il suppose, n'en serions-nous pas également touchés ? N'en conclurions-nous pas *qu'il nous*

aime tout autant que si ces objets nous avaient effectivement appartenu? Ne se pourrait-il pas même que cette promptitude de témoignage nous semblât dénoter plus d'amour que ne l'eût fait un long examen préalable?

Tout cela cependant ne m'empêche pas d'être convaincue qu'il est juste et nécessaire de prendre toutes les précautions imaginables pour éviter les méprises de ce genre. Seulement, lorsque ces méprises sont involontaires, elles me semblent excusables, et j'ajoute même que, lorsqu'elles ne le sont pas, quoique leurs auteurs méritent d'être sévèrement condamnés ou punis, les victimes de l'erreur, tant que leur bonne foi est intacte, demeurent même alors dans la même situation que ceux dont j'ai parlé plus haut. J'ajoute enfin que pour tous ces faits l'Église n'enjoint à notre foi aucun acquiescement, mais permet et veut au contraire que nous usions sans scrupule à leur égard de la liberté de notre jugement.

Quoi qu'il en soit de ces réflexions, comment nier le charme et la vie que ces croyances répandent sur toute la nature? Comment ne pas comprendre qu'elles rapprochent le ciel de la terre, et

comment aussi ne pas voir combien elles égalisent les conditions ? car ces amis célestes et puissants semblent être plus encore ceux des pauvres que des riches, puisque tous ont pratiqué et glorifié la pauvreté, et que leurs maximes et leurs exemples sont ceux du SAUVEUR LUI-MÊME suivi par eux de plus près que par d'autres. Dans ces pauvres populations, j'atteste que tout cela est compris. Aussi, loin d'éprouver cette envie qui trop souvent dévore ailleurs les classes déshéritées des biens de ce monde et les arme contre ceux qui les possèdent, on pourrait dire que, dans ces esprits simples et pourtant intelligents et lucides, cette échelle sociale est retournée, et que ce sont *eux* qui se trouvent dignes d'être enviés par ceux dont le partage est ici-bas plus brillant que le leur.

Une des plus pauvres femmes de ce village, après avoir regardé un jour ma maison et mon jardin et s'être écriée plusieurs fois que « cela était bien beau », ajouta sur-le-champ, avec un sourire qui ne ressemblait guère au rire amer de la pauvreté incrédule et désespérée : « Mais pourtant Notre-Seigneur n'a pas voulu être riche et demeurer « dans une belle maison comme celle-ci ; il a

« voulu être pauvre et demeurer dans des maisons comme les nôtres. »

Cette réflexion semblait donner à ses yeux un tel avantage à sa situation sur la mienne, que j'en fus profondément pénétrée moi-même, et que je sentis beaucoup mieux en ce moment que ne me l'avait jamais fait comprendre l'éloquence de Bossuet quelle était *l'éminente dignité des pauvres dans l'Église*.

Celui qui a dit cette parole (vraie, quoique irrévérente) : « Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer », aurait pu ajouter que s'il n'y avait pas eu sur terre un Homme-Dieu, pauvre, vivant, mourant pour le salut des hommes, on aurait dû l'inventer aussi, pour la consolation de tous ceux qui souffrent ici-bas ; c'est-à-dire, de l'humanité toute entière telle qu'elle est, et telle qu'elle demeurera toujours, en dépit des folles recherches de ceux qui font entendre à ce siècle la parole stupide et impie de l'insensé : « Il n'y a pas de Dieu ! »

IV

Il ne faudrait pas imaginer, d'après ce qui précède, que je ne désire pas, souvent même peut-être avec excès, le progrès matériel et politique de ce ravissant pays, et que je n'envie point pour lui quelques-uns des avantages que possèdent aujourd'hui la France et l'Angleterre. Il y a assurément des comparaisons à faire qui sont toutes à l'avantage de ces deux pays, et parfois, blessée de toutes les imperfections qui me sautent ici aux yeux, j'aspire à un changement quelconque qui les ferait disparaître, et il me semble parfois que ces améliorations ne pourraient être payées trop cher. Mais, lorsque ma pensée change de direction, et qu'au lieu de considérer l'Angleterre par exemple dans son bel ensemble de liberté, de respect, d'ordre public et d'indépendance individuelle, ou bien la France dans sa prospérité matérielle et son admirable réveil religieux, je me représente le monde immense des malheureux qui, dans ces deux pays, souffrent les tortures de la misère, dans les téné

bres de l'impiété, alors tout change d'aspect, et je ne vois plus autour de moi que la lumière qui rayonne ici dans tous les cœurs, et qui parfois élève les pensées de ces paysans à une hauteur que pourrait envier le génie des poètes, tout comme la lueur dorée de leur beau soleil jette sur leurs haillons des reflets dignes du regard et de l'admiration des peintres !

La misère revêt en Angleterre un aspect repoussant. Elle abrutit en particulier les femmes à un degré absolument inconnu en Italie, car on y constate avec dégoût qu'il s'en trouve parmi elles un grand nombre qui n'ont d'autre plaisir ni d'autre consolation que l'ivresse. Mais, hélas ! par le fait, je le demande : où ces malheureuses créatures qui dans les pays protestants ne peuvent plus voir dans les Églises la magnificence des fêtes chrétiennes, où, je le demande, peuvent-elles apercevoir quelque chose qui brille à leurs yeux (à leurs pauvres yeux, non moins que les nôtres, avides d'une certaine joie naturelle) ? où ? si ce n'est dans ces palais de perdition, dans ces *Gin Palaces* où se débitent, au milieu de l'éclat des lumières, le poison de leur âme et celui de leur corps !...

En France, au moins, malgré tant de destructions, il reste encore aux pauvres, quelle que soit leur misère, des temples où ils peuvent revoir des autels éclairés, des fleurs, de riantes images, des autels splendides, où ils peuvent respirer l'odeur de l'encens, entendre une musique qui réjouit leurs oreilles, et écouter des paroles qui consolent beaucoup plus encore leurs cœurs, et les aident à supporter ensuite avec plus de courage le lourd fardeau de leur vie. Mais, hélas ! que d'efforts pour les arracher à ces doux et bienfaisants refuges, et pour leur faire chercher ailleurs des distractions funestes ou des spectacles dangereux ! Quel vide ! Quelle fausseté ! Quelle insulte, j'ose le dire, à la misère et au malheur, que ces fêtes, dont on leur fait entrevoir l'éclat de loin, ces sortes de palais de fées, artificieusement présentés à leurs regards, où leur pauvreté les empêche de pénétrer, et dont trop souvent les pires moyens peuvent seuls leur ouvrir la porte ! Qu'y a-t-il de surprenant à ce que cette porte soit ainsi franchie, à tout prix, par ceux auxquels, d'autre part, on répète sans cesse qu'il n'y a aucune joie à espérer, hormis celles de ce monde ? L'ivresse qui naît de tout cet ensemble.

moins ignoble peut-être que celle du gin, n'en est pas moins mortelle pour l'âme et pour la vie de ceux qui s'y livrent, et elle est plus dangereuse que l'autre pour les imprudents qui la leur préparent ; car n'est-ce pas cette soif de jouissances follement excitée qui soulève de temps en temps, contre la société tout entière, des tempêtes dont sont victimes ceux qui les provoquent, non moins que ceux qui auraient voulu les prévenir ?

Oh ! si les premiers étaient, du moins, assez égoïstes et assez clairvoyants pour laisser les autres les préserver de ces désastres plus redoutables assurément pour eux, qui attendent tout du temps, que pour ceux qui ont leur regard fixé sur l'éternel avenir ! Mais l'esprit, sans Dieu, s'amoindrit plus encore que l'âme. Il peut rester à l'impie quelques vertus, il ne lui reste plus de raison !

V

Malheureusement, en France, nos églises, diminuées en nombre et en splendeur, et se relevant

avec peine de tant de ruines au milieu de tant de menaces, n'offrent plus au peuple d'aussi beaux spectacles qu'autrefois. Ceux qui multiplient les cafés illuminés y mettent bon ordre, en mesurant parcimonieusement les ressources accordées au culte, et en interdisant partout les processions qui, en même temps qu'une dévotion, sont par excellence un plaisir populaire. Tout ceci me ramène aux pauvres habitants de ces contrées, où la seule vue du ciel bleu donne à leur vie une joie inconnue aux peuples du Nord, et où leurs églises, même loin des villes, sont si riches de marbres et de peintures qu'elles leur permettraient de voir sans surprise les plus beaux palais du monde. Quant à leurs fêtes religieuses, malgré ce qui peut parfois déplaire à notre goût, plus difficile que le leur, il n'en est pas moins certain qu'à leurs yeux elles sont splendides, et qu'il n'est pas dans ces montagnes un seul habitant, même parmi les plus pauvres, qui ne contribue à leur éclat par une petite aumône, apportée volontairement et joyeusement pendant tout le cours de l'année. Ces fêtes (même celles qui tombent à une autre époque) sont toujours célébrées en été, afin que ceux

qui y assistent soient absolument *assurés* qu'elles seront éclairées par un soleil sans nuages, que les habits réservés pour ce jour seront revêtus sans danger, et qu'aucun nuage ne troublera, le soir, le feu d'artifice qui doit terminer la journée.

En effet, après avoir assisté aux différents offices du jour dans l'église (défigurée, selon notre goût, par de singuliers ornements, mais, selon le leur, rendue plus belle que de coutume), après avoir prié de tout leur cœur et chanté de toute leur voix le *Tantum ergo*, pendant la bénédiction accompagnée ce jour-là de bruyantes détonations (ce qui, en somme, n'a rien de plus étrange que les coups de canon par lesquels les peuples les plus civilisés du monde célèbrent leurs fêtes nationales); lorsque, dis-je, on ouvre les grandes portes et que la foule se répand au dehors sous le ciel étoilé, on voit alors chacun chercher la meilleure place pour regarder les *Focchetti* qui vont suivre. Les familles se réunissent; jeunes et vieux, tout le monde est là; les jeunes filles se placent près de leurs mères sur l'herbe ou sur des gradins préparés d'avance; les jeunes gens se groupent à l'entour. Personne ne songe ni à la danse ni au

cabaret. Bientôt l'azur sombre de cette belle nuit s'éclaire, et alors, à chaque fusée qui s'élève, on entend des cris de joie et des applaudissements... Cette gaieté publique, qui n'entraîne aucun désordre, donne la sensation d'une récréation véritable, exempte de tout mal et de toute fatigue, et on se sent heureux d'en voir jouir en paix ce peuple pauvre, intelligent, laborieux et chrétien.

Je ne puis dire combien ces feux d'artifices (pour lesquels les Italiens ont tous, on le sait, de l'habileté et du goût), qui procurent à toutes ces populations un plaisir si innocent et si vif, m'ont toujours semblé supérieurs en fait d'amusement à tous ces divertissements plus ou moins dangereux ou grossiers, qui sont ailleurs partout, dans les villes ou dans les villages, l'ingrédient indispensable des fêtes populaires.

Assise sur ma terrasse pendant ces belles nuits d'été, que de fois j'ai vu s'illuminer tour à tour tous ces petits villages cachés dans la montagne, et les fusées s'élever, et le bruit lointain des détonations se faire entendre ! La même fête, souvent, se célébrait dans deux ou trois localités différentes ; alors les feux répondaient aux feux,

les fusées aux fusées, et toutes ces lumières me réjouissaient à voir, car elles signifiaient qu'une fête joyeuse et *saine* terminait gaiement pour tous, depuis les riches jusqu'aux plus pauvres, une journée qui avait été remplie par la pensée de Dieu et par le souvenir des Saints.

Les jours passés dans cette retraite ne s'effaceront jamais de ma mémoire. Ils y demeurent, avec les joies et les peines qui les ont remplis, colorés par cette lumière enchanteresse qui répand sur tout, en Italie, son charme incomparable. Mais, en transcrivant aujourd'hui les pages qui retracent ces souvenirs déjà si lointains, en me souvenant de tout ce que je redoutais et désirais alors et de tout ce qui s'est accompli depuis, plus que jamais je renouvelle ici ce vœu, formé naguère, en même temps que celui de voir se développer la prospérité matérielle de ce beau pays. Oh ! puisse-t-il ne jamais rien acquérir aux dépens de ce qu'il possède de plus précieux ! Puisse ce *Progrès*, quel qu'il soit, et de quelque façon qu'il s'accomplisse, être plus im-

puissant encore à obscurcir, dans les âmes, le soleil divin de la foi, qu'il ne le serait à altérer l'éclatante lumière du ciel et l'immuable beauté de la nature !

FIN.

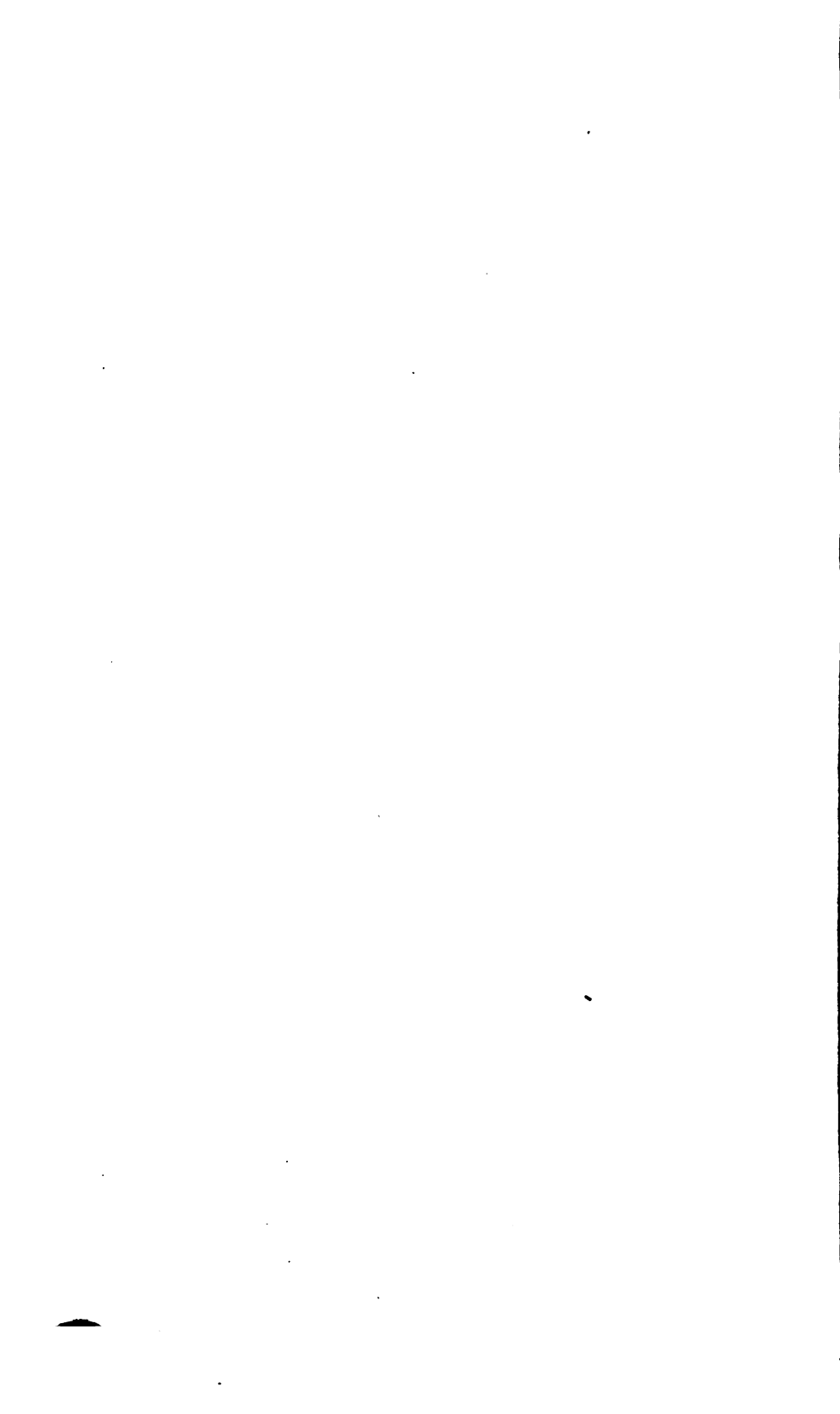


TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
I. Broadlands.	4
II. Bridgewater House.	69
III. Une Semaine sainte à Rome.	141
IV. L'année suivante.	251
V. Lina.	257
VI. La charité à Naples	313
VII. Dans les montagnes de la Cava	371

e

T

